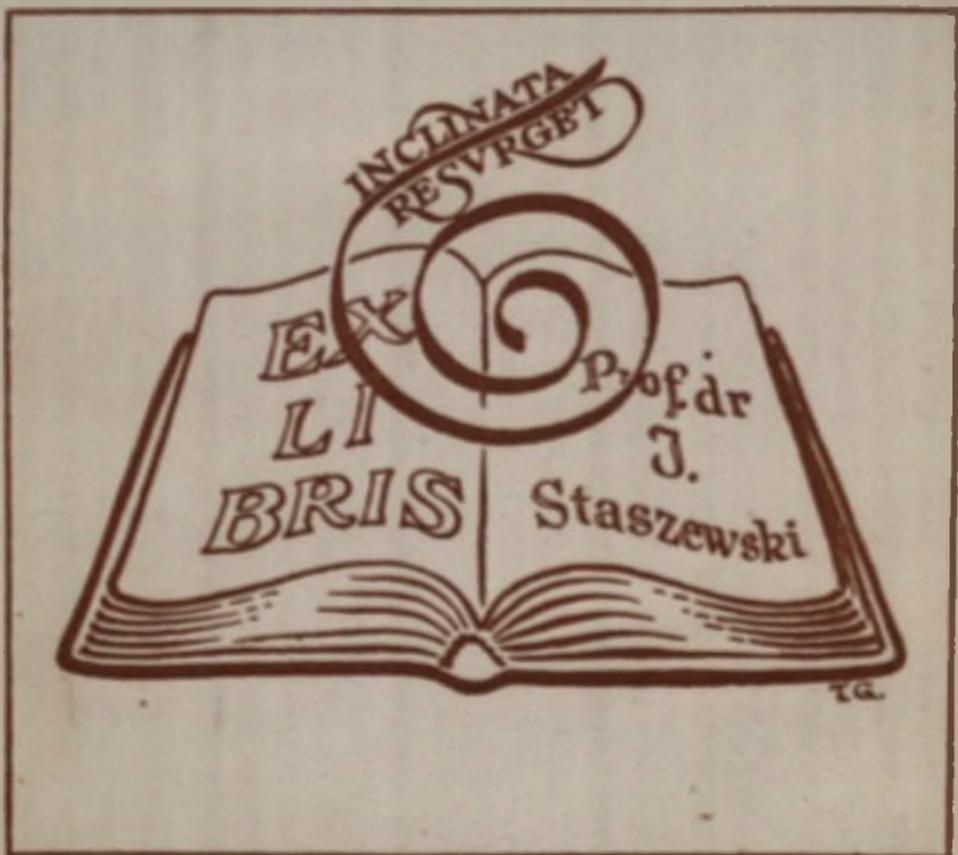


I-2663



BIBLIOTHÈQUE INSTRUCTIVE

LA CHINE

D'APRÈS LES VOYAGEURS LES PLUS RECENTS

PAR

VICTOR TISSOT

—
OUVRAGE

ILLUSTRÉ DE 65 GRAVURES SUR BOIS

—
DEUXIÈME ÉDITION

—
—
—

PARIS

LIBRAIRIE FURNE

JOUVET ET C^{ie}, ÉDITEURS

5, RUE PALATINE, 5

—
1891

Tous droits réservés.

CBGiOŚ, ul. Twarda 51/55
tel. 22 69-78-773



Wa5160766

Handwritten signature: M. T. Tissot

*Opiny podr
Chiny*



I-2663

NH-57618/TMK
dow prof. Heraszkiewicz

LA CHINE

D'APRÈS LES VOYAGEURS LES PLUS RÉCENTS

CHAPITRE PREMIER

LA ROUTE

Départ de Marseille. — Naples. — Le canal de Suez. — Aden. — Ceylan. — Singapour. — Saïgon. — Arrivée en Chine. — L'île de Haïnan. — Les pirates chinois. — Pourquoi les passagers chinois sont enfermés sur les paquebots de la mer de Chine. — Grandeur et décadence de Macao. — Les maisons de jeu. — Les barrancœes et les coolies. — Le Camoens.

DE MARSEILLE A SAIGON.

Supposons que nous venons de nous embarquer sur un de ces beaux et solides paquebots de la Compagnie des Messageries maritimes qui partent régulièrement tous les quinze jours de Marseille et vont promener les gaies couleurs du pavillon français jusque dans les mers du Japon.

Derrière nous, Marseille et les côtes pelées de la Provence reculent dans un enfoncement brumeux où s'efface peu à peu le relief des choses. On dirait d'une fresque peinte à la détrempe sur un grand mur blanc.

Le soleil qui se couche allume un dernier éclair à la pointe du clocher de Notre-Dame de la Garde, et tout s'efface, tout disparaît. A l'arrière, à l'avant, de tous côtés, au loin, il n'y a que de l'eau, c'est l'infini qui s'allonge à perte de vue. La nuit tombe. Le navire court en pleine mer et bientôt, dans le sillon qu'il creuse, un invisible semeur jette comme des poignées d'étoiles.

Le surlendemain on est en vue de Naples dont les blanches maisons s'étagent sur de longues terrasses, dans l'ombre odorante des orangers.

On s'y arrête quelques heures, — juste le temps de voir, dans sa gueuserie braillarde, toute cette population de mendiants, de cicérones, de cochers, de marchands, qui s'agite et crie dans la rue de Tolède.

Quatre jours après avoir dit adieu à l'Europe, dans cette incomparable baie de Naples, dominée, au fond, par le Vésuve qui en complète le décor, on découvre, pareille à un large banc de sable et de vase séchée, les terres basses de l'Égypte. — Nous sommes à l'entrée du canal de Suez, à Port-Saïd, étalant au divin soleil d'Orient la bimbeloterie vulgaire de ses bazars à demi européens.

En vingt-quatre heures le canal est traversé. Voici Suez qui suffoque dans la poussière brûlante d'un éternel été. Quelques ruelles tortueuses, recouvertes comme d'une voûte par des planches pourries, des nattes ou des toiles en lambeaux, tendues d'une maison à l'autre, ont seules un cachet original. Triste ville et triste pays qui vous enlèvent le reste de vos illusions romantiques sur la terre des Pharaons.

Resserrée entre les côtes arides et réverbérantes de l'Arabie et de l'Afrique, la mer Rouge est une fournaise d'une longueur de 2300 kilomètres, et à peine large de 250.

Après six jours de monotone et énervante navigation, en sortant de Bab-el-Mandeb, le navire fait escale dans le superbe port d'Aden. Ce « Gibraltar oriental », qu'incendie un soleil sans pitié, appartient à l'Angleterre qui tient aujourd'hui dans sa main les clefs des deux portes de l'Égypte.

Encore six jours de mer, et c'est Ceylan, l'île enivrante et merveilleuse, qui se montre à nos regards, couchée sous un ciel paradisiaque au milieu de sa végétation puissante, de ses forêts de bananiers, de cocotiers et de fougères, où les lianes se suspendent en guirlandes fleuries aux frondaisons des arbres centenaires. Dans ses champs de roses blanches volent des légions de perroquets aux ailes multicolores comme celles des papillons.

Ceylan est une serre chaude; tout y pousse avec une sorte de furie. La nature s'y montre prodigieuse.

Le golfe de Bengale franchi, le navire touche à Singapour juste un mois après avoir quitté Marseille.

Singapour est la capitale commerciale de l'Indo-Chine anglaise. Cette ville ne date que de soixante ans, et déjà elle a 100,000 habitants, dont 1000 Européens et plus de 50,000 Chinois.

« Le navire pénètre dans un goulet étroit entre l'île de Singapour et celle de Blakan-Hati. Un coin du Japon, cette exquisite miniature, a été transporté là sous le soleil des tropiques; derrière de tout petits promontoires où des vérandas blanches se laissent voir dans les cuilles, on découvre de toutes petites criques au fond desquelles des cases indigènes regardent l'eau du haut de leurs pilotis. Chacune a son paysage différent, et la végétation, moins grandiose qu'à Ceylan, est aussi plus variée. Au bout de ce passage, la rade s'ouvre,

immense, avec des lignes de navires à l'ancre, tout noirs sur sa nappe gris d'aurore que vaporise le soleil. Des barques arrivent remplies, comme un éventaire, des plus belles coquilles. Les casques rubanés de rose, les nacres qui ont le doux éclat de la perle, les bénitiers aux côtes rugueuses, les cônes grivelés, les conques marines épanouies comme des calices rouges, d'autres coquillages inconnus d'un rose de fleur de pêcher ou d'un bleu de saphir mêlent leurs masses moirées, brillants bijoux tirés du fond de la sombre mer. Sur le quai, des Malais au nez épaté avec deux narines en trous de vrille et de grosses mâchoires, nous offrent des perroquets ; un changeur, accroupi sur un tapis, à l'ombre d'un grand parasol de papier, fait tinter des pièces pour attirer l'attention. Le changeur est toujours le premier personnage que l'étranger rencontre en débarquant dans ces ports lointains » (1).

Après le golfe de Bengale, celui de Siam ; et après Singapour, Saïgon, capitale de la Cochinchine française.

Ce sont les escales obligées du voyage.

Du cap Saint-Jacques on remonte pendant cinq heures la rivière de Saïgon avant d'arriver à la ville. Le bateau traverse des forêts de palétuviers peuplés de singes qui se penchent sur le paquebot, s'accrochent aux cordages, font mille grimaces et se sauvent comme ils sont venus. On entend des tigres qui miaulent et se battent dans les fourrés ; et, à la surface des arroyos, des crocodiles allongent leurs têtes de brochet luisantes au soleil.

(1) *De Paris au Tonkin*, par M. Paul Bourde, correspondant du *Temps*.

L'ILE DE HAINAN.

En entrant dans la mer de Chine, le navire qui vient d'Europe passe en vue de la grande île montagneuse de Haïnan, dont le massif central porte le nom de Wou chich Chan ou montagne des Cinq-Doigts.

Les poésies chinoises comparent cette île à une main « dont les doigts jouent avec les nuages pendant le jour, et la nuit vont cueillir des étoiles dans la voie lactée ».

Ici, tout près du Tonkin, commencent les limites de cette vaste Chine vingt fois aussi étendue que la France, et riche de plus de 400 millions d'habitants, formant plus du tiers des humains.

La capitale de l'île de Haïnan, Kioungtcheou, n'a été ouverte au commerce européen qu'en 1876, dix ans après que le traité de Tien-Tsin eût stipulé l'entrée des ports chinois. Kioungtcheou est aujourd'hui l'entrepôt général des marchandises et des denrées destinées à Macao, à Hong-Kong et à Canton. Derrière sa ceinture de rochers qui lui fait comme un rempart naturel, derrière les étangs empestés qui défendent la région côtière, s'étend le sol le plus robuste, le plus fertile peut-être de la Chine.

Sur le versant de ses montagnes, Haïnan voit se ser-
rer d'épaisses forêts, si rares dans les autres provin-
ces; les vallées et les plaines sont ombragées de bois de
cocotiers et de palmiers à noix de bétel; les champs
de cannes à sucre, de papayers, de bananiers, d'indi-
gotiers, de cotonniers, de tabac, de riz, de patates, de
sésame, d'arachides, sont coupés de haies d'ananas
aux cônes d'or; même au temps des sécheresses, les
campagnes de Haïnan conservent leur verdoyant éclat :

de douces brises tempèrent l'ardente chaleur du ciel, et chaque matin la fraîche rosée renouvelle la jeunesse riante des fleurs, des herbes et des plantes.

Dans les montagnes on trouve, comme aux Indes, le rhinocéros et le tigre ; plus bas, grimacent dans les hautes broussailles des singes qui ont la taille de l'orang-outang ; et dans les joncs cultivés, les cerfs et les chevreuils vont par troupes, élancés et gracieux, animant la beauté charmante des paysages.

L'intérieur de l'île est encore à peu près inconnu. On n'a pas même de données exactes sur le cours du Nankien-Kiang, qui prend sa source au mont des Cinq-Doigts. Des tribus farouches, refoulées par l'immigration chinoise (1), se disputent ces zones lointaines, aux âpres accès. Les Li barbares, guère plus avancés que ne l'étaient les races préhistoriques, habitent dans des cavernes et vont tout nus ; les Naouting roulent leurs cheveux sur le front ; les Kac Miaou ressemblent à des diables avec les bouts de bambous qu'ils se plantent, dressés en cornes, de chaque côté du front ; les Bam Miaou ne connaissent pas d'autre arme que l'arbalète.

Défendues par des écueils aux têtes pointues, découpées en rochers anguleux, échancrées de longues baies, entaillées de havres profonds et sournois, les côtes de Haïnan sont des repaires de rapines, des nids de pirates. Nulle part mieux les bandits de mer ne peuvent attendre le moment propice pour fondre sur leur proie ; nulle part ils ne sauraient se soustraire avec plus de facilité aux poursuites. Leurs jonques hardies poussent jusqu'à Macao et s'attaquent aux petits navires marchands venant de Canton ou de Hong-Kong.

(1) Il y a deux mille ans que les Chinois se sont emparés de Haïnan.

Dans les steamers qui font le service particulier des ports de Hainan, Macao, Canton et Hong-Kong, les passagers chinois sont enfermés dans la cale, derrière des grilles de fer, et l'on voit autour du gouvernail tout un arsenal de fusils, de sabres, de révolvers.

Comme un voyageur (1) demandait un jour l'explication de cet appareil guerrier et de ces précautions, on lui conta l'histoire suivante :

Une cinquantaine de pirates, habillés proprement, comme le seraient d'honnêtes industriels, c'est-à-dire portant le large pantalon de calicot bleu et la blouse de calicot noir, vinrent un jour à bord du steamer, à Macao, et prirent place comme passagers de deuxième classe pour Hong-Kong. Une heure après le départ du bateau, alors qu'il se trouvait dans un passage entouré de petites îles, l'on vit s'avancer de tous côtés un grand nombre de jonques, se dirigeant toutes vers le vapeur : c'étaient les camarades des pirates.

A cette vue, les chenapans qui étaient venus à bord comme passagers se jetèrent sur le pilote qui tenait le gouvernail et le tuèrent, puis ils coururent sus au commandant et aux hommes de l'équipage ; mais ceux-ci avaient vu le mouvement, et, le revolver au poing (dans ces contrées, tout Européen est constamment armé d'un revolver), tuèrent ou blessèrent tous les Chinois qui tentèrent d'approcher.

Les passagers européens s'étaient mis aussitôt de la partie et contribuèrent à tenir en respect les agresseurs. Ceux-ci avaient cependant pour eux le nombre et étaient armés de grands coutelas. S'ils avaient eu le courage de se jeter en masse sur la douzaine d'hommes

(1) M. de Man.

qui entouraient le capitaine, ils les eussent facilement égorgés. Ce courage leur manqua.

La fusillade avait démoralisé les Chinois, et les cris des blessés, le râle des mourants étendus sur le pont achevèrent de les terrifier.

Cependant cette position critique ne pouvait durer ; le chef des pirates tenta une diversion pour attirer les Européens vers l'avant où il aurait été plus facile de les attaquer en détail. Mais le capitaine du steamer, ayant deviné cette intention, cria à tout son monde de ne pas bouger et de protéger le gouvernail à tout prix ; en effet, si les Chinois avaient pu se rendre maîtres du gouvernail pendant quelques minutes seulement, le navire aurait été perdu et aucun Européen n'aurait plus jamais revu son pays. Le steamer, qui se trouvait alors engagé dans une passe entre deux rangs d'ilots, eût immédiatement été jeté à la côte.

Le petit groupe des défenseurs du bateau tirait toujours, et ce feu obtenait plein succès ; les pirates battaient en retraite et se cachaient. En bas, les mécaniciens faisaient bonne garde autour de la machine, et le steamer filait treize nœuds à toute vapeur, de sorte qu'aucune jonque ne pouvait approcher.

Enfin les pirates, voyant que la partie était perdue, sautèrent par dessus bord et tâchèrent de gagner les jonques à la nage. Mais l'équipage leur tira encore de nombreux coups de carabine et beaucoup périrent dans les flots.

Tout cela n'avait duré que fort peu de temps. Trois Européens étaient morts ; on les ramena à Hong-Kong. On jeta à la mer les Chinois tués ou blessés ; les requins durent trouver ce jour-là une pâture abondante.

Le but de cette attaque audacieuse était de s'emparer d'une cargaison d'opium qui avait été embarquée

à Macao. Chaque caisse avait une valeur de 500 piastres (2,500 francs), et il y en avait un grand nombre.

Et c'est depuis cette tentative heureusement avortée qu'on a pris, à bord des steamers, certaines mesures de précaution. Les canons et les carabines sont toujours chargés ; ces dernières et des sabres-poignards sont suspendus autour du gouvernail à la portée des passagers de première classe, place exclusivement réservée aux Européens. On n'admet les passagers chinois que dans l'entrepont, et on les enferme au moyen d'une forte grille en fer, de sorte qu'à la moindre tentative de révolte on peut les canarder facilement à travers les barreaux qui les retiennent prisonniers.

MACAO.

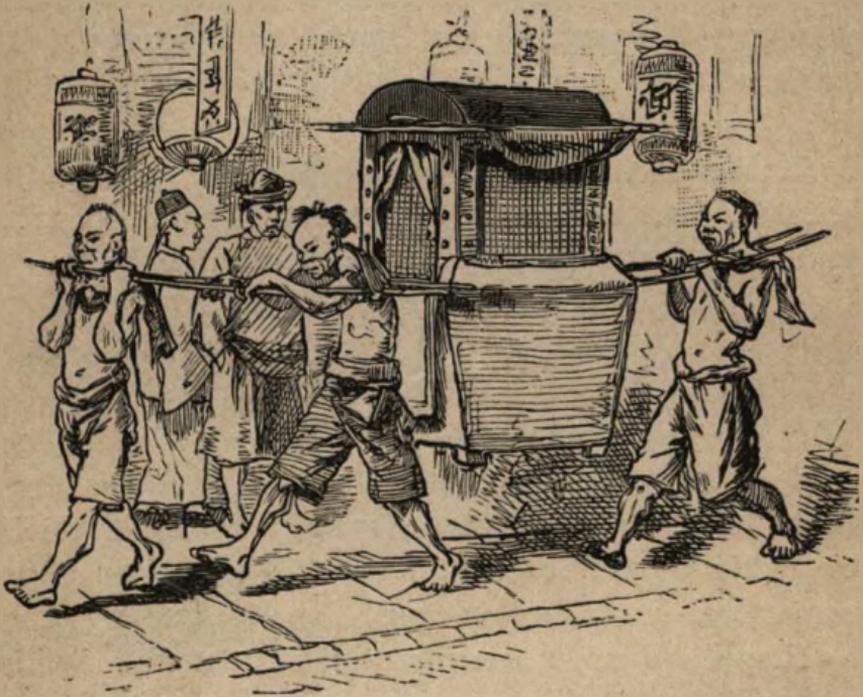
Du pont du navire qui se dirige vers Canton, on aperçoit les terrasses plantées de banians et de cèdres de la ville de Macao, si bien située à l'extrémité de la presqu'île du même nom. et « jetée au milieu de la mer comme un phare au bout d'une longue digue ».

« Rien de plus pittoresque que cette ancienne ville portugaise vue de la mer : sur une hauteur, le phare ; à mi-côte, l'hospice militaire, et plus loin, une immense caserne ; sur le quai, des maisons jaunes, vertes, blanches, rouges ; à gauche, sur une élévation, un ermitage entouré d'arbres ; dans le lointain, les tours de la cathédrale, les clochers des nombreuses églises. les ruines de l'ancienne cathédrale brûlée en 1840 (1). »

Mais quand, des quartiers européens, on passe dans la ville chinoise, c'est un changement à vue : autant la cité portugaise est morte avec ses casernes sans

(1) M. Michel.

soldats et ses couvents sans moines, autant la ville chinoise est animée, bruyante, vivante et gaie. L'indolente chaise à porteurs dans laquelle se prelasse la massive beauté macaïse cachée sous sa *capa* de soie noire est remplacée par le léger palanquin, transportant avec une vitesse d'oiseau la svelte Chinoise à la



L'indolente chaise à porteur est remplacée par le léger palanquin...

robe étincelante de broderies d'or et au chignon traversé d'épingles à boules d'argent.

Les colporteurs vantent aux passants la qualité de leurs marchandises; les coolies courent, chargés de paquets, de caisses et de ballots; un bourdonnement de ruche remplit les boutiques; on fait queue à la porte des restaurants et des maisons de jeu. Celles-ci, au nombre d'une vingtaine, sont affermées à des « banquiers » qui payent à l'administration portugaise une redevance d'environ un million par an.

Les roulettes de Macao ne diffèrent pas beaucoup de celles de Monaco. Un Chinois est occupé à placer des marques sur des cartes spéciales : ces marques sont des boutons blancs ou noirs. Les joueurs européens se tiennent autour de la table, les joueurs chinois sont à l'étage supérieur, dans une galerie qui surplombe la table, et ils indiquent leur jeu à haute voix.

Parmi les joueurs, on remarque des militaires, des employés et des désœuvrés, des jeunes gens venus en partie de plaisir de Hong-Kong et de Canton, des marchands indigènes. Un croupier prend une poignée de sapèques et les pose sur la table; quand toutes les mises sont à leur place, il compte la poignée de sapèques, quatre par quatre avec un bâtonnet; à la fin il reste quatre sapèques ou deux, ou une ou trois; et sur cette donnée de hasard on gagne ou on perd, plus ou moins, selon la mise, ou la place où l'on a posé ses jetons (1).

Le voisinage de Canton et de Hong-Kong avec son port franc a porté un coup mortel au commerce de Macao, fort considérable autrefois. Pendant trois siècles les Portugais établis dans cette presqu'île exercèrent le monopole du trafic de l'Europe avec la Chine. Jusqu'en 1873, les marchands ibériens de Macao gagnaient encore beaucoup d'argent en trafiquant de chair humaine : c'est à eux qu'on s'adressait de la Havane, du Pérou et des Antilles, pour l'exportation des coolies chinois. Les Portugais achetaient ces pauvres diables dans les îles et sur le littoral, ou s'entendaient avec les pirates qui en faisaient la capture.

Quand M. le baron de Hübner vit Macao en 1871, la traite des coolies avait déjà subi certains adoucisse-

(1) M. Michel.

ments. On ne pouvait plus les embarquer contre leur volonté.

« J'ai visité, raconte-t-il, fort en détail les *barrancoës*. C'est un grand édifice couleur de sang, et contenant plusieurs vastes salles. Sur les murs, des placards écrits en gros caractères chinois indiquent les conditions auxquelles les coolies s'engagent, soit pour le Pérou soit pour la Havane. A leur arrivée, on les enferme dans les barrancoës ; puis on les réunit, on leur lit les conditions de l'engagement, et on leur demande, à trois ou quatre reprises, s'ils sont toujours résolus à partir. Quand ils ont donné leur consentement définitif, ce dont il est pris acte devant notaire, ils sont considérés comme liés... On les conduit alors à bord. Ces transbordements ont lieu trois fois par semaine. De grands bâtiments, tous fins voiliers, ancrés en rade, partent au moment où leur chargement est complet. Ils doublent, selon la destination et la saison, le cap Horn ou le cap de Bonne-Espérance, et sont ordinairement trois mois en route. »

A l'époque où M. de Hübner visita la Chine, une des ruses le plus fréquemment employées par les recruteurs était celle-ci : l'agent allait de village en village, racontant qu'il était décidé à échanger sa misère actuelle contre le sort brillant qui l'attendait en Amérique. On le croyait sur parole, il trouvait une quantité de malheureux qui ne demandaient pas mieux que de le suivre ; il conduisait ses dupes à Macao, passait avec eux par toutes les formalités voulues, mais au moment de la déclaration définitive, le recruteur s'éclipsait adroitement.

Le nom de Camoëns, l'immortel auteur des *Lusiades*, qui fut exilé à Macao, a rendu cette presque île célèbre. Quand le poète y débarqua en 1536, les Portugais

n'y possédaient qu'une sorte de factorerie. A son retour en Europe, Camoëns, dit-on, fit naufrage sur les côtes de la Cochinchine et sauva son poëme en nageant d'une main tandis que de l'autre il élevait son manuscrit au-dessus des flots.

Macao a été le premier établissement européen en Chine, mais sur une population de 35,000 habitants, il n'y a plus aujourd'hui que 5,000 Portugais.



CHAPITRE II

CANTON

La rivière des Perles. — Paysage chinois. — Habileté des cultivateurs. — Wampoa. — La rade de Canton. — Premier aspect. — Habitations sur l'eau. — Les cérémonies chinoises. — Dans la ville tartare. — Les « diables étrangers ». — Ce qu'on lit sur la tête d'un bonze. — Les jardins du temple de Honan. — Les cimetières en Chine. — Un office bouddhique. — Architecture des temples. — Les lamaseries. — Histoire de deux lamas. — Le bouddhisme et la création du monde. — Le taoïsme. — Sacrifices aux bons et aux mauvais esprits. — La ville flottante de Canton. — Les bateaux mandarins. — Les *ho-tan*. — Lanternes et feux d'artifice.

LA RIVIÈRE DE CANTON.

Quand on a dépassé Macao et laissé derrière soi plusieurs groupes de petits flots aux côtes déchirées, aux baies brusques et méandreuses, on entre par les portes du Tigre dans l'étroit passage du Bogue que défendent trois forts ornés d'une quantité de drapeaux blancs avec des disques rouges au milieu.

La marée montante vous pousse rapidement vers la rade de Canton.

A mesure qu'on avance, les rives du Chou-Kiang, que les alluvions rapprochent, changent d'aspect.

Lorsqu'on a franchi le banc, on est en pleine Chine
« Le paysage ressemble à celui qu'on voit sur les vases, les éventails, les paravents chinois, c'est cette teinte grise indéfinissable, qui tient de trois ou quatre nuances, teinte fausse, mais caractéristique, du paysage

que l'on a sous les yeux ; les montagnes sont des collines ; les rochers, des rocailles ; les arbres, des arbustes ; rien de simple, de naturel, de grand ; les montagnes sont couronnées de dentelures ridicules, les rochers artificiels ; quant aux arbres, plus ils sont bis-cornus, noueux, excentriques, plus ils plaisent aux Chinois ; dans ce paysage, tout est petit, contourné, rabougri, grotesque, et les pagodes, jetées çà et là, achèvent d'imprimer le cachet à cette nature. Quant aux villages, leur nombre est incalculable ; il semble que les routes soient des rues, tant les hameaux sont rapprochés les uns des autres. Ce coup d'œil sur la Chine vaut la peine d'être vu, car, avant d'avoir jugé par ses propres yeux, il est impossible de se faire une idée de la Chine, ce qui serait cependant facile, si l'on voulait croire à la véracité des peintures chinoises. Les artistes du Céleste-Empire ont étudié avec soin la nature de leur pays et l'ont reproduite dans leurs œuvres avec une exactitude admirable. Mais, malgré tout ce que les voyageurs ont pu dire à cet égard, on s'obstine à chercher dans la peinture chinoise ce qui n'y est pas, c'est-à-dire une débauche d'imagination, une fantaisie, une charge, une caricature, tandis qu'au contraire il n'y a pas d'art plus réaliste. Le Chinois peint ce qu'il voit, comme il le voit ; aucun détail n'échappe à sa perspicacité et à sa patience : il mettra un an, s'il le faut, à peindre un détail, mais ce sera si exact qu'on pourrait compter les fils des étoffes, les pétales des fleurs, les plumes des oiseaux (1). » X

Au loin, à l'horizon, on découvre des coteaux couronnés de bouquets d'arbres, on aperçoit des vallées cultivées qui s'enfoncent et serpentent dans les mon-

(1) M. le comte Julien de Rochechouart.

tagnes. Jusque sur les bords du fleuve, la culture étend ses conquêtes : les rizières jettent leur tapis d'un vert glorieux au pied des sveltes litchis ou des hauts bananiers ; la plus petite langue de terre est soignée comme un jardin. Tout Chinois naît cultivateur. Aussi, en aucun pays le sol n'est aussi fertile qu'en Chine. « Sur le même champ et dans la même année, les récoltes succèdent aux récoltes, les moissons s'entassent, et sur une surface où quelques hommes vivaient à peine il y a mille ans, cinq cents sont aujourd'hui dans l'abondance (1). »

Des bancs de sable de plus en plus nombreux rétrécissent le canal et rendent la navigation difficile. Mais les pilotes chinois ont une si grande habitude de toutes les difficultés fluviales, les précautions sont si bien prises, que malgré la quantité considérable de navires qui remontent et descendent la rivière, on ne cite depuis deux siècles qu'un seul naufrage dans le Chou-Kiang, celui d'un vaisseau de la Compagnie des Indes, qui se perdit sur une roche à l'entrée du canal de Wampoa.

« Dans les îles de la Malaisie, les teintes riches et variées, les lignes hardies du paysage captivent seules et absorbent l'attention. Sur les côtes de Chine, ce n'est plus la nature libre et fière, mais l'activité humaine que le voyageur admire. Trois cents navires européens visitent annuellement le mouillage de Wampoa. Autour de ces navires s'agite sur le fleuve et sur les deux rives tout un peuple qui ne vit que du superflu des « barbares ». Des milliers d'embarcations circulent dans les canaux qu'on voit de tous côtés se perdre dans les terres. Le mouillage de Wampoa est

(1) Eug. Simon, ancien consul de France en Chine.

compacte servira de porte à ce dock improvisé, dans lequel le Léviathan européen a pu s'introduire à l'aide de la marée montante. Dès que les réparations seront achevées, le grossier barrage, attaqué par la pioche, disparaîtra comme par enchantement, et le navire, soulevé de nouveau par la marée, viendra reprendre son poste au milieu du fleuve (1). »

Comme les vieilles villes chinoises du littoral, Wampoa n'est qu'un amoncellement d'ordures et de masures. Construites en bambou, les maisons sans étage ont l'air de cages à poulets. Wampoa est le refuge des voleurs et des contrebandiers qui vont, la nuit, en se glissant le long des roseaux, chercher les balles d'opium que les navires anglais débarquent avant la visite des douaniers.

LE PORT DE CANTON.

Plusieurs fois dans la journée, des « mouches » font le service entre Wampoa et Canton.

Prenons place sur un de ces petits steamers. Rapidement il remonte la rivière des Jonques, aussi large en cet endroit que la Tamise près du pont de Westminster. Entre les haies de bambous et les longues tiges de canne à sucre, on aperçoit, comme à la dérobée, des villages d'une folle gaieté de couleur, à demi enfouis dans la verdure; des temples, des pagodes à huit ou dix étages, en forme de tours, aux toits multiples relevés en pointe de sabots d'or; des tombeaux de famille ombragés de pins; et, attachés à leurs grands mâts plantés devant les factoreries, des drapeaux multicolores flottant dans le bleu du ciel, mêlés à d'énormes cerfs-volants.

(1) Le vice-amiral Jurien de la Gravière.

A peine a-t-on dépassé le barrage et les forts élevés pendant la guerre de 1860, que « les mâts rouges des mandarins, les premières maisons des faubourgs bâties sur pilotis et suspendues pour ainsi dire au-dessus du fleuve, les massifs encadrant des jonques rangées côte à côte, les blanches bannières agitées par la brise, le flot toujours grossissant des tankas, » les tours de la cathédrale catholique et des monts-de-piété vous avertissent que vous êtes à l'entrée du port.

Canton se montre alors à vos regards, « non pas enfoui au sein des lourdes murailles qui, enveloppant la cité tartare, ne vous laissent apercevoir que les arêtes des toits entassés ; non pas rampant dans la fange sur les bords souvent inondés du Chou-Kiang, mais tel qu'on l'avait rêvé, tel que les artistes chinois aiment à représenter la Venise du Céleste-Empire : dans le fond, les imposants édifices des factoreries européennes, les mâts de pavillon des consuls, et les couleurs fièrement déployées de l'Angleterre, du Danemark et des États-Unis ; sur le premier plan, la ville des cent mille bateaux, la *ville flottante*, avec ses avenues de palais aux façades dorées, aux verts et délicats treillages, avec ses longues rues de chaumières aux lambris de sapin et aux toits de bambou ; pittoresque quartier, éblouissant de couleurs, étourdissant de mouvement et de bruit, fantastique comme un conte arabe ou comme une décoration d'opéra. De ce vaste faubourg symétriquement aligné sur ses ancrs, chaque jour, aux premiers rayons du soleil, s'échappe un peuple immense qui va jeter ses filets dans le fleuve ou cultiver les riches campagnes de la plaine (1). »

La rivière des Perles, sur laquelle se trouve Canton,

(1) Le vice-amiral Jurien de la Gravière.

est couverte de tant de vaisseaux et de tant de barques que toute circulation semble impossible; « mais peu à peu l'œil s'habitue à ce désordre apparent, et distingue une parfaite symétrie dans ces masses agglomérées. Près de chaque rive, un espace est ménagé pour la circulation; et les bâtiments eux-mêmes, rangés en longues files, laissent entre eux des canaux ouverts. Dans ces ruelles de la ville maritime passent en criant les marchands de comestibles, dont le sampan à deux rames glisse comme la gondole vénitienne sur des eaux bien autrement limpides que celles de l'Adriatique. Au milieu de l'avenue principale, une grande jonque arrivant de Batavia laisse voir, sous ses voiles de nattes fixées à des vergues en bambou, le pêle-mêle le plus curieux : des hommes et des femmes entassés sur le pont avec des singes, des perroquets, des faisans dorés, des civettes et des oiseaux de paradis : le tout sans préjudice des marchandises dont il est encombré. Une femme debout à la proue gourmande à grands cris les matelots : c'est le capitaine de ce singulier navire. Elle commande la manœuvre (1). »

On croise des canonnières chinoises commandées par des officiers européens ou par des officiers chinois sortis de l'école militaire française de Fou-Tchéou; et, passant devant l'île de Shamien, où sont les concessions européennes, on débarque sur les quais de Canton.

COURSE DANS CANTON. — LE TEMPLE DE HONAN.

Prenons un cicérone chinois qui baragouine « l'anglais d'affaires », et allons visiter avant le coucher du soleil le temple de Honan, un des plus beaux et des

(1) Old Nick.

plus célèbres de la Chine, et le grand faubourg de la rive gauche dont les quartiers flottants couvrent en partie les deux bras du fleuve.

Nous cheminons d'abord à travers des rues sales, comme des cloaques, étroites, sinueuses comme des sentiers de montagne, où dans chaque enfoncement on voit des boutiques garnies de comestibles et de jouets, des échoppes sombres au fond desquelles on joue à des jeux de hasard.

C'est dans une de ces ruelles que le cicérone qui accompagnait M. le baron de Hübner, rencontrant une douzaine de bonzes, lui fit voir de près une tête de moine bouddhique, en lui disant : « La tête de chacun d'eux est marquée d'autant de petites taches blanches qu'il a fait de vœux. Ce sont des brûlures. Vous allez voir. » Et, saisissant la tête d'un des bonzes, il l'abaissa à la hauteur convenable, et commença ses explications avec le sang-froid d'un professeur s'adressant à un auditoire. « Voici le vœu de chasteté. » Ici un mouvement convulsif de la tête du bonze. « Les autres points blancs signifient : vœu d'abstinence du vin, vœu de ne pas tuer de porc (1), vœu de ne pas manger de viande, vœu de respecter dans les étangs des temples la vie des carpes, et ainsi de suite. » De temps en temps la tête du moine remuait, mais le guide tenait ferme et continuait son cours d'anatomie. A la fin, il rendit la liberté au bonze qui, plus surpris que fâché, après un échange de phrases polies et de *chin-chin*, s'empressa de rejoindre ses confrères. « Et les vœux des bras, s'écria le cicérone, nous les avons

(1) Dans la lamaserie de Honan, on conserve aussi des porcs sacrés : blancs et gros, ils ne peuvent être tués ; on les laisse mourir de vieillesse, et à leur mort, leurs cadavres sont brûlés tout comme ceux des bonzes.

oubliés ! » Il rappelle le bonze, qui bénévolement revient sur ses pas, retrousse la manche de sa tunique et laisse voir sur ses bras décharnés une foule de brûlures indiquant autant de vœux tous plus étranges les uns que les autres (1).

Nous traversons des ponts jetés sur des canaux qui rappellent Venise, et nous arrivons dans une petite île, devant les murailles du fameux temple de Honan, qui occupe le centre d'une vaste place plantée de bananiers séculaires.

Comme dans les couvents russes, il faut passer par plusieurs cours et par de grands jardins avant d'arriver au portique principal gardé par deux immenses statues de papier goudronné, placées dans des niches, derrière une grille de fer.

Les jardins de la lamaserie qu'arrosent, comme des sources joyeuses, de jolis petits canaux, sont d'une luxuriante culture, d'un éclat éblouissant, bigarrés des plus belles fleurs. Des parterres de crêtes-de-coq jaunes, rouges, bleues, violettes, éclatent de couleurs, pareilles à des milliers de flammes de feux de Bengale ; les arbres et les arbustes qui bordent ces plates-bandes sont taillés en forme de grenouilles, de cerfs, de lièvres, de lanternes, de barques, de maisons, de dragons, d'hommes ou de femmes. Leur aspect est tellement bizarre qu'on se croirait transporté au pays de la mythologie et de la fable. Pour rendre plus parfaite la ressemblance des arbres avec des créatures humaines, on leur a mis des bras et des pieds en terre cuite (2) !

(1) M. le baron de Hübner.

(2) La manière dont on s'y prend pour obtenir des arbres nains est digne d'attention. Sur un arbre ordinaire on choisit une branche, et autour de cette branche on amasse de la terre végétale qu'on y lie au moyen d'un morceau d'étoffe faisant sac et qu'on entretient dans un état constant d'humidité jusqu'à ce que la bran-

Derrière le jardin potager se dresse une petite tour carrée en briques, où l'on incinère les corps des bonzes trépassés. En Chine la crémation est un privilège des ordres sacerdotaux. Les ossements calcinés sont pieusement recueillis et déposés dans une urne numérotée qu'on place dans un mausolée commun. « Les Chinois se préoccupent constamment de la mort, la pensée de mourir ne les effraye guère, mais ils ont horreur des cadavres. De là, dans ce couvent, une coutume barbare : quand les médecins désespèrent de sauver un moine malade, ou quand il est arrivé à un grand âge, on le transporte dans un édifice séparé, qui est la demeure des moribonds. Ceux qui en connaissent l'intérieur savent qu'ils n'en sortiront pas vivants (1). »

Au moment où nous entrons dans le temple, l'office commence. Les lamas arrivent en bon ordre, en habit de chœur, un rosaire en main, et prennent place à droite et à gauche de l'autel. Le grand prêtre se fait un peu attendre; pendant ce temps, les lamas se présentent autour du visiteur étranger, et posent à son guide de nombreuses questions sur la qualité du mandarinat que celui qu'il accompagne occupe en Europe. Le tamtam retentit; chacun se range : le chef est là; il est jeune, sympathique; les cierges sont allumés comme dans nos églises; chacun est à son poste; le chef agite une sonnette, et l'office commence. Tous les moines se prosternent à terre, tandis qu'à gauche on frappe sur une grosse cloche, on chante, on joue en cadence sur des instruments, et qu'à droite on tape sur un énorme tambour, on chante, on prie, on se

che y ait poussé des racines. Alors on la coupe, on la plante, et cette branche devenue un arbre nain porte bientôt des feuilles, des fleurs et des fruits (Thomson).

(1) Baron de Hübner.

sont rangées, comme pour faire honneur à la divinité principale du lieu, une foule d'autres divinités secondaires. On voit là, ou dans les autres dépendances du temple, tous les dieux du ciel et de la terre réunis dans un indescriptible pêle-mêle : ici ce sont les patrons de la guerre, de l'artillerie, des manufactures de soie, de l'agriculture, de la médecine, des grands hommes des temps anciens, philosophes, littérateurs, guerriers, hommes d'Etat illustres ; et là des monstres fabuleux à figure d'ogre ou de reptile, hideux à voir. Il est impossible en vérité de pouvoir se figurer jamais, quand on ne l'a pas vu, rien d'aussi étrange ni d'aussi effrayant que cet assemblage bizarre de tant de figures grossières et disparates ; c'est tout à la fois un assortiment complet d'idoles diaboliques et le plus désolant témoignage des avilissements de l'intelligence humaine (1).

Une des divinités les plus vénérées des Chinois est le dieu de la Richesse, qui possède le pouvoir d'enrichir ceux qu'il lui plaît. On lui offre des feux d'artifice, des poulets, des œufs, du gibier et des carpes, qu'on appelle, dans ce cas, des « poissons-lingots d'argent ».

Ces divinités sont quelquefois promenées solennellement en public. On les habille de riches soieries, on les porte dans des chaises magnifiques, toutes reluisantes d'or. Des mandarins en grand costume, vêtus d'habillements de théâtre, avec leur chapeau bas orné de deux longues plumes noires retombant sur les épaules, précèdent la procession, en tenant des écrans. Puis viennent des bandes de musiciens et des hommes armés de fouets qui font ranger la foule. Sur le parcours du cortège on voit des groupes de femmes agenouillées avec leurs enfants.

(1) Girard, *Vie publique et privée des Chinois*.

Le temple de Honan se divise en plusieurs salles consacrées à des divinités différentes. La salle principale qui s'allonge en forme de galerie a 80 pieds carrés de superficie; elle est pavée de briques polies recouvertes d'un riche tapis. Les murs, peints en rouge vif, sont ornés de sentences, de maximes encadrées d'or. Au milieu, trois piédestaux de grand



Porte sud du temple de Honan.

prix supportent les trois Fo, personnifiant le passé, le présent et l'avenir. Ces idoles ne diffèrent entre elles que par l'attitude de leurs mains. A leurs pieds, sur de petits autels, brûlent des parfums, des cierges odorants, des lampes, des candélabres.

Dans une des salles du temple qui n'est visitée que par les femmes, on adore la patronne du beau sexe : la déesse Chui-Ti, représentée avec une

foule de bras pour indiquer l'étendue de sa puissance. Il y a aussi, assure-t-on, dans le temple de Honan, un sanctuaire consacré à « la femme du diable et à son fils ». On prétend aussi que les bonzes de ce couvent conservent dans une grande urne de marbre les cendres de Bouddha.

Les lamaseries étaient jadis fort riches, mais dans certaines provinces chinoises, le bouddhisme n'est plus pratiqué ouvertement que par les moines eux-mêmes, et leurs couvents tombent en ruines.

Les lamaseries cependant sont des refuges bien commodes. Un banqueroutier qui se rase la tête et endosse la robe aux larges manches des lamas ne peut être recherché. Un jeune vaurien qui a tout essayé et que le travail dégoûte, en embrassant la profession de moine, est sûr de vivre sans grand souci de l'existence. Et si un jour cette vie l'ennuie, il n'a qu'à reprendre son ancien costume, qu'à s'ajouter une queue postiche aux régions de l'occiput, et le voilà de nouveau aussi peu moine que devant.

Des édits impériaux ont plus d'une fois mis le peuple en garde contre les supercheries des lamas.

Voici un trait qui montre combien ceux-ci sont peu scrupuleux quand il s'agit d'extorquer des dons aux adorateurs du dieu *Fo* :

Deux lamas étant dans la campagne aperçurent dans la cour d'un riche paysan deux superbes canards, gros et dodus, venus tout à fait à point. C'en était assez pour exciter la convoitise de nos pieux vagabonds. Aussitôt ils se prosternent devant la porte de l'habitation et commencent à gémir et à pleurer amèrement. La fermière sort de sa chambre et leur demande le sujet d'une si vive douleur.

— Nous savons, dirent-ils, que les âmes de nos

pères sont passées dans le corps de ces animaux, et la crainte où nous sommes que vous les fassiez mourir nous fera mourir nous-mêmes.

— Il est vrai, répondit la paysanne, que nous avons résolu de vendre ces canards, mais puisque ce sont vos pères, je vous promets de les garder.

Ce n'était pas ce que les bons lamas voulaient.

— Ah! s'écrièrent-ils, votre mari n'aura peut-être pas la même charité.... Vous pouvez compter que nous perdrons la vie s'il leur arrive quelque accident.

L'entretien dura quelque temps sur ce ton; et la fermière finit par être si touchée de leur apparente douleur qu'elle leur donna ses canards pour les nourrir et les conserver par piété filiale. Mais le soir, de retour dans leur couvent, les deux lamas mirent leurs prétendus pères à la broche et en régalerent la petite communauté (1).

LES TROIS CULTES NATIONAUX DE LA CHINE.

Rien de plus étrange et de plus fantastique que les croyances bouddhiques sur l'âme, sur le ciel, sur l'enfer, sur la création du monde. Voici l'étonnante explication que la cosmogonie bouddhique donne sur le commencement de l'univers :

Dans le principe, existait un abîme énorme, d'une longueur et d'une largeur de 6,416,000 lieues. Des nuages dorés s'élevèrent de cet abîme; ils se rassemblèrent et se fondirent en une sorte de pluie qui donna naissance à une vaste mer. A sa surface se forma peu à peu une écume semblable à celle du lait, d'où sortirent toutes les créatures vivantes. Des orages éclatèrent

(1) *Mémoire sur l'état présent de la Chine.*

sur cette mer, des dix parties du monde, et produisirent dans l'hémisphère supérieur une colonne plus haute encore que la mer n'était profonde, et comptant 2,000 lieues de tour. Les différents mondes habités voltigent dans les airs autour de cette colonne. Les livres sacrés du lamisme ne parlent pas de la manière dont le soleil, la lune et les étoiles ont été créés; mais ils disent que le soleil est composé de verre et de feu, et qu'il a plus de 200 lieues de tour; que la lune est un peu plus petite que le soleil et qu'elle est composée de verre et d'eau. Ils font monter le nombre des étoiles à dix milliards. Le soleil tourne autour de la grande colonne dont nous venons de parler. Elle a quatre faces de différentes couleurs: la première d'argent, la seconde d'azur, la troisième d'or, et la quatrième d'un rouge foncé. Les révolutions périodiques du jour dépendent de cette colonne. Au lever de l'aurore, les rayons du soleil frappent le côté d'argent; avant midi, le côté d'azur; à midi, le côté d'or, et vers la fin du jour, le côté rouge. Il se cache ensuite entièrement derrière la colonne, et alors la nuit couvre la terre.

Plusieurs mondes de différentes dimensions et peuplés d'habitants divers roulent autour de cette colonne. Aucun mortel ne peut passer de l'un à l'autre; les dieux seuls ont ce privilège. Outre ces mondes, il y a encore beaucoup de nuages où habitent les esprits aériens. L'univers entier est entouré d'un énorme cercle de fer qui l'affermi.

Au commencement du monde, les hommes vivaient près de 80,000 ans, ils étaient remplis de sainteté, et la grâce invisible leur servait de nourriture. La transmigration des âmes était alors générale; tous les hommes étaient des âmes régénérées, et ils avaient la force de s'élever au ciel. C'est de cette époque que

datent la plupart des saints auxquels on rend des honneurs divins. Un moment fatal mit fin à cet état fortuné. La terre produisit un fruit dont la douceur égalait celle du miel : un homme eut l'imprudence d'en goûter, et fit part aux autres de l'agréable sensation qu'il venait d'éprouver. Ils l'imitèrent, et aussitôt ils perdirent avec leur sainteté la force miraculeuse de monter au ciel. Leur vie fut abrégée; leur taille gigantesque dégénéra. Ils vécurent longtemps dans les ténèbres, jusqu'à ce que le soleil et les étoiles eussent été créés.

Mais les choses ne firent qu'empirer sur la terre; les crimes parurent, et enfin les hommes arrivèrent à leur condition actuelle, après plusieurs dégénération successives. Dans les siècles écoulés depuis l'âge d'or, diverses divinités sont redescendues sur la terre pour corriger les hommes. L'une d'elles, qui fonda la secte des lamas, vint prêcher la foi à trente et une nations. Mais chaque nation, après l'avoir écoutée, l'interpréta différemment, et c'est la raison pour laquelle chaque peuple a une religion et une langue différentes de celles des autres.

La vie et la taille des hommes diminueront encore peu à peu, et une époque arrivera où un cheval ne sera pas plus grand qu'un lièvre, où les hommes n'auront qu'une aune de hauteur, et où leur vie ne sera que de dix ans. Ensuite le monde subira une destruction totale, après quoi la terre sera revivifiée par une pluie odoriférante, et les hommes, rendus à la vertu, recommenceront à vivre 80,000 ans, pour dégénérer par degrés comme leurs prédécesseurs.

L'article le plus important du lamisme, à cause de son influence morale, c'est celui qui concerne l'existence de l'âme au delà de la tombe, l'enfer et les récompenses futures.

LA VILLE FLOTTANTE.

Après le temple de Hanon la chose la plus curieuse à voir à Canton, c'est la ville flottante avec ses bateaux de thé, ses bateaux de fleurs, ses bateaux meublés où descendent les voyageurs chinois, ses longues rues et ses vastes quartiers aquatiques. Toute une population de marchands et de pêcheurs y naît, y vit et y meurt sans avoir jamais habité sur la terre ferme. La ville flottante de Canton, dit le docteur Yvan, est pour tous les Européens qui visitent l'empire du Milieu, l'objet d'une prédilection exclusive; pour eux, la Chine, la vraie Chine, la Chine fantastique des paravents, des éventails et des laques, est tout entière sur le fleuve qui balance sur sa surface mobile une population plus nombreuse que celles de Marseille, de Naples, de Vienne ou de Turin (1). La ville des bateaux occupe un espace de plusieurs lieues; elle a ses rues aristocratiques et ses rues populaires.

Après mille détours à travers les ruelles les plus infâmes, nous voici au bord de la rivière.

Montons sur un bateau de louage, un sampan. Un sampan est une barque ornée de fleurs, de miroirs, qui rappelle par sa forme les gondoles vénitiennes. Le sampan que nous avons choisi est conduit par une fillette de douze ans qui rame à la proue, tandis que sa mère rame à la poupe.

« De la ville des bateaux, mille bruits s'élèvent. Tantôt un pétard éclate — les enfants chinois sont des artificiers consommés; — tantôt le gong, les trom-

(1) D'après des données officielles, le nombre des barques de la ville serait de 84,000.

pettes et les cymbales retentissent — les Chinois sont d'enragés musiciens. Chaque marchand pousse son cri, chaque métier fait son tapage. Assourdi par ce tumulte, vous êtes ébloui par les couleurs brillantes dont tout est bariolé autour de vous. Ici c'est la petite barque dorée, sous le dais de laquelle un Chinois de qualité, un gentleman indigène, allant à ses visites du matin, est assis dans tout son orgueil et toute sa mollesse. Remarquez, si elles sortent de ses longues manches, ses mains potelées et ses ongles sans fin, son teint fatigué, l'éventail qu'il agite gravement et la manière toute sensuelle dont il hume le thé servi sur une petite table à côté de son fauteuil; tout ceci, la blancheur des mains par-dessus tout, caractérise l'homme comme il faut.

« Mais votre œil est appelé par ces carènes rouges et blanches rangées là-bas en ligne, comme des courriers prêts à s'élancer : ce sont en effet des jonques récemment sorties des *docks yards*, et qui vont affronter pour la première fois les périls de la mer. Avec leurs formes massives, auxquelles prêtent une espèce de vie les gros yeux ronds figurés à l'avant, vous diriez d'énormes cétaqués que l'homme aurait assujettis aux besoins de la navigation. Plus loin sont d'anciennes jonques de guerre, noires et rouges, étalant sur leurs poupes élevées et sur les boucliers appendus autour d'elles un luxe inouï de décorations fantastiques : têtes hideuses, monstres grimaçants, démons à la gueule ouverte, aux yeux de flamme, aux griffes sanglantes.

« Il faudrait un génie comme celui d'Homère pour vous nommer ainsi toutes les embarcations qui se croisent sur le grand fleuve : depuis la barque de l'officier de douanes et les *chopboats* destinés au transport des cargaisons européennes déchargées à Wam-

Bien que la religion nationale des Chinois soit représentée par Confucius, le peuple ne pratique guère que le bouddhisme, introduit par des missionnaires hindous, il y a vingt-deux siècles. Les lettrés qui se donnent pour les disciples de Confucius et qui, devant les Européens, jouent à l'esprit fort, ne suivent pas moins dans leur famille le rite des trois cultes nationaux : « Avec Confucius ils vénèrent les ancêtres ; en suivant le Tao, ils apprennent à conjurer les génies ; par la doctrine de Bouddha, ils vivent avec les saints. Les trois cultes s'accordent parfaitement : le premier s'adresse au côté moral de l'homme, le deuxième fait appel au sentiment de la conservation ; le troisième enfin élève le fidèle dans le monde de l'imagination et de la pensée (1). » On sait du reste que l'empereur appartient aux trois religions et pratique scrupuleusement les trois rites. Le taoïsme est tout simplement la religion primitive des Chinois, alors qu'ils n'avaient ni moines ni prêtres, et que le chef de la famille remplissait les fonctions sacerdotales en offrant aux bons génies les offrandes au nom de toute la communauté.

Autrefois c'était par des sacrifices sanglants qu'on apaisait les mauvais esprits et qu'on s'attirait la protection des génies bienfaisants. Quand l'empereur Hoang-Ti mourut, ses femmes, ses gardes se tuèrent sur sa tombe, et on enterra avec lui dix mille ouvriers vivants. Les parents jetaient une jeune fille ou un nouveau-né dans les eaux pour apaiser le courroux du fleuve.

Aujourd'hui on se borne à offrir des animaux aux divinités de la nature.

(1) E. Reclus ; Edkins : *Religion in China*.

Les bateliers qui naviguent sur les fleuves et sur les rivières ont-ils une mauvaise passe à franchir? Ils sacrifient un animal à l'esprit des eaux. Devant l'équipage rassemblé sur le gaillard d'avant, on apporte un plateau où sont disposés, dans un cadre symétrique, six petites tasses de vin de riz, un paquet de prières imprimées sur papier doré, du thé et du gingembre. Le pilote, qui officie, s'agenouille devant le plateau, se



Batellers de Canton.

prosterne cérémonieusement à trois reprises, puis, se retournant, prend des mains du capitaine un coq auquel il coupe seulement le cou. Il tient le pauvre volatile d'une telle façon que quelques gouttes de sang tombent sur le papier doré et dans chaque tasse de vin, dont le contenu est versé lentement sur certaines parties de la barque. Des plumes du coq sont attachées à la proue (1). Après cette cérémonie, les bateliers n'ont plus rien à redouter.

(1) Colquhoun.

poa, jusqu'au flibot richement orné du linguiste et des commis envoyés par le hong marchand pour vérifier ses cargaisons ; depuis ces grandes barques sans décorations (Tsaouchuen) spécialement destinées au commerce de l'intérieur jusqu'au bateau-mandarin qui fait la police et surveille les manœuvres de la contrebande.

« Le bateau-mandarin est le chef-d'œuvre de l'architecture navale en ce pays, et peut-être — comme élégance du moins — ne l'a-t-on pas surpassé dans aucun autre. De loin, sur l'eau, vous diriez un brillant insecte. Le fond de la coque est peint en blanc ; mais la partie supérieure est d'un bleu pâle, auquel on donne les teintes délicates de l'outre-mer ; dans cette partie de la barque s'ouvrent, de chaque côté, trente petites portes ovales bordées d'un rouge vif et donnant issue à autant de rames blanches, qui ne rentrent jamais à l'intérieur. Quand elles cessent de servir, elles s'abaissent simplement contre les flancs du navire, comme les nageoires d'un poisson fatigué. Sur le pont, d'un bois dur et ferme qui revêt à force de soins une sorte de poli naturel, les matelots indolents sont accroupis ; le mandarin lui-même, étendu sur une natte à lanière, aspire avec délices la fumée d'un *cheroot* de Manille. Sa molle attitude, ses vêtements de soie brodée et de moire, dont les plis nombreux frissonnent autour de lui, ne donnent pas une bien haute idée de sa valeur guerrière ; mais il a sous ses ordres une cinquantaine de militaires dont la tournure est plus dégagée. Nus jusqu'à la ceinture, — car le soleil brûlant envahit l'horizon, — la tête couverte de bonnets de paille tressée et qui ont la forme de petits cribles, on pourrait à la rigueur les supposer bons soldats. Deux mâts supportent les nattes triangulaires, qui

servent de voiles ; à leur extrémité supérieure pendent alternativement des boules dorées et des pavillons de mille couleurs. Le mât de misaine est remplacé à l'arrière par un simple bâton, qui sert de hampe à un grand pavillon blanc, au centre duquel est une inscription en lettres rouges.

« Le bateau-mandarin est armé de longues couleurs enveloppées d'ornements capricieux, car ce bateau est le *policeman*, le *gendarme du fleuve*. A sa vue, les contrebandiers s'enfuient, tout conflit s'apaise, tout bruit illégal cesse à l'instant ; car au moindre prétexte — et souvent sans prétexte — le mandarin fait pleuvoir de tous côtés les amendes, les confiscations, les bastonnades même... (1). »

Sur d'autres barques de mandarin que nous croisons, un grand parapluie rouge est ouvert comme un dais au-dessus de la cabine ; les flancs du bateau sont ornés des tablettes officielles ; et des pots de fleurs, une grive dans une petite cage, sur une fenêtre, indiquent l'appartement réservé aux femmes.

Nous rencontrons aussi des *ho-tan* qui servent, comme les sampans, au transport des voyageurs ; d'une forme différente, plus spacieux et plus élégants, ces bateaux sont décorés de panneaux peints, d'inscriptions et de citations d'anciens classiques, dans le genre de celle-ci : « *Ma petite barque où je vis content et vertueux est plus sûre que le trône impérial.* » Les riches négociants louent les *ho-tan* pour leurs parties de plaisir. Alors un orchestre de musiciens emprunté à un bateau de fleurs prend place sur le pont et déchire l'air de son vacarme enragé.

Au milieu de ce va-et-vient prodigieux de jonques,

(1) Old Nick.

pour le plaisir des yeux, et il n'est pas difficile de comprendre, une fois qu'on l'a vu, le goût que montrent les Chinois pour ces genres de divertissement (1).

LA VILLE DE TERRE.

La ville tartare est restée ce qu'elle était il y a cinq cents ans, un dédale de rues étroites, sales et tortueuses, que des nattes tendues d'une maison à l'autre transforment en longs tunnels.

Il n'y a qu'une quinzaine d'années qu'il est permis aux Européens de franchir les portes de la vieille ville; auparavant ils ne pouvaient circuler que dans quatre ou cinq rues voisines du quartier des factoreries : le China street, le Bath street, le Physic street, etc.

Les marchands chinois du China street sont des hommes de progrès, ils n'appellent pas ouvertement les Européens des « barbares » et ne les regardent pas comme de trop mauvais « diables ». Quand un étranger passe devant leur boutique ornée d'un petit autel où trône, entre des cierges, sur la feuille de lotus, la mère de Boudha, ils l'invitent en souriant, comme les marchands russes du bazar de Moscou, à entrer, et ils prennent plaisir à lui exhiber les objets d'ivoire les plus précieux, les échiquiers et les peignes finement sculptés, les écrans brodés, les riches éventails et les vieux bronzes cachés aux yeux du vulgaire. Les Chinois s'y connaissent autant que nous, si ce n'est mieux, en curiosités et en antiquités. Le bric-à-brac est fort à la mode dans l'Empire des Fleurs, et on sait que les modes n'y changent pas

(1) M. Ronaset.

comme en France. Les amateurs chinois forment à grands frais des collections de vases, de cendriers, de boussoles, de médailles, de bronzes, de brûle-parfums, de statuettes et de bijoux de jade, d'objets en laque, de broderies et de peintures anciennes, de tasses en corne de rhinocéros, de miroirs en métal, etc. Le commerce des antiquités est si lucratif en Chine qu'on y a installé, comme en Italie, des fabriques d'objets curieux et anciens, admirablement montées, et dont les produits défient l'œil le plus exercé.

Dans le *Physic street*, l'animation, le tumulte de la foule est extrême : c'est un mélange grouillant de Chinois, d'Anglais, de Hollandais, de Français, d'Américains. Et dans les enseignes, quel tapage de réclames et de couleurs ! Les enseignes chinoises sont de longues planches laquées et dorées, placées en avant de chaque magasin comme des décors de théâtre. Mais laissons au vice-amiral Jurien de la Gravière le soin d'achever ce tableau du *Physic street* :

« Cette longue rue, voie étroite et tortueuse au milieu de laquelle circule sans cesse une multitude affairée, serpente de l'est à l'ouest, entre le terrain des factoreries et les îles confuses du faubourg occidental. C'est dans le *Physic street* qu'un luxe ingénieux rassemble les oranges mandarines à la peau flasque et cramoisie, les pamplemousses d'Amoy dont le burin a découpé l'écorce, à côté des poires du Chan-tong et des jujubes du Pe-the-li ; c'est là que de larges cuves contiennent les poissons encore vivants du Chou-kiang, et que les paniers de rotin enferment les chiens fauves destinés à la table des Lucullus de Canton. Là aussi des canards fumés et aplatis, comme si on les avait passés au pressoir, des épaules de chat

ceux qui entrent le bonheur, la prospérité, la longévité. Dans ces quartiers marchands et bourgeois, on se croirait dans les rues chinoises du continent. L'illusion serait complète, si on n'était pas en bateau, et si l'on ne voyait pas le balancement que le courant et la vague impriment aux plus grands édifices, car on trouve là, comme dans le Physic-street, des magasins de toute espèce et des industries de toute sorte, des ateliers de menuiserie, des tailleurs, des pharmacies, des boutiques d'objets de curiosité, des magasins d'habillements, des échopes de sorciers et d'écrivains publics, et même un mont-de-piété (1).

Et dans cette Venise mobile, au milieu de toutes ces jonques et de ces barques si diverses, apparaissent d'énormes bâtiments à plusieurs étages, peints en rouge, en bleu ou en vert, aux sculptures dorées, aux terrasses décorées de vases de porcelaine dans lesquels on entretient fraîchement de grandes touffes de fleurs. A l'avant, quatre grosses lanternes sont suspendues à des mâts; à l'arrière quatre pavillons en losange flottent galement dans les airs. Ce sont des restaurants, des maisons de plaisir et de fête, des bateaux de fleurs. On lit sur leurs enseignes : « *Fleur de neige.* » — « *Aux quatre plaisirs.* » — « *Aux quatre murailles fleuries.* » — Le soir, tous ces bateaux s'illuminent et retentissent de musique et de chansons. Les doigts ornés de grands ongliers d'ivoire, des femmes peinturlurées chantent autour des tables, en s'accompagnant d'une sorte de guitare.

Il n'y a que les femmes de la dernière catégorie qui apprennent les arts musicaux en Chine. Ce serait pour un nouveau marié une surprise bien désagréable

(1) D'après le Dr Yvan.

que de découvrir chez sa jeune femme des connaissances musicales. Mais quel heureux pays que la Chine : le piano y est inconnu !

Toute la nuit les rues de la ville flottante sont sillonnées de barques qui ressemblent, avec leurs lanternes de papier allumées, à des feux follets dansant sur l'eau. C'est un spectacle original et unique, surtout les nuits de pleine lune, qui sont des nuits de réjouissances officielles pour les Chinois. Alors les pétards éclatent de tous côtés, des fusées multicolores illuminent la ville d'eau et la ville de terre, les pagodes, les tours des monts-de-piété, et retombent dans le fleuve en poussière d'étoiles. On n'imagine rien de plus féerique. Les Chinois excellent dans la préparation des pièces d'artifice. Ils ont des pétards de toutes grosseurs, proportionnés à la bourse des acheteurs et à la quantité de bruit qu'on veut faire. Leurs fusées sont magnifiques et redescendent en pluie d'or étincelante. Ces résultats s'obtiennent au moyen de limaille de fer ou de fonte dont on varie la quantité suivant les effets qu'on veut produire et qu'on colore avec différentes substances minérales. Mais où les Chinois déploient tout leur art et donnent carrière à leur imagination, c'est dans la confection des pièces décoratives. Tantôt ils font apparaître une treille aux grappes enflammées ; tantôt ce sont des canards en feu qui voguent sur une pièce d'eau ; tantôt un bouquet de fleurs aux couleurs vives et étincelantes ; quelquefois ce sont des guirlandes de lanternes aux feux harmonieusement variés qui sortent comme par enchantement d'une boîte de dimension relativement petite, et qui se déploient, s'allument et se disposent régulièrement d'elles-mêmes dans l'espace, en nombre prodigieux. Il n'y a guère de spectacle mieux fait que celui-là

enfilées en chapelets, des grappes de rats desséchés se montrent appendues à la devanture des boutiques auprès de ces cochons engraisés comme des *poussahs*, dont les reins paraissent avoir fléchi sous un bâton et dont le ventre traîne souvent jusqu'à terre. Quel mouvement, quel pêle-mêle dans cette rue, la plus bruyante des rues de Canton ! Craignez, si vous vous aventurez sans guide au sein de ce *mælstroom*, d'être emporté par la foule au milieu d'un labyrinthe de rues si uniformes, si semblables entre elles avec les enseignes verticales dont chaque boutique est flanquée, que le fil d'Ariane ou la rencontre heureuse de quelque honnête mandarin pourrait seule vous ouvrir le chemin des factoreries.

« Jamais une femme chinoise ne se montre à pied dans *Physic street* ; jamais le bouton des mandarins n'apparaît au milieu de cette cohue. Les femmes aux petits pieds et les mandarins aux gros boutons ont leurs chaises et leurs porteurs, quoique ce ne soient pas les seuls habitants qui usent de cet aristocratique véhicule. Il n'est si pauvre bachelier qui ne monte parfois dans son équipage au siège de bambou et aux stores de rotin : vous verrez alors l'humble *sicou-stai* courbé au fond de cette cage étroite, emporté par deux vigoureux coolis, fendre la foule comme un grand seigneur et tout renverser sur son passage. Le droit de malmener ainsi les passants n'est pas à Canton un privilège. Ce droit appartient aux puissants dignitaires que précède le hideux vacarme de leurs bourreaux et de leurs licteurs ; il appartient aussi à ces portefaix au torse nu qui soutiennent de leurs deux bras ramenés en arrière un bâton plat appuyé sur leurs larges épaules, — levier flexible aux extrémités duquel pendent également balancées les vastes corbeilles rem-

plies de légumes ou les viviers ambulants promenés dans tous les quartiers de la ville. Point de querelles cependant, point de lutte entre ces hommes qui se poussent, se pressent et se heurtent : la patience est le trait le plus saillant du caractère chinois. Un riche marchand demeurera paisiblement assis à son comptoir, pendant que, dans sa boutique, sous sa maigre moustache, un mendiant importun viendra frapper l'un contre l'autre deux morceaux de bambou et lui déchirera le tympan par le plus épouvantable charivari (1). Il se laissera ainsi assourdir au milieu des comptes qui absorbent son attention, au milieu du marché le plus intéressant et le plus débattu, sans qu'il lui échappe un geste de violence ou un signe d'emportement. Parfois il se délivre de cette persécution par le sacrifice de quelques *sapecs* ; mais plus souvent encore nous avons vu le flegme de l'assiégé laisser la crécelle de l'assiégeant, et l'aveugle vaincu aller chercher, du bout de la baguette qui lui sert à diriger ses pas, le seuil d'une boutique moins inhospitale. »

Il y a encore une curieuse analogie d'habitudes et de mœurs entre les marchands chinois de Canton et les marchands à demi civilisés du Gostinoï Dvor de Moscou : les uns et les autres ne logent dans leurs boutiques que le jour ; la nuit venue, ils s'empressent de regagner leurs demeures où ils se retrouvent au milieu de leur famille. A Moscou, les marchands habitent un quartier spécial, écarté et silencieux ; à Canton, ils se retirent dans la ville tartare ou dans la ville flottante.

(1) Les mendiants ne sont nombreux que dans les grandes villes ; dans les campagnes, il n'y en a pas. La terre est assez riche pour nourrir tous ceux qui lui demandent du riz ou du pain.

manche d'ivoire. Quelquefois un singulier préliminaire dispose le patient à l'opération qu'il va subir ; c'est ce qu'on appelle le *shampoo*. Accroupi devant sa pratique, le barbier lui presse les mains entre les siennes, lui caresse doucement les épaules, exécute devant son visage des passes mystérieuses, et bientôt — incontestable effet du magnétisme — l'homme ainsi palpé ferme les yeux. Si ce n'est un sommeil complet, c'est une somnolence délicieuse qu'on vient de lui procurer. Sa tête appesantie obéit alors à tous les mouvements du barbier, qui, d'une main sûre, y promène son rasoir triangulaire, très épais du dos, pesant par conséquent, et d'autant plus facile à manier. La grande affaire est de rendre au crâne une blancheur parfaite, un irréprochable poli. La barbe du Chinois et ses moustaches sont rarement assez fournies pour nécessiter une toilette quotidienne. La queue exige plus de travail : on la tresse, après avoir éveillé le dormeur, en le secouant avec précaution. Viennent ensuite les soins donnés aux yeux et aux oreilles. Après quoi le Chinois se lève, paie, et cède la place à quelqu'autre bienheureux fils de Hân, qui s'endort à son tour sous le parasol de l'ambulant opérateur. Le fleuve a ses barbiers comme la terre ferme : ils vont d'une jonque à l'autre offrir leurs services, et prennent quelquefois leurs clients à leur bord. J'ai vu un de ces Figaros aquatiques partagé entre deux soucis également légitimes : raser une pratique, et voguer après une autre en appelant de tous ses poumons. Le plus sérieux de nos *chief-justice* n'eût pas tenu devant une si bouffonne apparition » (1).

Si pauvre que soit un Chinois, il faut qu'il se fasse

(1) Old Nick.

raser par un barbier. Ce métier est considéré comme ignominieux dans toute la Chine. Il est probable que la honte attachée à cette profession date du temps où l'on a commencé à raser les têtes par ordre, en signe de fidélité à la dynastie des Mandchoux, et qu'à cette époque les barbiers étaient considérés comme des exécuteurs des hautes-œuvres, car avant la domination des Mandchoux, on portait les cheveux longs, divisés par tresses (1).

Au coin d'une rue, d'autres cris attirent notre attention. Dominant la foule, debout sur une chaise, un homme coiffé d'un chapeau de bambou tient un serpent d'une main et une petite fiole de l'autre. C'est un marchand d'orviétan qui débite un spécifique infailible contre les morsures des serpents ou d'autres animaux venimeux.

Les dentistes marchands d'orviétan abondent en Chine ; ils opèrent en pleine rue, ils vendent des pilules, des emplâtres et des infusions contre toutes les maladies causées « par le froid, le chaud et le vent, et classées dans l'une de ces trois grandes catégories de la pathologie chinoise. »

Pour attirer les badauds, les charlatans chinois se servent d'un coq dont ils ont ganté un pied de la peau membraneuse empruntée à la jambe d'un canard. Le guérisseur explique que c'est avec un bâton de son onguent qu'il a collé une patte de canard au corps du pauvre coq qui avait perdu une des siennes.

Un peu plus loin, autour d'un diseur de bonne aventure, se presse aussi la foule. Étrangement vêtu, tirant des sons singuliers d'une corne de buffle qu'il frappe avec un petit bâton, il porte suspendue devant lui une

(1) Piassetsky.

« — M'en offrit-on mille taëls (1), je ne le donnerais pas ! s'écria le brave homme indigné. C'est fait pour grandir, non pour être mangé.

« C'est égal, j'en avais bien envie ! Mais d'obtenir du Chinois qu'il se résignât à s'en défaire, il n'y fallait pas penser ; je pris mon fusil, et... par mégarde, je tuai le veau.

« Jamais je ne vis de colère plus épouvantable ; le paysan courut sur moi avec des imprécations et des gestes horribles. Certainement il eût ameuté contre moi le hameau voisin, si je ne l'eusse calmé sur-le-champ par cette offre, qui arrangeait tout :

« Puisqu'il est mort, et qu'à mon regret je ne puis le ressusciter, je te paye ton veau. Pour combien y a-t-il de viande ?

« — Au moins pour quinze cents sapèques.

« — En voici deux mille ; je puis l'enlever ?

« — Oh ! bien. »

Et j'eus ainsi pour neuf francs le veau mort, qu'il ne voulait pas, vivant, me vendre huit mille.

Dans toute ville chinoise, les faubourgs sont plus considérables et plus peuplés que la ville elle-même qui se trouve dans l'enceinte des fortifications.

Nous avons parcouru les faubourgs de Canton ; entrons maintenant dans la cité tartare et dans la ville chinoise au sens réel du mot.

« A Canton, comme à Pékin, dit le voyageur anglais Thomson, l'espace compris entre les murs de la ville est divisé en deux parties inégales, dont l'une est, ou plutôt passe pour être exclusivement occupée par la garnison tartare et par le monde des fonctionnaires, et dont l'autre contient les demeures de la population

(1) Environ huit mille francs.

chinoise proprement dite ou commerçante. Mais les descendants des conquérants tartares, trop fiers pour travailler ou s'abaisser aux dégradantes pratiques du commerce, ont fini par s'appauvrir et se sont vus réduits à vendre leurs terres et leurs maisons à leurs industriels voisins, les Chinois. Quant aux maisons elles-mêmes, elles sont partout basses et uniformes, et leur monotone aspect n'est rompu, à de rares intervalles, que par les temples dont les toits sculptés et dorés brillent au milieu de bosquets d'arbres vénérables, ou par les pagodes à neuf étages, ou enfin par les hautes tours quadrangulaires des établissements de prêts sur gages.

« Dans cette étrange cité, les monts de-piété élèvent en effet de vraies tours vers le ciel, et aussi fièrement que chez nous les églises élèvent leurs clochers, de sorte que tout d'abord nous les primes pour des temples. Quelle ne fut pas notre surprise quand nous découvrîmes dans ces monuments l'équivalent des établissements de prêts sur gages qui, en Angleterre, au coin obscur de quelques-unes de nos rues, sous une modeste trinité de boules dorées, offrent au pauvre honteux l'attrait de leur porte toujours entr'ouverte ! Chez nous ces établissements sont le refuge du pauvre, de la veuve, de l'orphelin, qui, à bout de ressources, se glissent, à la faveur du crépuscule, dans l'ancre du prêteur pour y déposer quelque harde, quelque bijou dont le lustre terni leur rappelle peut-être de chers ou brillants souvenirs. Chez les Chinois, ces établissements n'ont absolument rien de mystérieux. Ce sont de fiers édifices, carrés, solides, et dont le sommet de briques grises s'élève à une hauteur qui leur donne, aux yeux des Chinois, un caractère de religieuse majesté. »

Ces tours sont divisées en une série d'étages auxquels on monte par des échelles. M. Thomson, qui en a visité une, nous apprend qu'au premier étage sont déposés les objets lourds ou volumineux, tandis que les objets légers ou peu encombrants, les lingots et les bijoux sont aux derniers étages. Du toit au rez-de-chaussée il n'y a pas un objet qui ne soit catalogué et ne porte, sur une étiquette, le numéro et la date de l'engagement. De cette façon, les dégagements peuvent se faire à la minute. Ces tours de sûreté ne sont pas seulement des établissements de prêts sur gages ; ce sont aussi des lieux de dépôt pour les bijoux, les riches vêtements et autres objets précieux appartenant aux classes les plus riches de la société. Dans un pays où le brigandage fleurit et où l'incurie et l'incapacité du gouvernement exposent la propriété à des risques continuels, ce sont des institutions réellement indispensables. Outre le prêt sur gages, ces établissements font aussi le prêt sur nantissement ou sur valeurs mobilières. L'intérêt est de trois pour cent par mois sur les sommes inférieures à dix taels (1) ; mais pour le dernier mois de l'année l'intérêt est réduit à deux pour cent. Pour les sommes supérieures à dix taels, l'intérêt est uniformément de deux pour cent par mois. Dans les plus respectables de ces établissements, les objets mis en gage sont gardés pendant trois ans. Il est assez ordinaire de voir les pauvres gens mettre alternativement en gage leurs vêtements d'été et leurs vêtements d'hiver, et les retirer à tour de rôle, selon les besoins de la saison.

(1) Un tael vaut 7 à 8 francs.

EUROPÉENS ET CHINOIS.

Dans les ruelles habitées exclusivement par les indigènes, la présence d'un Européen éveille souvent des sentiments hostiles. Les Chinois que nous rencontrons nous regardent de travers, les femmes nous montrent à leurs enfants comme des *fan-kouei*, c'est-à-dire des diables étrangers.

A mesure qu'on pénètre dans la cité tartare, s'en-



Types chinois.

chevêtré davantage le labyrinthe des rues étroites et nauséabondes, rappelant certaines ruelles de Gênes et de Venise; une fourmilière humaine s'y agite en tous sens, s'arrêtant tantôt devant les étalages bariolés des marchands de bibeloterie et d'idoles, d'articles à bon marché, d'images coloriées, tantôt devant les ateliers d'orfèvrerie, de chaudronnerie, ou devant les fabriques de cercueils. Dans aucun pays, la mort ne se montre sous un aspect plus riant qu'en Chine. Les cercueils sont des objets d'art, des meubles d'une

extrême élégance, en bois précieux, ornés de sculptures, richement vernis et dorés. La préoccupation constante du Chinois est de pouvoir s'acheter la bière dans laquelle il sera couché à son dernier jour. Ce cercueil reste souvent pendant vingt ans exposé dans la plus belle pièce de la maison. C'est un trait de piété filiale d'offrir à un père nécessiteux un cercueil gracieusement décoré dont la vue adoucira ses derniers moments. On voit des fils se vendre ou s'engager pour procurer cette suprême consolation à leurs vieux parents.

A chaque pas, on rencontre, marchant à l'aide d'un long bâton, des aveugles en loques; quelquefois ils s'asseyent par terre, en rang, et font un charivari épouvantable en tapant comme des sourds sur des morceaux de vieilles ferrailles. Le soir, tous ces malheureux regagnent une ruelle lointaine, où ils s'évanouissent comme des ombres dans des maisons crevassées et sordides, que l'assistance publique chinoise leur prête sous le nom pompeux d'*Hospice des aveugles* (1).

Aujourd'hui les sentiments de haine sourde que la population chinoise de Canton nourrit à l'égard des Européens se sont de nouveau manifestés d'une manière violente. Le lendemain de la rupture des relations entre la France et la Chine, tous les chrétiens de Canton, tracassés par les chefs de rue, ont été obligés de quitter leurs maisons qu'on a ensuite livrées au pillage. Des scellés ont été apposés sur les portes de l'église et des orphelinats catholiques; les habitations des prêtres et des missionnaires français ont été incendiées.

(1) Sur une population d'un million d'habitants, on compte à Canton plus de 8000 aveugles et 5000 lépreux. « Canton, dit M. Bousquet, contient la lie de tout ce que la Chine a de désespérés. »

A vingt minutes de la ville, vers la partie de l'est, la chapelle du cimetière chrétien a été détruite, la tombe de la femme d'un ancien consul de France a été violée, et l'Ange colossal qui surmontait le monument élevé à la mémoire des soldats français a été renversé, brisé en morceaux et vendu à des fondeurs au prix du métal.

C'est le vice-roi des deux Kouang qui a publié le premier une proclamation offrant des primes à tout Chinois qui lui apporterait la tête d'un soldat ou d'un officier français, et qui a fait répandre parmi la populace un placard dont le *Pall Mall Gazette* a donné le curieux extrait que voici :

« Les Européens n'appartiennent pas à la race humaine, ils descendent des singes et des oies ; ils ressemblent d'ailleurs aux singes ; leur cœur est comme celui du diable. Ces sauvages n'admettent ni le ciel, ni la terre, n'honorent pas leurs père et mère, ne vénèrent pas leurs ancêtres ; la sainteté de la famille est inconnue parmi eux. C'est un véritable troupeau de chiens et de porcs ; ils ne parlent que d'égalité ; ils n'ont aucune idée de la hiérarchie sociale et ne font aucune distinction entre le père et le fils, le roi et le sujet. Vous vous demandez, peut-être, comment il se fait que ces sauvages soient assez habiles pour fabriquer des steamers, des chemins de fer, des montres ?

« Sachez que ceux qui viennent parmi nous sous prétexte de prêcher la religion, arrachent les yeux et la cervelle aux Chinois mourants, et recueillent le sang de nos enfants, pour en fabriquer des pilules qu'ils vendent à leurs compatriotes afin de les rendre habiles. Ceux-là seuls d'entre eux qui ont mangé de notre substance deviennent assez intelligents pour faire les découvertes dont ils sont si fiers. Si on me laissait agir à ma guise, j'aurais bientôt fait de les exterminer. Pourquoi l'empereur n'envoie-t-il pas contre eux, ne serait-ce que quelques régiments ? Et, si quelques régiments ne peuvent suffire, qu'il envoie toutes les armées de l'empire ! Que l'on ordonne à chaque chef de district de faire une guerre d'extermination à ces sauvages. S'ils résistent, qu'on sonne l'alarme, que le peuple se lève comme un seul homme, et que les mandarins et les sujets s'unissent dans un effort commun pour montrer à ces barbares qu'ils ne sauraient impunément braver la puissance impériale. »

d'une bande de voleurs, hein? dit-elle. — Moi? par exemple! je suis Européen. — Vous êtes Européen? *eh ya!* c'est bien pis. — Comment! c'est pis! vous avez donc peur que je vous assassine? — Vous portez sur vous une poudre qu'il vous suffit de jeter sur la maison pour que toute la famille meure avant la fin de l'année. »

Cependant M. Gaston de Bezaure, qui remonta le Fleuve Bleu et qui visita des localités où jamais on n'avait vu d'Européen, prétend qu'on pourrait, avec deux domestiques pour escorte, et à condition de savoir la langue, traverser sans difficulté et sans danger tout l'intérieur de la Chine, même dans les parties les plus éloignées des postes européens. Les passions populaires ne sont promptes à s'exciter que dans les grandes villes, où le contact avec les Européens et par conséquent les froissements sont plus fréquents. Selon M. de Bezaure, le secret pour se faire bien venir des Chinois est de ne pas craindre de causer avec eux, et de s'attacher à ne les point vexer, jusque dans les moindres choses. C'est un peuple éminemment poli et hospitalier, mais craintif, et surtout susceptible. S'il est toujours très soupçonneux, il suffit d'un bon mot, d'une parole aimable pour le désarmer et le rendre amical.

M. Simon, ancien consul de France en Chine, affirme que bien souvent dans ses voyages il eut à refuser des offres de prêts sans intérêts et sur simple parole que lui faisaient des mandarins ou de riches habitants. « Monsieur, lui disaient-ils, vous êtes depuis longtemps éloigné de vos compatriotes. Peut-être avez-vous besoin d'argent, disposez de nous. » — « Une fois même, il m'arriva, ajoute M. Simon, de renvoyer à un mandarin une somme de 8,000 francs qu'il avait fait laisser dans un coin obscur de mon logis, bien que

j'eusse décliné son obligeance. Je n'étais pourtant qu'un étranger, mais cela montre d'autant mieux l'habitude que les Chinois ont du crédit moral. Ce n'est assurément pas en Europe que des étrangers auraient à refuser de pareilles offres ! »

LES PRISONS. — LA PEINE CAPITALE. —
LES SUPPLICES.

Au milieu de tous les pauvres diables qui vous coudoient dans les rues de Canton, il y en a qui vous frappent tout particulièrement par leurs vêtements en lambeaux, leur mine hâve et mourante et leurs pieds entravés de chaînes.

Ce sont des forçats.

« Quelques-uns, — raconte M. Michel, qui visita Canton au mois de novembre 1881, — quelques-uns traient au bout de leur chaîne des pierres plus ou moins lourdes ; d'autres ont suspendu avec des ficelles, à la partie supérieure de la jambe, le lourd anneau de fer qui leur blessait la cheville. J'en vois un groupe autour d'un chien qu'ils découpent et qu'ils mangent, ils m'en offrent un morceau ; d'autres portent au cou une lourde chaîne ; quelques-uns ont la cangue. »

En Chine, il n'y a pas de prisons proprement dites, la justice est sommaire. Si vous voulez savoir comment on juge les criminels, M. Michel vous le dira :

« Après avoir traversé plusieurs cours, j'arrive au tribunal. Deux mandarins accompagnés de plusieurs greffiers faisaient subir l'interrogatoire aux accusés ; ceux-ci se succédaient les uns les autres, tirés par une chaîne qu'ils portaient au cou. Arrivés devant le magistrat, l'accusé est jeté à genoux pour entendre l'acte d'accusation ; après cette lecture, on le somme d'a-

vouer; s'il refuse, on le frappe fortement sur les talons avec une barre de bois; il crie, il se débat, il avoue : on cesse de frapper ; le greffier imbibe dans l'encre l'index du patient et lui fait ainsi toucher la sentence (1); il est condamné : le lendemain il sera décapité ! Un autre arrive. Même procédé. S'il refuse d'avouer on place un chevalet contre une perche, on y adosse le patient, sa queue est passée dans un trou du chevalet, ses mains sont suspendues par les pouces et ses pieds tirés par les orteils. Il gémit, la souffrance contracte tous ses traits. A côté de lui, un autre malheureux est soumis au même supplice ; sa queue déjà coupée indique que c'est un récidiviste : tout voleur est condamné à perdre cet appendice capillaire qui a une grande signification en Chine.

« Tout cela se passe en public, devant les curieux qui entrent à volonté dans la cour de la prison. Des enfants aident les bourreaux à traîner les condamnés par leurs chaînes. Un prisonnier qui a déjà subi la torture ou qui va la subir exhorte de son mieux ses complices à la question à souffrir avec patience et à se taire :

« Vous êtes suspendus par les doigts, leur dit-il, mais mieux vaut perdre les doigts que la tête. »

D'après la loi chinoise, il faut, pour l'application de la peine capitale, l'aveu du condamné.

Cet aveu, on l'obtient quelquefois des innocents, au milieu des affreuses souffrances de la torture. On leur plante dans la chair des clous rougis au feu; on les plonge jusqu'au cou dans de la colle et on leur fait avaler de l'eau en telle quantité qu'ils gonflent comme

(1) Cette signature est fort en usage en Chine. Elle produit exactement la forme du pouce et le grain de la peau; on prétend qu'elle ne saurait être contrefaite. Les femmes qui ne savent pas écrire signent toujours de cette manière

des outres ; on les agenouille dans un mélange de sable, de verre pilé et de sel. M. Ernest Michel raconte qu'on venait de découvrir, pendant son séjour à Canton, que deux riches marchands accusés de meurtre et exécutés en 1878 n'étaient pas coupables. Les supplices qu'on leur avait infligés — on leur avait écrasé les doigts — leur avaient arraché l'aveu exigé par la loi.

Il n'y a auprès des tribunaux ni ministère public ni avocats, sauf le cas de meurtre. La justice ne poursuit pas le criminel s'il n'y a pas plainte portée par un particulier. Le nombre des crimes impunis, avec une législation aussi commode, serait considérable, s'il n'y avait pas les tribunaux domestiques. Chaque fois qu'elle se réunit dans la salle des ancêtres, la famille s'érige en tribunal pour ses membres. Elle juge sévèrement les coupables, les condamne à la flagellation, à l'exil, à l'excommunication. S'il s'agit d'un crime qui, d'après la loi de l'État, entraîne la peine de mort, plutôt que d'aller dénoncer le criminel au juge, on lui laisse le choix entre le suicide et l'excommunication. Il y en a peu qui ne préfèrent le suicide, car pour le Chinois il n'y a pas de pénalité plus terrible que l'exclusion de la communauté familiale et la privation, après la mort, du culte des ancêtres. — « C'est parmi ces excommuniés de la famille que se recrute la presque totalité de l'immigration chinoise dans toute la portion du globe qui n'est pas comprise entre le Tibet, la mer et la grande muraille. On estime à 130,000 le nombre des Chinois qui quittent annuellement la Chine ainsi limitée, et à 50,000 le nombre de ceux qui y rentrent. En admettant ces chiffres, on voit que la proportion des réhabilités serait assez grande. Beaucoup meurent cependant sans avoir obtenu leur réin-

n'est pas rare de voir une vingtaine de têtes à divers degrés de putréfaction, ce qui n'empêche pas les marchands de se livrer au-dessous d'elles à leur petit commerce. Le dégoût et la commisération semblent également étrangers à la race asiatique (1).

Dans certaines circonstances particulières, le condamné à mort peut se faire remplacer. Les parents achètent la vie d'un pauvre diable qui a ruiné sa famille et qui, en se sacrifiant, trouve là un moyen de se réhabiliter et de tirer les siens de la misère.

En temps ordinaire, le nombre des condamnés à mort est très restreint, on n'en compte qu'une douzaine par an dans des provinces de vingt-cinq à trente millions d'habitants (2).

Ces condamnations capitales doivent, dans la règle, recevoir la sanction de l'empereur qui, avant de l'examiner, observe pendant huit jours le jeûne et l'abstinence.

LES PAGODES.

Nous avons déjà dit que l'accès de la ville tartare, protégée par sa haute ceinture de murailles, était autrefois très difficile sinon impossible; aujourd'hui encore, il n'y a que deux étrangers qui y résident : le consul français et le consul anglais. « Leurs habitations, dit M. Archibald Colquhoun, sont d'anciens *yamens* chinois. C'est le nom qu'on donne à une résidence officielle et à l'espace clôturé qui l'entoure. Après la prise de Canton, la France et l'Angleterre gardèrent ces deux *yamens* afin de montrer par un fait

(1) Dr Morache.

(2) M. Simon affirme qu'à Han-Keou, où il a résidé pendant quelque temps, il n'y a eu en trente-quatre ans qu'un seul meurtre.

palpable que la ville avait été occupée par les puissances alliées. »

Dans la cité tartare s'élève la pagode des cinq cents disciples de Bouddha représentés par des statues de pierre richement coloriées, chacune dans une posture différente. — A côté de la statue de l'empereur, on en voit une en costume vénitien, avec le petit chapeau rond : c'est celle de Marco Polo, qui fut, dit-on, gouverneur de la province de Canton au xiii^e siècle.

Parmi les pagodes bariolées qui, de leurs toits à plusieurs étages, dominent la vieille ville, une est particulièrement curieuse : c'est celle de l'*Horreur*, dans laquelle les Chinois ont représenté leur enfer en statues de grandeur naturelle; ces pagodes sont disposées par groupes, dans une cour : Le premier groupe figure la transmigration des âmes; dans le second groupe, on voit le malheureux pécheur pressé entre deux meules; dans le troisième, le pécheur est jeté dans une chaudière d'huile bouillante; dans le quatrième, il est poussé sous une cloche rougie par le feu; dans le cinquième groupe on décapite, dans le sixième on scie les malheureux pécheurs entre deux planches (1). Le peuple chinois vient en foule visiter cet endroit où de nombreux diseurs de bonne aventure escamotent l'argent de ceux qui les écoutent.

Canton possède aussi, comme toute ville chinoise qui se respecte, un temple du dieu de la guerre. M. le baron de Hübner assista en 1871, dans les rues de la cité tartare, au passage bruyant de cette divinité redoutable. On avait délogé le dieu de la guerre pour faire des réparations à sa pagode, et il y rentrait solennellement. La procession dura deux heures. Des

(1) M. Michel.

coolis portaient des étendards, des écrans laqués et dorés, des offrandes, de riches parasols de brocart; des enfants costumés en dieux étaient montés sur des poneys; des jeunes filles vêtues d'un costume historique ou de fantaisie, et attachées à des tringles de fer, semblaient voler dans l'air. Venaient ensuite les anciens du quartier que saluèrent les acclamations du peuple; puis des hommes armés de hallebardes, de piques, de vieux sabres et de massues. Des bandes de musiciens se succédaient par intervalles et remplissaient les rues d'un vacarme étourdissant. Le héros de la fête fermait la marche.

« Ce dieu, dit M. de Hübner, a l'air bon diable. Ses yeux écarquillés, sa bouche béante, ses oreilles colossales et plates n'effrayent personne. Ce Mars chinois n'a rien de martial. Quoique doré de pied en cap, c'est un piètre monsieur. Même les coolis qui le portent sur un misérable brancard ne semblent pas pénétrés de la sainteté de leur mission, ils fument, bavardent et rient. »

Il y a aussi à Canton le temple du dieu de la médecine. Le jour de sa naissance, les fidèles viennent l'éventer vigoureusement avec plusieurs éventails qu'on distribue ensuite à ses amis pour se préserver de la fièvre.

Près de ce temple se trouve une pharmacie abondamment pourvue de tous les médicaments employés en Chine. Quand les malades se présentent, la distribution des remèdes se fait par un tirage au sort que l'on suppose être dirigé par le Dieu lui-même.

La médecine s'exerce en Chine sans brevet, mais le médecin est plus ou moins responsable de son malade; s'il est prouvé qu'il l'a traité de façon à hâter ou à occasionner sa mort, cela peut lui coûter la vie. La

profession de médecin est inséparable de celle de pharmacien. La plupart du temps on ne paye pas les visites ; on ne paye que les remèdes.

Les maladies sont généralement attribuées aux mauvais esprits ; et on se livre aux pratiques les plus singulières pour en délivrer le malade. On l'oblige à se percer la langue avec un sabre, et on se sert de son sang pour tracer des signes cabalistiques sur de longues bandes de papier jaune. Chacun de ces papiers est un talisman infailible contre la malignité des esprits.

Rien de plus amusant que le culte que les Chinois rendent à leurs idoles. Si le dieu fait la sourde oreille aux prières de ceux qui le sollicitent, on s'empare de lui, on l'attache avec des cordes et on le traîne dans la boue des ruisseaux. Mais si, pendant ce temps-là, la grâce demandée est accordée, on s'empresse de le débarbouiller, de le laver, de l'essuyer, et on le remet avec honneur sur son autel, en lui faisant mille excuses, en lui promettant de le redorer pour qu'il oublie l'injure reçue.

Les Chinois, qui ont inventé la poudre et l'imprimerie avant nous, ont aussi trouvé avant nous les horloges pneumatiques. Dans la ville tartare de Canton, voici ce qu'on voit, d'après M. E. Michel :

« Sur une tour qui surmonte une porte sont de vieux canons rouillés ; au pied est une horloge à eau fort simple, qui date de plus de mille ans : quatre baquets sont étagés les uns sur les autres, et ont au fond un petit trou avec un tuyau ; l'eau se déverse goutte à goutte du plus haut dans le second, du second dans le troisième, et de celui-ci dans le quatrième ; ce dernier porte une natte qui s'élève et pousse en haut une règle numérotée à mesure qu'il se remplit ; ses

gradations indiquent l'heure, qui est affichée en dehors sur de grandes planches, pour le public. »

Aucun peuple ne compte à son actif plus d'inventions et de découvertes que le peuple chinois ; mais il est une loi qui veut qu'une découverte fasse le tour du monde pour atteindre tout le perfectionnement dont elle est susceptible. Complètement isolée sur le continent par sa fameuse muraille et de grands espaces déserts, isolée longtemps du côté de la mer par des édits tyranniques ou des préjugés stupides, la Chine a conservé une grande partie de ses inventions à l'état rudimentaire, tandis qu'elle en a perdu d'autres. Ainsi le compas, que les Arabes nous apportèrent au moyen âge, était connu en Chine 1700 ans avant Jésus-Christ ; la poudre à canon et d'autres matières inflammables destinées à de superbes feux d'artifice, — dont, à cette époque, les Chinois seuls avaient le monopole, — y étaient connues bien avant que leur apparition en Europe y transformât la civilisation. Les armes de fabrication chinoise n'en restèrent pas moins de véritables jouets d'enfant, qui ne pouvaient tenir dans une affaire sérieuse, et les fils du Ciel ont bien été forcés d'avoir recours aux autres nations, et de se conformer aux modèles de provenance étrangère.

La cité tartare de Canton a encore ses Tartares, malgré le flot montant de l'inondation chinoise. « En nous dirigeant vers le sud par la principale rue de la ville, notre vue est frappée par le nombre et la beauté des magasins et par la physionomie toute particulière de ce quartier. Cela ne ressemble à rien de ce que nous avons remarqué jusqu'ici en Chine. Les hommes que l'on voit se promener par là sont grands, bien faits, de bonne mine ; les femmes ont des pieds comme tout le monde ; ça et là, des soldats élancés,

vigoureux, se reconnaissent à leur attitude militaire. Ces hommes sont les descendants de ce qui fut autrefois la puissante armée tartare. Ils ont reçu les leçons d'instructeurs étrangers et font, dit-on, de très bons soldats. Il est certain qu'ils ne ressemblent pas du tout aux troupes que j'ai pu voir dans d'autres parties de l'empire. Quant aux boutiquiers eux-mêmes, ils sont tous Chinois; mais leurs femmes aux vilains petits pieds sont invisibles; ils les tiennent rigoureusement enfermées.

« Quelques-unes des belles matrones tartares dont nous venons de parler ont devant leurs portes leurs enfants assis dans des espèces de cages de bambou, et ce sont vraiment de charmants oiseaux que contiennent ces cages-là.

« C'est à peine si l'on peut se reconnaître au milieu de toutes ces boutiques diverses et de leurs attrayants étalages. Que d'objets l'on voudrait emporter! Que de belles choses, mais coûteuses et souvent aussi encombrantes (1)! »

Les ouvriers de Canton sont les plus habiles de tout l'empire. Ils sculptent l'ivoire en maîtres, ils tissent la soie, ils brodent à la main, ils peignent en véritables artistes. Leur patience, leur application sont quelque chose de merveilleux; si compliqué, si difficile que soit le modèle que vous leur donnez, ils l'imitent à la perfection, reproduisant pour ainsi dire photographiquement ses défauts aussi bien que ses qualités. L'histoire de cet amiral qui devait prendre part à je ne sais quelle réception ou quelle fête et qui, n'ayant qu'un pantalon taché, en fit faire un autre par un tailleur chinois, qui imita aussi la tache, est encore vraie aujourd'hui.

(1) Thomson.

Le cercueil est placé dans une chambre tendue de blanc ; l'image du défunt, entourée de fleurs, est exposée au-dessus des statues des dieux domestiques et de l'autel des ancêtres, où brûlent des bougies et des parfums.

L'administration des pompes funèbres établit à la porte de la maison mortuaire une espèce d'arc de triomphe en nattes, sous lequel des musiciens gagés exécutent des airs tristes et solennels, tandis que le fils aîné du défunt, accompagné de ses frères, qui se tiennent avec lui derrière une draperie placée à côté de la bière, vient en rampant rendre aux nombreux visiteurs qui accourent les saluts que ceux-ci ont faits devant le cercueil, comme si celui qu'il renfermait existait encore. Pendant ce temps, on entend les femmes et les filles du défunt, cachées du côté opposé, se lamenter en poussant en mesure des gémissements et des cris lugubres.

Les visiteurs sont dans une autre pièce, où un parent éloigné ou quelque ami de la famille leur offre du thé et une collation qu'on est obligé d'accepter, car c'est le mort qui est supposé vous recevoir et manger avec vous.

Bientôt le gong annonce le départ du cortège. En tête s'avancent les porteurs d'étendards et de longues tablettes sur lesquelles sont tracées des inscriptions louangeuses pour le défunt ; derrière eux, la bande des musiciens où dominant les instruments à vent, trompes, flûtes, cors et surtout l'inévitable tam-tam, fait entendre sans interruption des mélodies un peu monotones, mais d'un effet très lugubre ; puis viennent des bonzes qui portent sur leur dos des autels et les statues des divinités. Ceux-ci précèdent la bière entourée d'un immense catafalque surmonté d'un dais en

forme de dôme, en soie violette richement brodée, avec des glands de soie. Les dorures, les couleurs les plus gaies, les plus éclatantes et les plus bariolées ornent le char funèbre. Les panneaux du catafalque sont décorés de dessins sur verre. Cette lourde machine n'est pas traînée par des mulets, elle est portée à bras comme un palanquin, et il faut au moins quarante hommes qui se relayent successivement pour la transporter. Une troupe de pleureuses, tête baissée et voilée, suit le cercueil et accompagne les musiciens de leurs cris nasillards dont elle force la note en se pressant le nez entre le pouce et l'index ; enfin vient la famille cachée dans des chaises à porteurs drapées d'étoffes blanches. Il est de bon goût qu'aucun parent du défunt ne se laisse voir, à cause de la douleur où l'on suppose qu'il doit être plongé.

Il ne faut pas croire que cette pompe funèbre soit celle d'un riche ou d'un mandarin ; un pauvre ouvrier se privera toute sa vie pour avoir un bel enterrement, et le mendiant qui sent sa mort approcher ne trouve pas de meilleur moyen d'exciter la compassion et la générosité, que de dire qu'il n'a pas de quoi s'acheter un cercueil convenable.

Les enterrements des grands personnages se font avec une pompe extraordinaire ; on porte devant eux tous les objets qui leur ont servi pendant leur vie, les meubles, les uniformes, les armes, les insignes de leurs dignités ; plusieurs milliers de personnes accompagnent le cortège, mais on n'y voit jamais de soldats, même pour les mandarins militaires.

Aux funérailles du frère aîné de l'empereur Kang-Li on comptait plus de seize mille porteurs.

Les cimetières publics n'existent pas en Chine.

Les cercueils sont si bien confectionnés et si her-

métiquement fermés, que les gens riches gardent quelquefois le corps de celui qu'ils ont aimé dans une pièce réservée de leur habitation de ville. Mais généralement, les morts sont enterrés dans la campagne, au milieu d'un jardin, dans le champ patrimonial, de préférence dans un endroit élevé. Les tombeaux des riches sont de véritables monuments, entourés d'une vaste enceinte, à laquelle on arrive par une avenue ornée de statues d'officiers et de soldats dans l'attitude de la douleur, à côté de chevaux sellés, de chameaux représentant les moyens de locomotion dont le mort aura besoin pour son voyage dans l'autre monde. On dépose aussi sur les tombes des monnaies en papier, afin que l'âme du défunt ne manque de rien.

Quant aux pauvres, qui n'ont pas un pouce de terrain à eux, leurs cercueils sont déposés dans un endroit isolé. A Pékin on les jette simplement dans les fossés des remparts. Lorsqu'on parcourt les environs des grandes villes, les yeux sont frappés de la quantité de tombeaux disséminés dans la campagne. Ce sont de petites éminences coniques en forme de pains de sucre, émailées de gazon fleuri et entourées de saules pleureurs, de genévriers et d'arbres verts. Les cercueils, posés à plat sur le sol qui n'a pas été creusé, sont recouverts d'un monticule de terre, mais les pluies d'orage suivies de grandes sécheresses lavent les terres, fondent l'enduit, font craquer le bois, et les cadavres pourrissent au grand air. C'est un spectacle affreux, auquel il faut s'habituer en Chine !

Le gouvernement ne prend aucun soin de faire disparaître ces hideuses épaves de la mort, aussi horribles à la vue que dangereuses pour la santé publique. Dans quelques villes, il existe, dit-on, des sociétés philanthropiques qui font donner la sépulture aux pauvres ;

mais une chose à constater, c'est la spéculation de certains industriels qui, moyennant un droit assez élevé, conservent, dans des locaux affectés à cet usage, les corps des marchands ou des riches particuliers des provinces éloignées morts en voyage, et que leurs familles font réclamer et transporter à grands frais.

M. Rousset raconte que dans la province de Kan-Son il fit un jour une singulière rencontre. Deux mulets portaient un cercueil sur lequel se trouvait attaché un coq blanc, mais d'une blancheur immaculée, sans le moindre mélange d'aucune autre couleur. Le corps que l'on transportait ainsi était celui d'un mandarin militaire mort à l'armée et que l'on ramenait à Fou-Tchéou, son pays natal. Il n'y avait à cela rien de très naturel ; cependant des Européens auraient beaucoup de peine à s'expliquer l'utilité du coq blanc. La raison en était cependant bien simple : l'âme d'un Chinois se subdivise après sa mort en sept esprits différents, dont il faut retenir au moins un, pour reproduire l'individualité du défunt. Ces esprits sont en général d'humeur vagabonde, et lorsque la vie s'est retirée de leur demeure mortelle, ils s'empressent de prendre la clef des champs et d'aller courir la préten-taine sans se soucier de l'endroit dans lequel la destinée leur a ainsi fait recouvrer la liberté. Mais cela ne fait point les affaires de la famille du défunt lorsque celui-ci a rendu le dernier soupir loin de son pays natal. Les descendants sont, en effet, tenus d'exécuter devant les tablettes de leurs ancêtres certains rites prescrits pour honorer leur mémoire. Or, les tablettes ne sont que des symboles derrière lesquels on suppose que se dissimulent les ombres des morts. Il faut donc, à défaut de l'âme tout entière, que l'un, au moins, de ces sept éléments se trouve dans le pays. C'est à cela

que sert le coq blanc. Ce volatile rare, qui a la réputation d'être un oiseau divin ou surnaturel, attire, paraît-il, les esprits qui s'incarnent dans sa substance. C'est pourquoi on l'attache solidement sur le cercueil pour être bien sûr qu'il ne s'échappera pas avec l'âme ou la portion d'âme du défunt qu'il renferme; on le rapporte ainsi jusqu'à la maison où on le conserve et où on le nourrit avec soin, jusqu'à ce qu'il meure de sa mort naturelle.

On sait que les Chinois morts à l'étranger sont tous ramenés dans leur patrie, grâce aux soins des sociétés de secours mutuels qui frètent des navires deux ou trois fois par an pour ce funèbre transport.

La durée du deuil est de trois ans pour un père ou une mère, et les vêtements, en toile blanche, doivent être de la qualité la plus grossière et la plus commune. Pendant tout ce temps, les Chinois s'abstiennent de l'usage de la viande et du vin, et il leur est défendu de se montrer dans une assemblée publique.

A la mort de l'empereur toute réjouissance de famille est interdite pendant un an et un jour; les fêtes publiques, les représentations théâtrales, les spectacles des bateleurs, sont suspendus pour trois ans; il y a vacance des tribunaux, et aucun mariage ne peut être contracté pendant un laps de temps déterminé par la loi. Tous les fonctionnaires sont tenus de prendre le deuil; pendant le premier mois, ils ne peuvent quitter ni le jour ni la nuit leur grossière robe de coton blanc; et pendant toute la durée du deuil, qui est de cent jours, il leur est défendu de se faire raser la tête, de porter les signes distinctifs de leur mandarinat, le bouton de corail, de lapis lazuli ou de cristal; le flot carminé du chapeau officiel doit être enlevé. Comme la nation chinoise ne forme qu'une seule et même fa-

mille dont l'empereur est « le père et *la mère* », le deuil est général à la mort d'un souverain.

« Si un mandarin rencontre dans la rue un monsieur à tête rasée ou une dame en vêtements écarlates, le délinquant ou la délinquante reçoit sur-le-champ quelques coups de bambou ; sinon, ils sont obligés de payer une forte amende.

« Quant à ceux qui croient échapper par la retraite à la prescription que tous sont tenus de suivre, ils ne sont pas plus en sûreté dans leurs maisons. Les agents de police, les *ti-pao* (maires) et autres employés subalternes ont alors pour occupation principale de courir les campagnes sous un déguisement, de rôder autour des habitations et d'y découvrir des têtes rasées. Ils reviennent promptement les signaler aux tribunaux, et dans les vingt-quatre heures les tondues reçoivent, sur papier cendré, une invitation polie de vouloir bien se rendre chez le magistrat pour affaire d'importance.

« C'est ce que nous eûmes, raconte M. de Bézaure, interprète de chancellerie en Chine, l'occasion de constater nous-mêmes à Tchong-Kin.

« Le coupable était un riche particulier propriétaire d'un bouton bleu qui lui avait coûté 10,000 francs. Il était, il est vrai, peu aimé de ses voisins, dur envers les pauvres, récalcitrant au paiement de l'impôt. Ne pouvant supporter pendant le temps rigoureux la gêne qui lui était imposée, il eut la fâcheuse idée de se faire raser. Le barbier fut appelé en secret ; on le paya même un bon prix pour acheter sa discrétion, et le globuli se disposa à garder le logis et à ne se montrer en public qu'à l'expiration du deuil. Mais voyez les fruits d'une mauvaise réputation ! Le *pauvre richard* se croyait entouré d'amis : tous le dénoncèrent.

pratiques étaient négligées, les âmes mécontentes viendraient tourmenter les survivants.

LES JARDINS DE FATI.

Une des curiosités de Canton, ce sont les jardins de Fati, ou du « champ des fleurs » habité par les jardiniers. Au milieu des méandres formés par la rivière des Perles, on voit des îlots qui ressemblent à des corbeilles de fleurs; d'autres sont cultivés avec un art qu'envieraient nos maraîchers parisiens.

Les Chinois sont les plus habiles jardiniers du monde. Nulle part on ne cultive plus d'espèces de plantes potagères qu'en Chine. Les Chinois ont en outre le secret de faire produire quatre ou cinq récoltes annuelles à des parcelles de terre qui suffiraient à peine chez nous à l'entretien d'une famille.

De temps immémorial, le jardinier chinois pratique l'art, relativement nouveau en Europe, de forcer les légumes, d'en hâter le développement par la chaleur artificielle. « On pourrait dire d'une manière générale, fait observer M. L. Hervey (1), pour caractériser le jardinage en Chine, qu'il vise à surmonter des difficultés, ou si l'on veut, à faire des tours de force, ce qui du reste est tout à fait en harmonie avec le goût des Chinois..... Cette supériorité des Chinois en horticulture n'a rien qui doive surprendre; elle est le contrepoids, ou, pour mieux dire, la suite même de l'insuffisance de leur agriculture, qui les oblige à chercher dans le jardinage un complément indispensable aux substances alimentaires qu'elle leur fournit. L'homme ne peut pas vivre exclusivement de riz; mais il en vivra s'il peut

(1) *Recherches sur l'agriculture et l'horticulture des Chinois.*

y ajouter les grains et les légumes, qui compenseront par leur richesse en azote ce qui manque sous ce rapport à la céréale de prédilection du Céleste-Empire. »

Les légumes les plus communs sont les choux, les haricots, les lentilles, les fèves, les épinards, les radis, les champignons, les ignames, les pastèques, les concombres, les oignons, les échalotes, les ciboules. Les pommes de terre, importées de Russie il y a environ quatre-vingts ans, sont petites et jaunes. Les pastèques donnent des grains allongés, qui ont le goût d'amandes fraîches, et que les Chinois croquent à belles dents, avec la même passion que les paysannes russes ont pour les pepins de melons.

La sagittaire et le nymphéa sont cultivés dans les étangs ; les jeunes pousses de la sagittaire se mangent comme des asperges, les racines du nymphéa, d'une blancheur de lait, se conservent dans du vinaigre.

Et sous ce climat caressant de Canton, les pêchers, les abricotiers, les mûriers, les noyers, les jujubiers poussent en plein vent ; on trouve aussi dans les campagnes l'anis étoilé, le fraisier, le framboisier et le groseillier, et toutes les plantes superbes et les arbustes odoriférants qui ne poussent que dans les serres chaudes en Europe.

« Tant vaut l'homme, tant vaut la terre. » Rien n'est plus vrai, et ce qui le prouve bien, c'est la Chine. Les provinces qui sont actuellement les plus peuplées ont commencé par n'être pas plus habitées ni plus habitables que celles qui, encore aujourd'hui, le sont le moins. Des montagnes qui ne produisaient rien, des rochers nus, sont maintenant de véritables jardins de fleurs et de fruits. Il faut dire aussi que les Chinois sont très économes de tout ce qui peut servir à aug-

menter la fécondité du sol. Ils ne dissipent pas la richesse de leur pays, comme nous le faisons en jetant dans les fleuves les produits de nos égouts. Ils les recueillent avec soin, et regardent comme un acte de justice, dont la négligence serait immédiatement punie, de rendre à la terre ce qu'elle a prêté (1). »

On sait que les Chinois mettent un grand prix, non pas à obtenir de belles espèces de plantes et d'arbres et à donner à la nature tout son développement, mais bien à l'amoinrir sans cesse et à la forcer à produire des sujets nains. C'est presque un mérite et une gloire que de parvenir à faire des échantillons de forêts de petits arbres.

Ce soin que mettent les Chinois à détruire l'œuvre de la nature en ce qui concerne les arbres, ils le déploient en sens contraire en ce qui concerne les fleurs. Tous leurs efforts tendent à obtenir de belles variétés de fleurs, et il n'y a pas de pays au monde, pas même la Hollande, où la *florimanie* soit poussée aussi loin.

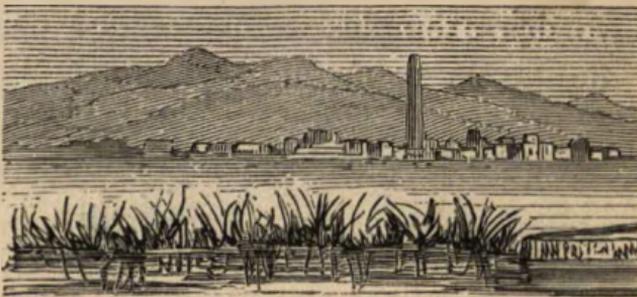
« Ce qui vous plaît dans un jardin, dit M. L. d'Hervey, c'est la variété du coup d'œil, la richesse des couleurs, la beauté ou la rareté des espèces; pour les Chinois, chaque plante est l'objet d'un culte particulier, d'un amour mystique, qui inspire à lui seul une grande partie de leurs poésies. Dans les romans, dans l'histoire, jusque dans les habitudes de leur vie privée, on trouve des exemples de cet amour naïf et passionné; de graves magistrats s'invitent mutuellement à venir admirer leurs pivoines et leurs chrysanthèmes. Il est même question, dans les monuments de la littérature chinoise, d'une sorte d'extase que nos mœurs ne permettent guère de comprendre, et qui consiste à

(1) M. Simon.

s'enivrer de la vue des plantes en cherchant à saisir par une attention continue les progrès de leur développement. »

Dans une maison chinoise, il y a des fleurs partout, des fleurs en forme de cœur et à odeur de musc ou de vanille ; il n'est pas de coup d'œil plus gracieux et plus riant que de voir ces belles tables de laque incrustées d'ivoire, chargées d'immenses jardinières, de corbeilles et de vases disposés avec goût. La lumière qui éclaire les appartements par le haut permet de conserver les plantes comme en pleine terre. En entrant dans une chambre chinoise, on croit entrer dans une serre.

Les jardins de Fati sont des pépinières d'arbres, d'arbrisseaux et de fleurs. « Comme la plupart des jardins chinois, dit M. Thomson qui les a visités, ils n'occupent qu'un espace assez restreint, et ont été aménagés de façon à représenter de grands paysages en miniature. Les allées y sont intentionnellement étroites ; il y a une quantité d'arbres nains et d'arbustes rabougris, de petites collines rocheuses portant sur leurs sommets de petits temples et de petites pagodes, de petites mares représentant des lacs, et de petits ruisseaux simulant des rivières sur lesquelles, çà et là, sont jetés de petits ponts de marbre jolis comme des joujoux. »



CHAPITRE III

HONG-KONG — FORMOSE — FOU-TCHÉOU

De Canton à Hong-Kong. — Les pêcheurs chinois. — Le requin à longue queue et le requin mangeur d'oiseaux. — Population de Hong-Kong. — La ville. — Les quais. — Les types et les costumes. — Le temple de la Pitié. — Ce qu'on appelle un café-concert en Chine. — Les typhons. — Arrivée à Formose. — Le port de Tamsui. — Takou. — Lonong-Kia. — L'intérieur de Formose. — Mœurs des tribus aborigènes. — Différents usages du bambou. — Les produits de Formose. — Les mines de Kélung. — De Tamsui à Fou-Tchéou. — L'arsenal chinois. — L'île du Milieu. — Le quartier des *fleurs* et des *saules*. — La bourgeoisie chinoise. — Organisation de la famille. — Intérieurs chinois. — La culture et le commerce du thé. — La « fleur de thé ». — Légende du thé. — Introduction du thé en Europe.

HONG-KONG.

Il y a des communications presque journalières entre Canton et Hong-Kong.

Rien de plus pittoresque que le pont d'un de ces steamers locaux.

Des missionnaires à longue barbe, coiffés du chapeau en moelle de sureau, en forme de casque, la croix d'or sur la poitrine, regardent, avec leur lorgnette, Canton qui s'efface et disparaît; tandis que près d'eux cause gravement un groupe de lettrés chinois à la peau jaune et ridée et aux yeux obliques armés de grosses lunettes rondes.

À l'arrière, avec les poules, les ânes, les chevaux et les vaches, sont parquées une centaine de Chinoises, les jeunes odieusement fardées et peinturlurées, et

montrant, comme de vieilles actrices, des bras chargés de bracelets.

Les Chinois sont empilés dans l'entrepont, derrière une grille de fer. Couchés à terre, il y en a qui fument la pipe; d'autres, l'air abêti et usé, les paupières pendantes, fument de l'opium. Quelques-uns, l'oreille tendue, écoutent les sons d'un piano partant du salon des Européens, à l'avant.

Hong-Kong est à 95 milles de Canton.

On navigue d'abord à travers un labyrinthe d'îles et d'ilots sur les bords desquels de petites maisons sont tapies à l'ombre de grands camphriers dont les feuilles, au printemps, exhalent une odeur parfumée que le vent répand au loin et qui n'a rien de commun avec l'odeur du camphre ordinaire. La mer prend une couleur vert bouteille. Des bandes de dauphins folâtent dans le sillon écumeux du navire. On traverse des flottes de bateaux-pêcheurs, formés en cercle, autour des lignes de pieux destinés à retenir les filets.

Les filets des pêcheurs chinois sont fabriqués de la même manière que chez nous, avec du chanvre; cependant, pour les très grands filets, les Chinois se servent de soie du bombyx sauvage, ce qui les rend plus légers et plus maniables.

Les côtes de la Chine abondent en plies, soles, dorades, merlans, germons, morues, homards, huîtres, moules, oursins et autres coquillages; on y pêche une sorte de crabe que les Chinois appellent le *Dieu de la guerre* à cause de la ressemblance de sa tête avec celle de cette divinité; d'autres crabes sont surnommés *petits bonzes* ou *teutaigres*; on y prend aussi de grands cétacés, comme le cachalot et le requin tigré dont la peau rayée et tachetée est employée aux mêmes usages que la peau de crocodile.



7

Vue de Hong-Kong.

Dans leurs fantastiques ouvrages sur l'histoire naturelle (1), les savants de l'empire du Milieu distinguent deux espèces de requins : *le requin à longue queue des trois femmes*, et *le requin mangeur d'oiseaux*. Le premier a, prétendent les Chinois, une tête qui ressemble à celle d'une femme ; le second a un goût très prononcé pour le gibier à plumes. Pour arriver à satisfaire sa gourmandise, il se couche sur l'eau et fait le mort ; les oiseaux de mer, pris au piège, viennent se poser sur ce qu'ils croient n'être qu'une carcasse qui va leur servir de festin. Dès qu'un nombre d'oiseaux suffisant pour lui permettre un repas convenable se trouvent réunis sur son ventre, maître requin enfonce lentement son corps dans l'eau, en commençant par la queue, afin de forcer ses victimes à se masser sur sa tête, dans les environs de sa bouche ; puis, au moment propice, il ouvre cette dernière et avale tout (2).

Les mers de Chine sont infestées de requins. Filets et hameçons, tous les moyens sont employés pour les détruire, et leur glotonnerie aidant, tous ces engins donnent de fort bons résultats. Les pêcheurs au filet suspendent souvent au-dessous du sac dans lequel ils mettent le produit de leur pêche, un fort hameçon garni d'un appât. Le requin, lorsqu'il voit les poissons enfermés dans le filet, va rôder aux alentours et happe l'amorce.

Les Chinois mangent avec plaisir la chair du requin ; les gourmets recherchent surtout les nageoires. Ces dernières, cuites dans du bouillon, sont

(1) On y lit que les grenouilles ont *trois* pattes ; que les homards en sont pourvus d'un si grand nombre que l'homme le plus patient ne peut les compter ; que certains poissons vivent sans manger, et que d'autres ont la faculté de vivre aussi bien sur terre que dans l'eau, ou qu'ils se multiplient en se brisant en morceaux.

(2) M. Jametel, *les Poissons de la Chine*.

cartilagineuses et ont le même goût que les oreilles d'une tête de veau bouillie. Les ailerons de requin sont un mets beaucoup trop cher pour être à la portée des petites gens, et on ne les voit guère figurer que sur la table des crésus jaunes, entre les nids d'hirondelles et les trépangs (1).

L'île de Hong-Kong, possédant une des plus belles rades du monde, avec un passage large et sûr aux deux extrémités est et ouest, et un ancrage où pourraient mouiller plusieurs flottes, fut cédée à l'Angleterre en 1841. La population indigène, qui était d'environ deux mille âmes, se composait alors d'agriculteurs, de pêcheurs et de pirates. Depuis l'établissement des Anglais, le pays et la population se sont transformés. Plus de soixante mille immigrants chinois, parsis, indous, malais, sont venus s'y fixer. Victoria, la capitale de l'île « aux eaux parfumées » (c'est le nom que les Cantonais lui donnent), est une petite Nice anglo-chinoise. Ses rues sont d'une propreté et d'une rectitude toute britannique, ses maisons, au milieu de jardins remplis d'arbustes odorants, montrent des façades de palais ou de châteaux de contes de fées, avec leurs longues vérandas ornées de fleurs. De belles routes conduisent à l'intérieur, dans de fraîches vallées ombragées de pins, de figuiers, de banians, sillonnées de ruisseaux et peuplées de maisons de campagne. Le climat de cette île fortunée qu'on compare à Ischia est aussi doux que celui de Naples.

Rien ne peut rendre l'enchantement qu'on éprouve

(1) Le trépang ou le holothurie est un poisson fort rare aujourd'hui dans les mers de Chine. Il a, dit-on, les mêmes vertus excitantes que la racine de Seng-Geng, payée aussi au poids de l'or par les riches Célestiaux. Les holothuries qu'on consomme dans les grands restaurants de Canton et de Pékin viennent des pêcheries d'Australie ou des îles Mariannes.

quand on arrive, par une mer calme, dans ce port si bien abrité, au fond duquel s'élèvent les somptueux édifices de Victoria. L'église coloniale, la bourse, le bureau de poste, l'hôpital, les casernes, se reconnaissent à leur architecture particulière. Les quais sont plantés de beaux arbres; les rues se développent en gradins et en terrasses sur les flancs du pic Victoria; et au-dessus d'elles, comme une citadelle gracieuse, s'élève le palais du gouverneur, commandant la ville et le port.

« Vue de l'îlot de Kellet, petit rocher fortifié à l'est du port, Victoria offre un tableau admirable, dit un voyageur anglais, M. I. Thomson, surtout durant la saison des pluies, lorsque le soleil couchant jette un voile de pourpre violacée sur la ville plongée en partie dans l'ombre. On voit alors le pic couronné d'une guirlande de nuages gris-perle frangés de rose ou d'or, et au-dessous, plus près, les toits et les corniches des édifices de pierre, dorés par le soleil, émergeant du milieu de l'obscurité croissante. Les îles, dans le lointain, ressemblent à des nuages de rubis étincelants à l'horizon, tandis que, tout près, une forêt de mâts et de vergues dessine sur le ciel son enchevêtrement de lignes noires. Le port reflète comme un miroir une éclatante lumière, brisée çà et là par la sombre coque des vaisseaux, ou par les formes pittoresques des barques indigènes, dont les grandes voiles s'ouvrent comme des ailes silencieuses aux souffles des brises de la nuit. »

Bien que Hong-Kong ait conservé le monopole des échanges qui se font entre l'Angleterre et Canton, et que le mouvement commercial de sa rade soit de quatre à cinq millions de tonneaux, ses factoreries ne sont plus dans la brillante situation de leurs débuts.

Les négociants chinois prennent peu à peu la place des négociants anglais ; et leurs riches villas, comme les villas portugaises de Macao, passent aux mains des indigènes.

La foule qui grouille sur les quais de Hong-Kong rappelle, par la diversité de ses types et le tapage de ses couleurs, celle qui encombre les rues de Canton. Il y a là des coolis chinois « demi-nus et bronzés comme des nègres, qui galopent, portant sur d'immenses bambous une gracieuse chaise, ou traînant la djinrinkicha, cabriolet minuscule et laid ; des Parsis vêtus en gentlemen et coiffés d'une tiare ; de riches Célestiaux habillés de soie bleue, et parfois arborant un feutre mou, souvenir de San Francisco, de Cisco, d'où ils s'enorgueillissent d'être revenus ; des commis anglo-saxons, adolescents raides, gravures de mode animées, qui se pressent, mâchant ce seul mot : *Bresines*, et percent la foule violemment pour porter au patron le dernier cours du change à Londres et disparaître à Shanghai ou Calcutta ; » puis ce sont des « matelots allemands ou anglais qui titubent, le chapeau sur l'oreille, des policemen indiens aux yeux d'escarboucles, des soldats de la reine, la badine à la main, crevant de graisse et rêvant de désertion, des employés macaïstes, pauvres singes qui s'essayent à singer leurs maîtres et qui tiennent de leurs parents portugais et chinois une invraisemblable fusion de laideurs (1). »

Sur le versant de la colline, à l'est de la ville, s'élève un petit temple dédié à la déesse de la Pitié, particulièrement en honneur à Hong-Kong. Sur ses degrés de granit sont accroupis de nombreux groupes de mendiants, qui n'implorent jamais en vain la charité des

(1) Bonnetain.

bouddhistes. Le sanctuaire est entouré d'un treillage qui doit empêcher les mauvais esprits d'y pénétrer.

Les Chinois appellent les mauvais esprits des Kouéi-Tze, c'est-à-dire des diables. Deux fois par an on leur offre des sacrifices pour les apaiser. Ils redoutent la clarté du jour et ne rôdent que la nuit.

A gauche du temple se tient un vieux bonze qui fait le commerce des petits papiers que les fidèles vont brûler dans le temple (1).

Ce fut au centre du monde, c'est-à-dire en Chine, disent les prêtres, que la déesse de la Pitié apparut pour la première fois, comme la fille d'un Chinois nommé Chi-Kui ; mais ce ne fut qu'en qualité de fille de l'empereur Miao-Tchouang qu'elle se révéla aux hommes. Le souverain voulut la marier. Sur son refus obstiné, violation flagrante des us et coutumes de la Chine, son père la mit à mort. Elle descendit aux enfers, mais sa beauté et sa bonté ne tardèrent pas à y produire un changement complet. Les instruments de torture tombaient des mains des bourreaux, les condamnés furent miraculeusement délivrés, et l'enfer se transforma en paradis. Et depuis lors, la déesse, du haut du trône de lotus sur lequel elle est assise, abaisse sur le monde ses yeux pleins de compassion et de pitié (2).

(1) En Chine, chaque divinité a « ses petits papiers » : des matelots ou des bateliers chinois sont-ils en péril, ils jettent comme offrande des carrés de papier aux esprits des eaux. Ces petits papiers se payent fort cher, selon qu'ils sont plus ou moins ornés de dorures. Aussi les gens économes achètent des contrefaçons et l'effet attendu est le même.

(2) Thomson.

UN CAFE-CONCERT CHINOIS.

Les Chinois aiment à s'amuser. Chez eux, les théâtres durent toute la journée. Allons encore, en compagnie d'un voyageur anglais, visiter un des grands cafés chantants de Hong-Kong. Ce café est situé à l'extrémité de Holyroad Road ; sa décoration extérieure est presque exclusivement l'œuvre du porcelainier-fleuriste. A l'entrée est un autel chargé d'offrandes et dédié au dieu du plaisir dont la statue attire le regard des passants ; à droite et à gauche pendent des banderoles sur lesquelles sont inscrits des préceptes moraux singulièrement en désaccord avec le caractère réel du lieu.

Une demi-douzaine des plus jolies chanteuses de l'établissement sont assises en dehors de la porte. Elles sont vêtues de robes de soie richement brodées, leur visage est savamment émaillé, et leurs cheveux sont garnis de fleurs parfumées et arrangés de façon à présenter tantôt la forme d'une théière, tantôt celle d'un oiseau aux ailes déployées se balançant sur le haut de leur tête.

La salle du rez-de-chaussée est tout entière occupée par des rangées d'étroits compartiments, meublés d'une sorte de lit et de tous les accessoires nécessaires aux fumeurs d'opium.

Le service est fait par des jeunes filles ; les unes présentent les pipes, et les autres jouent du luth en chantant.

Au premier étage, où l'on arrive par un étroit escalier, se trouve la salle de concert.

Les guirlandes fanées qui festonnent le plafond sculpté et doré rappellent les réjouissances de la nuit

précédente. Cet édifice a deux autres étages, disposés de la même manière.

Avec son gouvernement anglais, ses temples protestants, ses églises catholiques et ses pagodes bouddhiques, ses rues chinoises et ses squares, Hong-Kong est une des villes les plus curieuses de l'empire du Milieu, et c'est une île d'une poésie riante, pleine de jardins, de vergers, de forêts, bordée de jolis villages de pêcheurs. Plus de trente mille familles y vivent de la mer.

Un câble qui fait la moitié du tour du globe relie la colonie anglaise à l'Europe.

Hong-Kong, comme Malte dans la Méditerranée, comme Chypre en face de l'Asie Mineure, est avant tout, pour l'Angleterre, un port de ravitaillement et de guerre, placé vis-à-vis de la Chine proprement dite, à l'embouchure de la rivière qui conduit à Canton.

Cette île si bien située, sous un ciel d'une admirable clémence, n'est cependant pas à l'abri des tempêtes et des ouragans. En 1874, un typhon ou « grand vent » y saccagea les récoltes, y détruisit plus de deux mille maisons, et tua plusieurs milliers de personnes.

LES TYPHONS.

Rien de plus terrible que ces ouragans qui bouleversent les mers de Chine, mais qu'on peut heureusement prévoir plusieurs jours d'avance.

Les typhons éclatent le plus fréquemment à l'époque où la mousson du nord-est passe brusquement au sud-ouest, c'est-à-dire pendant les mois d'août, de septembre et d'octobre. Ce sont, comme les *tornadas* des Indes occidentales, des tourbillons de vent d'une violence inouïe. Pour les distinguer des tempêtes ordinaires, pendant lesquelles le vent ne souffle que d'une

seule direction, les savants les désignent sous le nom de *cyclones* (tempêtes circulaires) parce que l'air se meut en tournoyant avec une rapidité effrayante autour d'un centre où règne un calme relatif.

Des nuages de sinistre augure annoncent l'approche du typhon. On dirait des outres pleines d'encre qui crèvent, qui se répandent en grandes taches noires et salissent l'horizon. Le vent jette des hurlements, la mer est comme affolée, les arbres des rives craquent et se brisent, les maisons oscillent.

On se croirait à la fin du monde. Et au milieu de l'obscurité de plus en plus profonde, le navire qui n'a pu fuir à temps est soulevé à des hauteurs effrayantes ou précipité dans des abîmes dont il semble qu'il ne ressortira plus. « La rage de l'ouragan augmente, un craquement terrible se fait entendre, c'est un mât qui tombe, les voiles ont déjà été emportées dans la nuit. Un autre mât se brise, et ses tronçons, retenus par les cordages, viennent battre, comme autant de béliers, les flancs du navire à chaque nouveau coup de mer. Le bâtiment se rapproche toujours de la côte, côte inhospitalière bordée d'un mur de granit ou d'écueils sous-marins. Bientôt plus d'espoir, un choc terrible ébranle le navire dans toute sa masse, et la lame suivante l'engloutit (1). »

Les navires n'échappent aux typhons qu'avec leurs voiles en pièces, leurs vergues emportées, leurs mâts brisés à fleur de pont.

Les flottilles de jonques et de sampans sont brusquement jetées au rivage, empilées les unes sur les autres, comme les wagons de deux trains qui se seraient rencontrés. Il ne reste plus que des tas d'épaves.

(1) Extrait d'une lettre écrite de Hong-Kong le 24 septembre 1874.

Pendant le déchainement de ces grands vents sur les villes du littoral, les résidents et les indigènes sont obligés de se barricader dans leurs maisons. On voit ceux que la tourmente surprend dans la rue se cramponner aux arbres, aux portes, pour ne pas être enlevés ou écrasés.

FORMOSE.

En quittant Hong-Kong, la première grande île qui émerge de la mer de l'est de la Chine, c'est Formose. Avec ses côtes rocheuses et tourmentées, dépourvues de végétation et couvertes d'une argile rougeâtre, avec la chaîne d'arides montagnes qui la partage, l'île de Formose a l'aspect d'une longue arête de poisson.

On sait que les ports de ces côtes profondément découpées, hérissées de rochers sauvages, sont fort peu nombreux : au nord-est s'ouvre le port de Ké-Lung, au sud-est est celui de Tamsui, à l'ouest celui de Taï-Ouan, et au sud-ouest celui de Ta-Kao.

C'est d'ordinaire par Tamsui qu'on aborde dans l'île. Le port de Tamsui, dans lequel l'expédition française tenta vainement de débarquer, est formé par l'embouchure de la rivière Tan-Chou-Ki, c'est-à-dire le torrent d'eau douce. Les Hollandais, qui s'étaient emparés de Formose en 1622 et y avaient fondé un établissement commercial et militaire, fortifièrent Tamsui; mais ils en furent chassés en 1661 par les pirates et les Chinois, qui s'emparèrent ensuite de l'île et complétèrent les travaux de défense abandonnés par les Hollandais. C'est du haut de ces vieux forts, armés de canons à longue portée, que les Chinois tirèrent sur les compagnies françaises de débarquement et les obligèrent de regagner la mer.

Tamsui a été ouvert en 1864 au commerce européen, mais le mouvement commercial y est demeuré concentré entre les mains des marchands chinois. Les principaux produits d'exportation sont : la soie, le riz, les oranges, le sucre, le camphre et le bois de camphrier, le chanvre, concurremment avec l'ortie textile appelée *china-grass*. On exporte aussi de l'indigo et du papier dit de *riz* dans lequel le riz n'a rien à voir, ce papier étant fabriqué avec la moelle de l'*Aralia papyrifera* (1).

Taï-Ouan, capitale de l'île, sur la côte sud-ouest, est un port de commerce qui fut ouvert aux Européens déjà en 1858. La ville est entourée d'un mur crénelé de 6 mètres d'élévation et de 10 kilomètres de tour; elle compte 70,000 habitants. Elle fait un assez grand commerce malgré le peu de profondeur de sa rade; les bâtiments européens jettent l'ancre à plus de 3 kilomètres au large de la barre d'Anping, dont le seuil n'a qu'un ou deux mètres d'eau, selon les saisons. La principale denrée d'exportation est le sucre, que les navires anglais transportent en Australie.

La garnison chinoise de Taï-Ouan est ordinairement composée d'une brigade de 3,000 hommes. Le fort qui défend le port est armé de canons Armstrong.

Ta-Kao ou Takou, une annexe commerciale de la ville de Taï-Ouan, est situé à une quarantaine de kilomètres plus au sud. Son port n'est pas accessible aux navires ayant plus de 4 mètres de tirant d'eau. Un télégraphe électrique et même une ligne téléphonique relient Taï-Ouan et Takou. Des fortifications ont été récemment construites au bord des passes.

A l'extrémité méridionale de l'île on rencontre

(1) Dr Astier.

encore le port sans importance de Loung-Kiao, qui sert de base d'opérations aux Japonais en 1874. Les Japonais furent sur le point de s'annexer Formose, mais après avoir livré quelques combats victorieux aux tribus sauvages de l'île, qui avaient massacré un équipage naufragé, ils s'effrayèrent des complications qu'une prise de possession réelle pourrait amener, et se retirèrent.

Depuis leur départ, les Chinois ont bâti une bourgade à quelques kilomètres dans l'intérieur pour surveiller les Boutan, et ils n'ont cessé de fortifier la côte.

« Tout le côté chinois de Formose, c'est-à-dire tout le versant qui fait face à la Chine et qui est colonisé par ce peuple envahisseur, offre, dit M. Léo Quesnel, quoiqu'il soit industrieusement cultivé, le spectacle médiocrement beau de gens malpropres, de pourceaux noirs courant partout, de buffles sauvages toujours vautrés dans la fange et prêts à s'élancer sur les étrangers qu'ils détestent. Sans les rizières, qui forment des tapis de verdure, tout serait cloaques ; encore ces tapis ne sont-ils que pour les yeux. On se promène sur de petites chaussées excessivement étroites, et, si le pied glisse, on enfonce jusqu'au genou. »

L'intérieur de l'île est la partie curieuse ; la végétation y est splendide. Dans les fourrés touffus éclate toute la flore pompeuse des tropiques : les palmiers, les bananiers, les aréquiers, les aralias et les fougères arborescentes. De grandes draperies de vertes forêts retombent jusqu'au pied des montagnes.

Ici, un ruisseau bondit de roc en roc, en cascade échevelée ; là il s'étale en belle nappe transparente, dans un vaste bassin de pierre ; et sa surface reflète

comme un miroir un cadre de rochers moussus, piqués de grands lis droits comme des panaches. Un peu plus loin, c'est un paysage nouveau, différent de couleurs, de tons et d'aspect. Les arbres sont de gigantesques dimensions, semblables aux vergues d'un vaisseau, leurs mattresses branches partent du tronc à une grande hauteur et la multitude de lianes et de longues tiges de plantes parasites qui y sont suspendues rappelle les câbles et les cordages brisés d'un navire en détresse. Des camphriers, dont quelques-uns mesurent 4 pieds de diamètre, montent dans le ciel, droits comme des flèches, dépouillés de branches jusqu'au point où ils dépassent les autres arbres.

Au milieu de ce sanctuaire forestier, de ce bois que baigne un silence sacré, s'élève comme une blanche tour d'ivoire, comme la fleur mystique des Cantiques, un lis splendide, d'un éclat immaculé, en pleine floraison, mesurant plus de 12 pieds de ses racines à sa tige (1).

C'est en s'avançant dans l'intérieur, en suivant les sentiers entre les haies d'églantines, qui mènent aux villages indigènes magnifiquement ombragés de palmiers et de bambous, qu'on comprend le nom de Formosa, c'est-à-dire belle, donné à cette île par les Portugais.

La faune n'est pas moins riche que la flore. L'île « Belle » possède trente-cinq espèces de mammifères et cent vingt-huit espèces d'oiseaux terrestres. Dans les montagnes on chasse le singe, le tigre (2), le sanglier, le coq, l'antilope. Dans les forêts on entend rou-

(1) D'après le voyage de M. Thomson.

(2) On dit que les tigres qu'on rencontre dans les forêts de Formose ont été lâchés par les Chinois, qui les ont importés du Fo-Kien, pour détruire la race indigène.

couler les colombes, siffler le merle à tête blanche, et dans les champs, l'alouette sonne chaque matin sa joyeuse fanfare.

Les Pépohoans sont des tireurs si habiles qu'ils tuent aussi les poissons à coups de flèches.

La chasse et la pêche sont leurs principales occupations. « Tout le monde pêche à Formose, car, bien que la terre y soit très riche, la mer et les rivières y sont plus riches encore. On ne voit qu'hommes et enfants le filet à la main, dans la boue jusqu'au genou, cherchant leur nourriture. Les embouchures des rivières abondent tellement en crabes que le sol en est miné. Toutes sortes de petits poissons blancs et rouges, qui seraient peu comestibles pour nous, mais dont Chinois et Formosiens se nourrissent, toutes sortes de vers de mer dont ils confectionnent des bouillies savoureuses, épaississent les eaux. Ces mollusques, des êtres gélatineux, de petits vers aquatiques rouges, si pressés les uns contre les autres qu'on peut les pêcher avec un panier, éclosent incessamment sous le soleil du 20° degré, au sein de ces mers de la Chine et des Indes qui sont un véritable océan de vie. Aussi la pêche vaut-elle l'agriculture pour les habitants de Formose, au moins pour ceux qui vivent sur ses 1000 ou 1200 kilomètres de côtes, et, comme c'est une occupation paresseuse, elle obtient leur préférence » (1). A Ta-Kao, on cultive les huîtres d'après une méthode fort simple qui consiste à jeter sur des bancs de vase de grosses pierres que l'on retire six mois après toutes couvertes d'huîtres.

Une autre méthode, appelée par les indigènes « l'élevage au bambou », beaucoup plus compliquée, mais

(1) M. Léon Quesnel, *l'Île de Formose* d'après les voyageurs anglais.

plus productive, se rapproche de la culture « en parcs » pratiquée chez nous.

En août et septembre, on prépare un grand nombre de piquets de bambous, de la grosseur d'une forte canne, qu'on taille en pointe, et qu'on fend en deux jusqu'à la moitié de leur longueur. On glisse dans cette fente une grande coquille d'huitre bien plate, et on réunit les deux moitiés du piquet à l'aide d'une autre coquille d'huitre percée au milieu d'un trou rond. Les pieux ainsi préparés sont plantés en lignes serrées sur des bancs couverts à la haute mer, afin que le *naissain* (frai des huitres) puisse s'y accrocher. Dès que des petites huitres se sont formées sur les pieux, on transplante ces derniers sur des bancs de vase, d'où on les retire au bout de cinq mois, tous couverts d'huitres assez grosses pour être mangées (1).

La population totale de l'île de Formose est de trois millions d'habitants.

Les tribus autochtones, Song Fan ou Hommes sauvages de sang malais, ne forment plus qu'une population de vingt mille âmes. Celles du sud se sont confédérées, afin de mieux résister aux envahisseurs. Les Chinois, toujours en guerre avec les Song Fan, les décrivent comme des hommes sanguinaires, et racontent que près de chaque maison une étagère de bois entourée de verdure porte des têtes de Chinois. Ils tatouent sur leurs corps le récit illustré de leurs hauts faits et de leurs exploits. A l'adolescent qui a tué un ennemi, les femmes auxquelles est confié le sacerdoce du tatouage pratiquent une large incision sur le menton. Ce signe équivaut à la médaille militaire ou au ruban rouge de la Légion d'honneur. Un jeune homme n'a pas le droit

(1) M. Jametel.

de courtiser une jeune fille avant de lui avoir montré une tête de Chinois coupée de sa propre main. Chez les Song Fan, la femme qui se marie doit faire le sacrifice de ses dents canines et des incisives avoisinantes ; pour les hommes le maillet ne brise que les dents de l'œil.

Les cérémonies nuptiales des Pépohoans sont encore plus simples : il n'y en a pas. Le père, prenant sa fille par la main, la remet à son nouveau maître, et tout est dit. Si l'épouse cesse de plaire, l'époux la reprend par la main et la reconduit à son père.

De toutes les tribus d'aborigènes, les Pépohoans sont les plus apprivoisés et les plus doux ; jadis, sous la domination hollandaise, dont ils ont gardé un souvenir touchant, ils cultivaient des plaines fertiles d'où l'avidité des Chinois les a chassés. Dans les montagnes qui leur servent de refuge, ils chassent, pêchent et se livrent encore à certaines cultures ; le bambou, qui ne réclame presque aucun soin et qui pousse à Formose avec une vigueur sans égale, sert à tous leurs usages domestiques et pourrait devenir pour eux une lucrative branche de commerce. C'est la plante qui joue le plus grand rôle dans l'économie sociale du peuple, d'un bout de la Chine à l'autre.

Le bambou sert d'abord à former autour des habitations une barrière de tiges épineuses presque impénétrable et à projeter sur ces demeures l'ombre fraîche de ses grands panaches vert pâle. La plupart des maisons sont entièrement construites avec les tiges de cette plante et ont pour toiture une espèce de chaume fait avec ses feuilles sèches. A l'intérieur, les sièges et les lits sont faits de bambous. Seaux, cruches, bidons, arrosoirs, mesures à riz, sont également en tiges de bambou. Au plafond, où pendent des morceaux de porc fumé et autres provisions, c'est à des tiges de bambou

qu'ils sont suspendus, tiges dont les épines, vrais chevaux de frise, déjouent les entreprises de messieurs les rats. Dans un coin nous voyons le chapeau et le manteau du maître de la maison : ils sont faits de feuilles de bambou imbriquées comme les écailles d'un poisson ou les plumes d'un oiseau. La plupart des instruments d'agriculture sont en bambou durci, et les paniers de toute sorte, les engins de pêche, le papier et les plumes (dont jamais dans une demeure chinoise, quelque humble qu'elle soit, vous ne constaterez l'absence), les gobelets, les bâtons à manger et finalement les pipes à fumer, tout cela est de bambou. Ceux qui habitent cette maison de bambou se régalaient des premières pousses de cette plante, et, si vous êtes désireux de l'apprendre, ils vous diront que les premières impressions qu'ils aient reçues leur sont venues dans leur berceau de bambou, et que leur dernier espoir est de reposer sur le penchant d'une colline, à l'ombre, dans un fourré de bambou. C'est sur des morceaux d'écorce de bambou qu'ont été écrites les œuvres des classiques bouddhistes; c'est de bambou que sont faites les baguettes divinatoires et l'étui qui les contient; c'est par les panaches ondoyants du bambou que sont éventées les cours extérieures du temple. On fait aussi des éventails et des flûtes de bambou, et les métiers sur lesquels les Chinois tissent leurs étoffes de soie sont construits en partie avec cette plante (1).

Les produits de cette île privilégiée sont aussi nombreux que divers, et le jour où Formose sera sous une autre administration que celle des Chinois, elle deviendra une des îles les plus riches du monde. Le camphre, le blé, le riz, l'indigo le soufre et le sucre

(1) Thomson, *Voyage en Chine*.

sont les principaux articles d'exportation de Formose, avec la houille et le charbon. Le centre d'exploitation des puits se trouve sur les bords d'une petite baie, à peu de distance de Kélung. La production approximative est évaluée à 55,000 tonnes par an. Une partie considérable du charbon de Kélung est destinée à l'approvisionnement de la marine à vapeur chinoise et à l'arsenal de Fou-Tchéou.

DE FORMOSE A FOU-TCHÉOU.

Formose est séparée du continent par un canal de 150 à 200 kilomètres de long.

De Tamsui, le vapeur met environ douze heures à traverser le détroit, et à atteindre l'embouchure du Min, que garde l'importante ville de Fou-Tchéou.

Dès qu'on s'est engagé dans le fleuve, ses rives se resserrent; la passe de Kul-Pao ainsi que celle de Min-Gnan est défendue par des batteries de canons Krupp. Dans la partie la plus élargie de cette étroite gorge où les eaux roulent en mugissant contre les masses de granit, un petit roc isolé au milieu de la rivière porte fièrement à son sommet le mur crénelé d'un vieux fort, qui, par sa situation, par les arbres qui l'ombragent et les constructions élégantes qui s'élèvent au-dessus de son enceinte, semble avoir été placé là pour ajouter au coup d'œil artistique beaucoup plus que pour servir à une action militaire.

Cependant le lit du Min s'élargit, on dirait un lac. Un grand banc de sable et d'alluvions ressemble à une baleine échouée : c'est l'île de la Pagode, voisine de l'arsenal détruit par l'amiral Courbet.

L'arsenal de Fou-Tchéou n'était pas seulement un dépôt d'armes et d'engins de guerre, mais un ensemble

de chantiers et d'usines destinés aux constructions navales. Presque tous les navires de guerre chinois ont été construits à Fou-Tchéou, et c'est dans l'école d'application annexée à cet établissement et dirigée par des Français, que les Chinois, qui sont en général d'assez mauvais marins, ont appris la manœuvre des nouveaux bâtiments de guerre.

De l'île de la Pagode à la ville de Fou-Tchéou, la distance est d'un peu plus d'une heure. Le paysage est des plus variés : au delà des rizières, on aperçoit de coquets villages, d'un ton clair et gai, des bouquets d'arbres, des plaines coupées de luisants canaux. Des lignes montagneuses aux crêtes déchirées, aux pics aigus, pareilles à de vieux remparts en ruines, ferment l'horizon. Un nuage gris qu'on dirait suspendu entre ciel et terre indique l'emplacement de Fou-Tchéou.

A mesure qu'on approche de la ville, le mouvement augmente. Ici c'est un chantier où l'on répare les jonques; là, ce sont des barques qui déchargent de grandes piles de bois. Une forêt de mâts pressés les uns contre les autres, et au bout desquels le vent fait voltiger de petites banderoles bariolées, annonce l'entrée du port, encombré, comme celui de Canton, de toute une ville flottante, divisée en rues et en quartiers.

Une petite île, appelée l'île du Milieu, sépare le fleuve en deux bras. Un pont de pierre de 400 mètres, le « Pont des dix mille années », conduit dans la ville chinoise. Le petit pont qui aboutit à la rive droite dessert le quartier européen.

Un faubourg qui jette pêle-mêle ses maisons sur la rive septentrionale du Min sépare la cité chinoise, assise à 3 kilomètres, au milieu d'une grande

plaine. C'est dans ce faubourg que se concentrent les affaires et les plaisirs. Le *quartier des fleurs et des saules* est le rendez-vous de la jeunesse dorée; là se trouvent les restaurants en renom, les théâtres en vogue. Les *fleurs* qu'on voit dans ce faubourg sont les jeunes et gracieuses personnes aux vêtements de soie, aux cheveux de jais; les *saules*, ce sont les jeunes comédiens qui, pour tenir sur le théâtre la place des femmes auxquelles la scène est interdite, en ont, grâce au fard et à l'art du costumier, si parfaitement copié les manières et l'apparence, que l'illusion est complète (1).

Une longue rue bordée de boutiques de drapiers, de bottiers, de chapeliers, d'ébénistes, de fabricants de laques et de vernis, de chaudronniers, de bijoutiers, de dessinateurs, de modeleurs, de brodeurs, conduit à la porte sud de la ville chinoise, entourée de murs percés de sept portes gardées par un poste de soldats.

« La principale rue de la cité est encore bruyante et populeuse, dit M. L. Rousset, ancien professeur à l'arsenal de Fou-Tchéou; mais pour peu que l'on prenne l'une des voies latérales, il semble qu'on entre dans une ville qui n'a plus rien de commun avec celle qu'on vient de quitter. On en a bien décidément fini avec les boutiquiers, les chalands, les portefaix et les marchands de friture en plein vent; les rues, plus larges et plus propres, sont désertes, le silence n'est troublé que par le bruit des pas qui font résonner les dalles de granit, entre lesquelles pousse une herbe dont la vigueur indique que la circulation n'est pas très active.

(1) *A travers la Chine*, par M. Rousset.

« C'est dans ces quartiers tranquilles et aérés que vit la bourgeoisie lettrée, cette portion importante de la société chinoise près de laquelle il faut aller chercher ses exemples quand on veut parler de l'organisation et de l'esprit de cette société... La bourgeoisie, cette classe moyenne en laquelle se résument toutes les forces vitales d'un pays, a été presque négligée par les Européens. De son côté la bourgeoisie chinoise, n'ayant, en sa qualité de classe lettrée, qu'une médiocre estime pour le commerce, et ne voyant dans ces étrangers venus d'au delà des mers que des gens guidés par l'appât du gain et l'amour du négoce, ne se sent nullement attirée vers eux, et, se renfermant chez elle, leur rend dédains pour dédains.

« ... La bourgeoisie chinoise est cependant très hospitalière, elle accueille le mieux du monde les rares étrangers qui, en apprenant sa langue et en se mettant au courant de ses usages, ont montré le désir d'entrer en relations avec elle.

« Des circonstances toutes spéciales facilitèrent mes rapports avec quelques familles de la bourgeoisie de Fou-Tchéou. Ce que j'ai pu y voir ou y apprendre touchant les mœurs intimes et l'organisation intérieure de ces maisons m'a rempli d'admiration et de respect pour l'esprit de famille qui forme la base des institutions sociales de ce pays. Le chef de la famille y jouit d'une autorité incontestée et profondément respectée, et il l'exerce paternellement sur tous ceux dont il a la charge. L'ordre patriarcal qui règne dans ces communautés suffit pour maintenir l'harmonie entre leurs membres ; chacun contribue, selon la mesure de ses forces et sous la direction du père, à la dépense commune. Tandis que les hommes utilisent au dehors leurs connaissances ou leur industrie, les femmes

s'occupent, sous l'autorité de la mère, de tous les travaux d'intérieur. L'éducation des enfants et des petits-enfants y est entourée de la sollicitude la plus vigilante, et tout ce petit monde donne l'exemple de la concorde et de l'union la plus parfaite.

« Pour pouvoir abriter autant de personnes, les maisons chinoises doivent être très spacieuses; en y joignant les cours et les jardins intérieurs, indispensables dans un pays où la chaleur de l'été se fait très vivement sentir, et en tenant compte de cette particularité que les maisons n'ont pas d'étages, on comprend qu'elles doivent couvrir une surface quelquefois considérable. Tant que vit le chef de la famille, tous les enfants, quel que soit leur âge, continuent d'habiter sous le toit paternel, à l'exception des filles qui, le jour de leur mariage, quittent la maison où elles sont nées pour aller habiter avec la famille de leur époux. Quant aux garçons, le mariage n'a d'autre effet que d'augmenter le nombre des membres de la communauté; il n'est pas rare de rencontrer sous le même toit des représentants de trois, quelquefois de quatre générations successives.

« Cela se comprend d'autant mieux qu'en Chine on a l'habitude de marier les enfants de très bonne heure; il n'est pas extraordinaire qu'un garçon de vingt et un ans soit déjà marié et le plus souvent père de famille; cette coutume excellente a pour effet de créer de bonne heure aux jeunes gens un intérêt à l'intérieur de la maison, et, en les détournant d'aller chercher au dehors des distractions nuisibles, elle leur inculque l'amour de la famille et élève le niveau de la moralité générale. La vie en commun, qui assure à tous les moyens d'existence, écarte le seul obstacle sérieux qui pouvait s'opposer à ces unions précoces, et auquel on se heur-

terait infailliblement dans une société telle que la nôtre.

« La bonté paternelle avec laquelle s'exerce l'autorité du chef de famille en fait supporter facilement le joug ; chacun l'accepte sans se plaindre et sans songer à s'en affranchir ; pendant tout le cours de mon séjour en Chine, je n'ai jamais entendu exprimer la moindre plainte à ce sujet. Les aînés de la famille sont les premiers à donner à leurs cadets et à leurs enfants l'exemple de la subordination et du respect ; j'ai vu un fils de plus de quarante ans attendre debout devant son père, que celui-ci l'eût invité à s'asseoir. »

Dans la famille chinoise, de même que dans la *zadruga* slave, l'autorité appartient au plus âgé. C'est lui qui prend les décisions importantes et qui signe au nom des autres. Quand l'étranger demande à qui appartient telle propriété, on ne lui répond pas : A tel individu, mais à telle famille. Les sépultures sont aussi communes, comme l'a été la vie.

On peut dire que toute la morale chinoise se résume dans le respect et l'obéissance que les enfants doivent à leurs parents. En aucune société, la vie domestique n'a des rigueurs pareilles. Elle ne laisse pas la moindre initiative à la jeunesse. Et comme le gouvernement n'est que l'extension de la famille, qu'il est à la fois patriarcal et tyrannique, la Chine est un pays immobile, figé dans ses vieilles traditions et ses anciennes coutumes, gouverné par des *rites* qui règlent jusque dans ses plus intimes détails la vie et les mouvements des sujets du *Fils* du Ciel, des enfants du « père et de la mère » de tous les Chinois, comme s'appelle, dans sa paternelle sollicitude pour son peuple, le chef suprême de la nation.

Mais cette organisation, qui a quelques inconvénients, a de grands avantages. Si l'édifice social et gouverne-

mental de la Chine est encore debout, solide et intact, après cinq mille ans d'existence, c'est grâce au maintien du système patriarcal de la famille. « La famille dans laquelle nous naissons, a dit un Chinois (1), a derrière elle quarante siècles de paix, et chaque génération qui passe en accroît le prestige. — Il y a cinq principes généraux qui forment et maintiennent, par l'éducation, le culte de la famille. Ce sont : la fidélité au souverain, le respect envers les parents, l'union entre les époux, l'accord entre les frères, la constance dans les amitiés. »

Les bases sur lesquelles repose la famille sont aussi celles de la société et du gouvernement chinois, l'État proprement dit n'étant que la réunion de toutes les familles qui forment de petits gouvernements en miniature. « Si donc un des membres de cette société générale se trouve entaché de vices sérieux, il peut causer un grave dommage et, par la contagion, donner lieu à des troubles. Aussi ne faut-il pas s'étonner que toute révolte domestique un peu importante soit punie par la loi à l'égal de la *trahison*. J. Davis rapporte que, dans la première moitié de ce siècle, un homme, aidé de sa femme, ayant battu sa mère et l'ayant plusieurs fois maltraitée, le vice-roi de la province crut devoir adresser à ce sujet un rapport à la cour de Pékin. L'empereur décida que la place où l'*impiété* avait été commise serait maudite; que les deux coupables subiraient la peine capitale; — que la mère de la femme serait bâtonnée, puis, en raison du crime de sa fille, crime dû sans doute à une mauvaise éducation, exilée à perpétuité; — que les examens du district seraient retardés de trois ans; — que, pour n'avoir pas exercé

(1) Tchong-Ki-Tong.

profonds d'un pied; la terre qu'on en retire est mélangée à de l'humus et replacée dans les excavations qui reçoivent chacune de 60 à 70 graines de semence, qu'on recouvre d'une légère couche de terre. Lorsque le temps est sec, on arrose les plants avec de l'eau qui a servi à laver le riz. Pendant deux ans on laisse pousser les arbrissaux côte à côte avec la mauvaise herbe. La troisième année on enlève toutes les plantes parasites et on enveloppe les jeunes pousses dans du fumier de vers à soie.

Il faut pour accomplir ce travail délicat posséder une grande légèreté du toucher et une adresse qui ne s'acquièrent qu'à la longue. Ce n'est que vers la fin de la quatrième année que l'on récolte le thé. Au bout de sept ans, l'arbre atteint une hauteur de 6 à 7 pieds; les feuilles deviennent coriaces, ce qui n'empêche pas qu'on les utilise, même jusqu'à la dixième année.

Généralement on plante le thé sur le penchant des collines, afin que les eaux pluviales puissent facilement s'écouler; les plantations sur un terrain plat nécessitent le creusement de rigoles, servant de déversoirs; une grande humidité nuit à la prospérité de la plante, et finit par la gâter. Les collines exposées au sud fournissent naturellement le meilleur thé, mais comme on ne peut tout planter sur les versants sud, il s'ensuit que la même colline produit deux sortes de thés différant par la saveur et la bonté. Entre les sillons on plante souvent des broussailles afin de préserver le thé des gelées blanches en automne, et de la trop grande chaleur en été. La récolte se fait trois fois par an, et la qualité du thé dépend du moment de l'ensemencement.

La première récolte a lieu en mars, lorsque les feuilles commencent à pousser, et sont encore très

déliçates et tendres; c'est avec ces feuilles qu'on fait le célèbre thé « impérial » dont la saveur et le parfum sont exquis. La cueillette des premières feuilles est exclusivement réservée au palais de l'empereur. Les ouvriers chargés de cette besogne sont forcés de se soumettre durant quatre ou cinq jours à une diète sévère, afin que les émanations de leur corps ne puissent nuire au subtil parfum de la plante. Les travailleurs doivent se laver les mains à plusieurs reprises et à grande eau, et ils doivent être gantés pour la cueillette. On se met à la besogne avant le lever du soleil.

Les feuilles récoltées sont plongées un court instant dans de l'eau bouillante afin qu'elles y laissent la substance vénéneuse qu'elles contiennent; retirées de l'eau, on les étend sur de grandes tables, et, tandis qu'elles sont encore humides, on les roule avec la main. Durant l'opération, des hommes ne cessent d'agiter des éventails afin de faire s'évaporer les émanations qui s'en échappent. Si l'on veut faire du thé noir, on maintient les feuilles dans des tamis de laiton au-dessus de chaudrons pleins d'eau en ébullition, et on les roule ensuite sur des plaques en étain, préalablement chauffées. Ainsi traité, le thé noir manque certainement de cette force qui excite le système nerveux et qui est propre au thé vert; mais hygiéniquement parlant le premier est préférable au second, et cela d'autant plus qu'on est très exposé à boire du thé vert provenant de feuilles de rebut auxquelles on donne la couleur verte par une composition chimique.

M. Thomson a raconté comment se prépare le thé dit poudre à canon. D'abord on fait sécher à moitié des feuilles de thé noir, puis on les roule, soit dans la paume de la main, soit sur un plateau, avec les pieds.

On les met ensuite dans un plat en fer et on les roussit sur un feu de charbon de bois, puis on les étale sur des plateaux de bambou pour séparer des feuilles les débris et les queues.

Le procédé employé pour faire prendre à la feuille la forme granulée qui a fait donner le nom de poudre à canon à cette espèce de thé est le plus curieux de tous ceux auxquels la plante est soumise. Vous voyez dans une salle une troupe de coolis robustes n'ayant pour tout vêtement que des pantalons de coton retroussés de manière à laisser à leurs jambes nues la plus grande liberté de mouvements. S'appuyant de leurs mains sur une barre transversale ou contre le mur, ils roulent et font sauter des balles d'un pied de diamètre environ. On est tenté de se demander ce qu'ils font : est-ce un travail ? est-ce un jeu ? C'est un travail, et un travail très pénible. Les balles qu'ils roulent et font rebondir ainsi à coups de pied sont des sacs aussi pleins que possible de feuilles de thé qui, à force d'être roulées, finissent par prendre la forme de petits grains. A mesure que ces grains deviennent plus compactes, le sac devient plus grand et on le tord pour serrer la boule et la rouler de nouveau, jusqu'à ce que le grain soit devenu parfaitement rond. Il ne reste plus alors qu'à trier, au moyen de tamis, les différentes grosseurs ou qualités, auxquelles, après un dernier séchage ou grillage, on donne le parfum et le bouquet.

Les thés fins se parfument sur place, par l'adjonction de fleurs de jasmin ou de feuilles de roses-thé. Ainsi mélangés, les thés sont soigneusement empaquetés et expédiés à l'étranger sous différentes dénominations.

Tout ce qui a une odeur prononcée, tel que le café, les épices, etc., ôte au thé sa qualité la plus

précieuse : l'arome. L'eau de mer doit également lui être nuisible, ce qui fait que le thé expédié par terre, directement de Chine à Moscou aux négociants russes, est le meilleur thé qu'on boive en Europe.

On ignore à quelle époque et pour quels motifs les Chinois commencèrent à se servir du thé infusé. D'après une légende japonaise, Darma, prince très religieux, fils d'un roi des Indes nommé Kosjuswo, aborda en Chine en 510 de l'ère chrétienne, et mit tous ses soins à propager dans ce pays la connaissance de la vraie religion. Voulant prêcher d'exemple, il s'imposait des privations et des mortifications de tout genre, vivant en plein air et consacrant ses jours et ses nuits à la prière et à la méditation. Il arriva cependant qu'après plusieurs années, excédé de fatigues, il s'endormit malgré lui. Il crut alors avoir trahi son serment, et, pour le remplir fidelement à l'avenir, il se coupa les paupières et les jeta à terre. Le lendemain, étant revenu au même endroit, il les trouva changées en un arbrisseau jusqu'alors inconnu : il en mangea les feuilles ; elles lui donnèrent de la gaieté et lui rendirent sa première vigueur. Ayant recommandé le même aliment à ses disciples et à ses sectateurs, la réputation du thé s'étendit, ses vertus furent chaque jour appréciées davantage, et depuis ce temps l'usage en est devenu général.

On sait que ce sont les Hollandais qui, les premiers, ont introduit le thé en Europe. En 1644, Tulpius, médecin célèbre et consul d'Amsterdam, en préconisa les bonnes qualités. En 1657, Joncquet, médecin français, l'appela *herbe divine*, et la compara à l'ambrosie. En 1678, Cornélius Boutekoe, médecin de l'électeur de Brandebourg, qui jouissait d'une grande réputation, en loua aussi les vertus avec enthousiasme, dans une

dissertation qu'il publia sur le café, le thé et le chocolat. Le succès de cet écrit contribua à faire connaître la précieuse plante, et la consommation en devint très grande avant la fin du siècle.

Aujourd'hui la Russie en consomme pour plus de 50,000,000 de francs ; l'Angleterre en absorbe à elle seule environ 80,000,000 de livres, l'Amérique du Nord 60,000,000 de livres, l'Allemagne plus de 6,000,000 de livres.

Il est reconnu que tout thé au-dessous de 3 francs a livre est du thé falsifié.



CHAPITRE IV

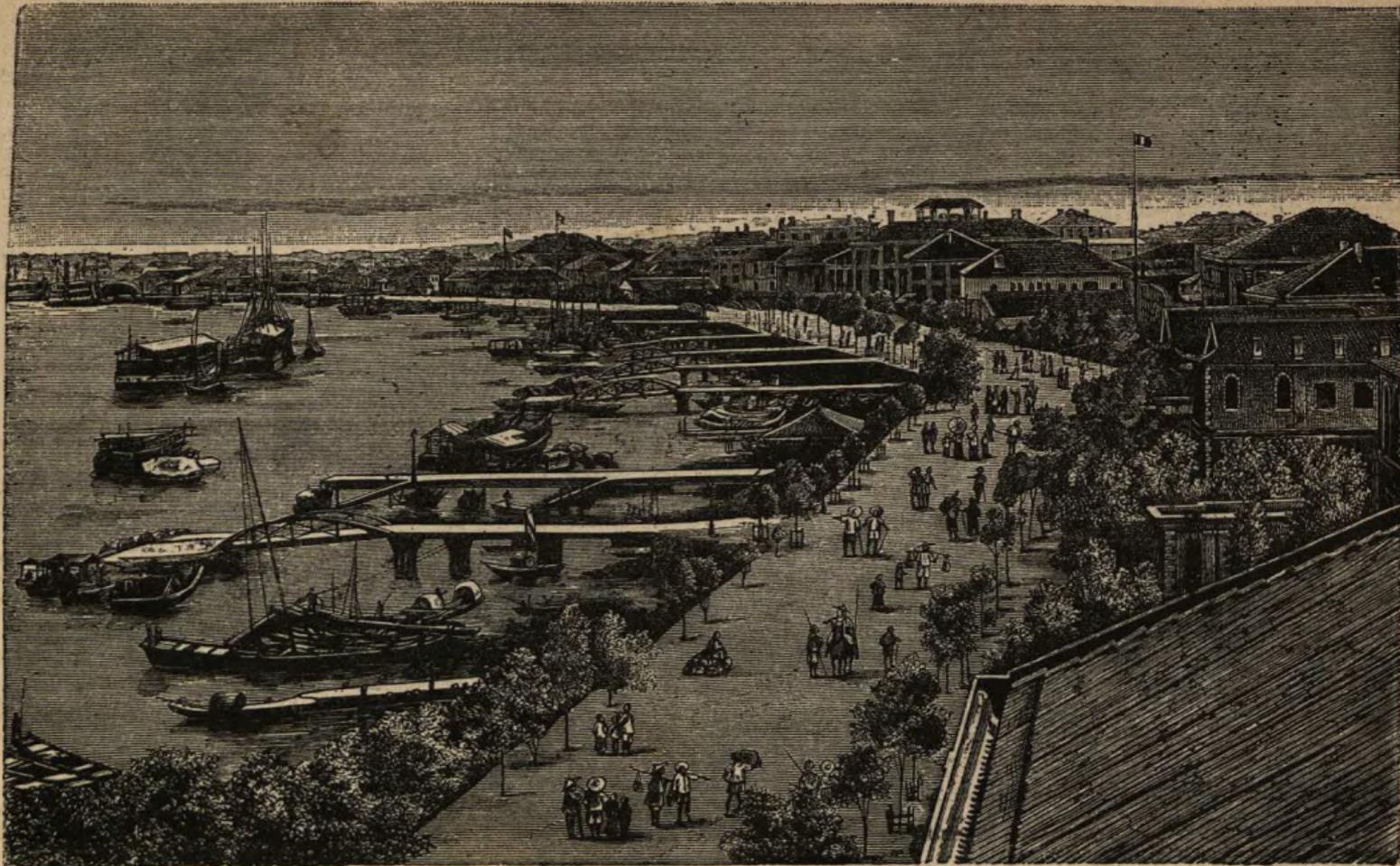
SHANGHAI

De Fou-Tchéou à Shanghai. — L'embouchure du Yang-Tze-Kiang. — Vue du pont. — La ville chinoise. — A travers les rues. — Les jongleurs. — Un chinois donnant un concert à ses ancêtres. — Les marchands ambulants. — Les fumeries d'opium. — Préparation et dangers de l'opium. — Boutiques et marchands chinois. — La vieille porcelaine. — Éducation commerciale des petits chinois. — Comment les marchands de Shanghai chassent les mauvais esprits. — La ville chinoise la nuit. — Le quartier européen. — Les marchés et le gibier à poils et à plumes. — Intérieurs des riches marchands européens. — Importance commerciale de Shanghai. — Sou-Tchéou-sou. — La Chine militaire. — Les Chinois, peuple le plus pacifique du monde. — Les armements de la Chine. — Les mandarins d'armes. — Organisation de l'armée impériale et de la milice.

L'ARRIVÉE. — LES RUES.

De petits vapeurs font un service régulier entre Fou-Tchéou et Shanghai. Ce voyage n'est qu'une promenade, — une délicieuse promenade de huit jours, continuellement en vue des côtes, au milieu de toute une mosaïque d'îlots et d'archipels qui arrêtent les flots du large, comme une digue.

On passe dans le voisinage de la baie de Sheï-Poo où la division de l'amiral Courbet a ajouté une si brillante page aux glorieuses annales de la marine française, en détruisant, le 13 février 1885, deux navires chinois, la frégate *Yu-Quen*, de 24 canons et 400 hommes, et la corvette *Tschin-King*, de 7 canons et 150 hommes. Dès que la division de l'amiral Courbet



Shanghai.

fut en vue, les croiseurs ennemis poussèrent les feux, filèrent leurs chaînes et firent route vers le sud; la frégate et la corvette franchirent la barre et allèrent mouiller en amont du village de pêche de Chin-Chaë. L'amiral Courbet laissa devant la barre la *Triomphante* et deux croiseurs et se dirigea dans le sud avec le *Bayard* et deux croiseurs à la poursuite des trois navires chinois, qui avaient sur lui cinq milles d'avance. Malheureusement, la brume était très intense et les navires chinois étaient de très bons marcheurs; ils se perdirent dans la brume; l'amiral Courbet, voyant qu'il n'y avait aucune chance de les atteindre, revint à Shei-Poo et envoya un de ses officiers, M. Ravel, sonder les passes et la barre, pour être certain que, le cas échéant, les croiseurs français pourraient entrer dans la rivière.

Avant d'y aventurer ses marins, il essaya de faire sauter la frégate et la corvette chinoise par des torpilles lancées par des appareils, des chaloupes à vapeur du *Bayard* et de la *Triomphante*.

Les embarcations partirent à quatre heures du matin par une nuit très obscure. Les Chinois n'avaient pas de filets, pas d'embarcations à la mer, mais les factionnaires étaient à leurs postes. Ils donnèrent l'alarme, et un feu des plus intenses, fort heureusement mal dirigé, s'ouvrit contre les embarcations. Ce fut sous une grêle de projectiles que deux chaloupes françaises vinrent placer leurs torpilles. L'explosion de fulmi-coton fit brèche dans les œuvres vives des deux bâtiments, qui coulèrent rapidement à fond, pendant que les équipages se sauvaient à terre (1).

Il y a quatre ans, la marine militaire chinoise se

(1) La *Liberté* du 21 février 1885.

composait de 40 vaisseaux à vapeur jaugeant près de 20,000 tonnes et portant 238 canons. Depuis cette époque, la Chine n'a cessé d'augmenter ses armements et a acheté plusieurs cuirassés à l'Allemagne et à l'Angleterre. La flotte chinoise est actuellement commandée par des Allemands et des Américains.

Dès qu'on a dépassé l'archipel des Tchou-Son, la couleur de l'eau change, elle prend la teinte jaune sale du bourbeux Yang-Tze-Kiang, que les Européens ont appelé on ne sait pourquoi le Fleuve Bleu, et que les Chinois désignent sous le nom plus vrai de Fleuve au sable d'or.

« Les voyageurs qui arrivent à Shanghai par mer entrent dans les eaux de l'immense Fleuve Bleu, sans s'en douter : la plaine, parfaitement unie, n'est visible que quand on en est tout près. Lorsque, après avoir laissé Yan-Tse, aux bourbeuses ondes, on navigue pendant une heure et plus dans l'affluent qui conduit à la colonie européenne, aucune colline, aucun accident de terrain ne vient distraire les yeux. On n'aperçoit guère que quelques misérables maisonnettes, quelques glaciers pyramidaux recouvertes de paille, des cercueils souvent fétides, simplement déposés le long du chemin. De prosaïques saules et quelques autres arbres de petite taille indiquent aux passants d'invisibles villages. Aussi le cœur de l'Européen se dilate-t-il délicieusement quand, à la fin d'un dernier coude du Ouang-Pou et après avoir franchi les files des disgracieuses barques chinoises, sa vue tombe tout à coup sur une forêt de mâts aux formes élancées, et sur cette longue ligne d'élégants petits palais, de toutes formes, de toutes couleurs, de tous styles, qui longe sur la rive gauche le *bund* de la concession européenne. Ici, comme dans tout le reste de la Chine,

les terrains sur lesquels sont établis les étrangers ne leur sont concédés par le gouvernement impérial que pour quatre-vingt-dix-neuf ans (1). »

Le quartier français le plus voisin de la ville chinoise fait, de même qu'à Canton, assez piètre figure à côté des constructions monumentales, des splendides palais, des belles églises et des jardins publics de la concession anglaise.

D'après M. Ed. Cotteau, lorsqu'on arrive à Shanghai, on a quelque peine à se figurer que l'on se trouve réellement aux extrémités de l'Asie orientale. « Le Wang-Pou couvert de navires européens, les cheminées d'usine qui fument sur la rive droite, les boulevards, les palais et les jardins qui bordent la rive gauche, tout cela ne répond nullement à l'idée que l'on s'était faite de la Chine. Il y a pourtant, derrière ce rideau de la civilisation occidentale, une ville chinoise entourée de hautes murailles, et qui ne renferme pas moins de six cent mille habitants, mais on ne la voit pas tout d'abord. »

Depuis deux cents ans, la vieille ville est close dans les mêmes murailles qui l'étouffent. Hauts de vingt-quatre pieds, d'une circonférence de six à sept kilomètres, ces remparts sont percés de meurtrières bizarres, surmontés de terrasses et d'observatoires. Les portes, au nombre de six, s'ouvrent et se ferment à des heures régulières. Elles portent des noms ronflants, s'appellent la « Porte de la Mer calme », la « Porte du respect à rendre aux hommes honorables », la « Porte précieuse de la ceinture », la « Porte pour monter le Dragon », la « Porte qui regarde le Sud », et la « Porte du Phénix modèle ».

(1) L'abbé David.

Une animation extraordinaire règne dans la ville chinoise.

Sur une petite place, des centaines de badauds entourent un jongleur qui avale les unes après les autres une douzaine de petites tasses de porcelaine qu'il rend, intactes, au bout de quelques minutes. Plus loin on amène un malade auprès d'un médecin, assis sur une chaise pliante, à l'ombre d'un grand parasol carré. Tous ses remèdes sont étalés devant lui, sur une petite table : racines, herboristerie, crânes d'animaux, squelette de singe, écorces de fruits, peaux de hérisson, de vipère et de crocodile, cornes de chevreuil et pattes d'ours, chauves-souris desséchées, etc. Le charlatan commence par tâter le pouls du malade, fait une grimace significative, puis prenant une longue aiguille, il l'enfonce dans le dos du malheureux, au-dessus de l'omoplate, comme une sonde.

En passant près d'un temple, vous entendez une singulière musique; entrez et vous verrez tout un orchestre qui occupe une estrade élevée en face de l'autel. Les cordes métalliques du *yon kam* mêlent leurs grincements à la voix grave du *ta tong* et aux ronflements du *tam tam*, pendant qu'un malheureux enfant aux veines gonflées, à la face cramoisie, exhale d'une voix perçante des strophes qui semblent devoir épuiser son dernier souffle.

Un honnête marchand paye tout ce tapage; il est là calme et placide, offrant d'un air béat aux mânes de ses ancêtres cette mystique harmonie et le fumet d'un repas splendide qu'il a fait dresser devant l'image vénérée de Bouddha. La présence d'un étranger ne paraît lui causer aucun déplaisir. Il sourit d'un air de bonne humeur et vous fait signe d'avancer jusque sur les marches de l'autel; n'ayez crainte de troubler ses

prières ou sa douleur : il n'est venu dans ce temple que pour accomplir un rite (1).

En sortant du temple où la curiosité vous a retenu quelques minutes, vous rencontrez des marchands de souris blanches qui font, comme des écureuils, tourner la roue de leur cage ; puis vous croisez de gros Chinois à l'air cossu, « roses comme des poupons et gros comme des bouddahs, emmitouffés de quatre ou cinq pelisses superposées, doublées de peaux de mouton, ressemblant plutôt à des ballots de laine qu'à des hommes », se pressant à l'entrée d'un restaurant pour les riches. On en voit déjà plus de trois cents, à l'intérieur, « assis quatre par quatre, autour de petites tables ornées de fleurs de papier et de mandarines (oranges) ; des garçons bien vêtus leur servent, avec mille démonstrations de respect, des compotes verdâtres et gluantes que leurs bâtonnets font passer des soucoupes craquelées jusqu'à leur vaste et rieuse mâchoire (2).

A côté des Bignon et des Bréban de Shanghai, s'ouvrent, comme sur nos boulevards, de vastes cafés dont les salles du fond sont destinées aux fumeurs d'opium. « Etendus sur des cadres, demi-nus, ils sont d'une lividité repoussante, et plus semblables à des morts qu'à des vivants. D'autres se livrent, assistés par une femme ou par un jeune serviteur, aux opérations compliquées que nécessite la satisfaction de leur triste passion ; la tête appuyée sur un coussin, ils présentent à la flamme d'une petite lampe une longue pipe de bambou dont la capsule exigüe, placée vers le milieu du tuyau, ne contient qu'une parcelle d'opium, grosse à peine comme une petite lentille, et qu'il faut entretenir à l'aide d'une aiguille, pour y ménager le trou

(1) Le vice-amiral Jurien de la Gravière.

(2) De Beauvoir.

nécessaire au passage de l'air ; après cinq ou six aspirations, la pipe est fumée. Malgré la faible quantité d'opium consommée à chaque fois, le fumeur épuise aussi bien sa bourse que sa santé, car la funeste drogue coûte fort cher (environ 200 francs le kilogramme), et, pour qu'un habitué arrive à un état suffisant de béatitude, il ne lui faut pas moins d'une vingtaine de pipes (1). »

L'opium arrivé en Chine, à l'état brut, en pain ou en boule, est réduit, par la coction, en extrait sirupeux.

La pipe à opium consiste en un tuyau long de 40 à 50 centimètres environ, du diamètre d'un flageolet ordinaire, en bois ou en métal, quelquefois en jade, selon la condition des fumeurs. Vers la partie inférieure de ce tuyau se trouve une ouverture dans laquelle on visse la tête de la pipe ; cette tête est creuse, de forme ronde ou cylindrique, ordinairement en terre, et porte, à sa partie supérieure, un godet percé d'un petit trou, sur lequel on dépose l'extrait d'opium et qui livre passage à la fumée.

Pour la charger, on se sert d'un stylet de métal, qu'on trempe dans l'extrait ; on en prend 10 ou 15 centigrammes environ, qu'on arrondit et qu'on approche de la flamme d'une lampe jusqu'à ce que la matière se gonfle, puis on la place sur le petit godet et on y met le feu. On aspire la fumée lentement, on l'avale, et on ne la rend qu'après l'avoir conservée le plus longtemps possible. La durée d'une pipe, en moyenne, est d'une minute ; vingt à trente aspirations suffisent pour consumer l'extrait.

Certains Chinois, vétérans des boutiques d'opium,

(1) Ed. Cotteau, *Un touriste dans l'Extrême-Orient.*

que les Anglais appellent *opium shops*, peuvent fumer jusqu'à deux cents pipes par jour.

On peut évaluer à 6 ou 8 millions le nombre des fumeurs d'opium en Chine; les femmes n'en fument jamais, à l'exception de celles qui ont atteint les dernières limites du vice.

Les personnes de la classe élevée fument ordinairement dans leurs maisons où elles possèdent un appartement réservé à l'opium: c'est une chambre décorée avec luxe, ornée de peintures et meublée de canapés ouvragés avec soin.

Dans le palais d'été, les Français trouvèrent un grand approvisionnement d'opium en pain et en extrait; plusieurs appartements de l'empereur et des grands dignitaires de la couronne étaient transformés en fumoirs et attestaient les débauches de l'impérial fumeur et de ses courtisans, autant que leur mépris pour des prohibitions qu'ils imposaient, sous des peines si sévères, aux populations placées sous leurs ordres.

On croit que l'opium donne des visions agréables; c'est une erreur, affirme un médecin russe qui a longtemps séjourné en Chine; l'opium ne procure pas même le sommeil. On commence à fumer l'opium comme chez nous le tabac, avec cette différence, qu'une fois l'habitude prise, il est impossible de s'en débarrasser. Les vieux fumeurs ne tombent pas du tout dans une somnolence accompagnée de visions: ils se sentent plus forts, plus gais et plus courageux; mais, avec le temps, ils ressentent des douleurs dans le dos et dans l'estomac, ils ont la tête lourde, les yeux pleins de larmes, ils éprouvent une faiblesse générale et de la tristesse, qui passent aussitôt qu'ils fument. L'opium dérange les organes du système digestif et du système nerveux.

d'étoffes aux reflets chatoyants. Voici de la soie plus douce et plus belle que le ciel le plus pur et le plus bleu ; voici des broderies où, sur un fond noir, flambe le plumage doré d'une grue à la tête et aux pieds rouges ; puis ce sont des essaims d'éventails qui ressemblent à des vols de papillons, des parasols d'une gaieté d'aquarelles, avec de grands personnages en longues robes qui s'inclinent devant de jolies Chinoises aux yeux retroussés vers les tempes et aux cheveux rattachés au sommet de la tête par des épingles à boules d'or. Et que de bibelots ! Des boîtes en laque incrustées de nacre, de perles, d'écaille de tortue, des coffrets découpés à jour, des brûle-parfums en bronze d'une originalité, d'une fantaisie folle, des statuettes, des racines de mandragore étrangement fouillées, représentant des oiseaux, des dragons, des chimères ; des boules d'ivoire transformées en collection de petites sphères à jour, enchâssées l'une dans l'autre, au nombre d'une vingtaine ; des écrans « portés sur un pied de bois de feret reproduisant, avec une gradation parfaite, toutes les teintes d'un coucher de soleil, reflété sur des eaux de marbre vert, sur des rochers d'agalmatolithe et de réalgar, d'où s'élancent des gerbes de bambous en cuivre et en bronze, si légères qu'on croit voir trembler chaque feuille. Et les lanternes ! On en voit partout, de toutes petites à côté d'énormes aux rubans et aux cordons de soie, rehaussées de peintures jetées à profusion sur le tissu transparent qui leur sert de verres.

Les boutiques de porcelaine rappellent par leur arrangement les magasins de nos porcelainiers. Mais au milieu des entassements d'assiettes, des piles de tasses, des longues files de théières pansues, au cou recourbé, se dressent en leur fastueux coloris des

vases de dimensions gigantesques dans lesquels un homme pourrait se cacher. Et sur des étagères incrustées de nacre, de mignonnes pagodes, en fine porcelaine, retroussent leurs toits relevés en pointe et superposés comme des chapeaux qu'on aurait entassés les uns sur les autres.

Des magots au chef branlant, les yeux en coulisse, au ventre nu, assis sur leurs jambes croisées, se regardent, la bouche tordue dans un rictus étrange. Des dragons verts, aux yeux rouges et à la crinière jaune, des fontaines et des cascades aux rocailles bizarrement imitées, attirent le regard. Les Chinois font aussi des tables, des souliers et des instruments de musique en porcelaine. D'une poignée de terre, d'un peu de vile argile, ils fabriquent des merveilles qu'on se dispute au poids de l'or aussi bien en Chine qu'en Europe.

« La vieille porcelaine, dit Old Nick, est presque vénérée pour son âge et les services qu'elle a rendus. On la tient à part, dans des armoires soigneusement fermées, et le marchand ne vous les ouvre qu'après mille précautions destinées, je pense, à la faire valoir. Il vous examine d'un air scrutateur, comme pour s'assurer que vous êtes digne de sa confiance. Il ferme la devanture de sa boutique, afin de ne pas livrer à des yeux profanes le trésor qu'il va mettre au jour, et, enfin, à votre demande expresse, il installe en grande pompe, sur quelque console de laque, un vase ébréché, dont partout ailleurs personne n'aurait soupçonné le mérite ; mais ce vase date du temps où la dynastie Minh s'établit, et représente le fondateur de cette dynastie, le célèbre Hung-Woo, alors qu'il gardait encore les vaches d'un monastère de bonzes. »

Vous pouvez entrer dans toutes ces boutiques

comme chez vous. Le marchand chinois est d'une civilité parfaite, tout se passe chez lui avec une régularité, un soin, des égards qu'on ne saurait trop louer. Jamais il ne se plaint de vos exigences, jamais il ne se formalise de vos soupçons, alors même qu'il a pris soin de faire afficher sur son magasin les devises les plus rassurantes : *Pou Hoa!* — *On ne trompe point ici.* — *Marchandises loyales, prix loyal, etc., etc...* Comme tout est rangé dans un ordre rigoureux, une boutique fournit à l'instant tout ce que demande le consommateur. Quand il a choisi, le marchand établit le montant de sa facture à l'aide d'un instrument appelé *Souan-pan* (plat à calculer), qui ressemble assez aux marques employées par les garçons de billard. On débat le prix, et, l'affaire conclue, les nombreux coolis qui attendent immobiles le résultat de la discussion emballent les objets achetés avec toute la prestesse et tout le soin possible, et sans qu'il en coûte rien à l'acheteur. Celui-ci a droit en outre au *Cum-shaw*. Le *cum-shaw* est un cadeau, une marque de reconnaissance, que le négociant donne à sa pratique, et qui se proportionne à l'importance des acquisitions. Le présent se règle à peu près à cinq pour cent de la somme payée. L'acheteur le sait, et dès qu'il a donné son argent, il choisit à son gré quelque objet représentant à peu près cette valeur (1).

Avide et rapace, le Chinois est né commerçant ; il a le génie du trafic et de l'usure. Madré, roué et retors, il sait tout mettre à profit. Il restera des journées entières, dans sa boutique, à attendre le client, sans s'impatienter ; s'il ne vient personne, il calcule et recalcule les bénéfices réalisés, ou ceux à réaliser. Il

(1) Old Nicol

semble n'être au monde que pour vendre, acheter et revendre. Le premier objet qui attire l'œil du bébé chinois, c'est une piécette de monnaie composée d'un alliage de cuivre et d'étain, — la sapèque (1), la seule monnaie légale. — Apprendre à parler ou à compter, c'est absolument la même chose pour le bambin chinois; dès qu'il sait tenir un pinceau, il commence à peindre des chiffres; et, dès qu'il peut parler et marcher, il commence, en petit, ce qu'il fera quand il aura grandi. On peut en toute confiance charger un enfant de faire une emplette, ce n'est pas lui qui se laissera attraper. — Les jouets mêmes des petits Chinois sont inspirés par cette passion du lucre qui est chez eux à l'état latent; ainsi ils ont des Monts-de-Piété minuscules, et, dès l'âge le plus tendre, ils font déjà valoir les infimes pièces de monnaie dont ils peuvent disposer. Et dès l'enfance, ils se familiarisent avec les termes du brocantage.

Les sapèques sont trouées dans le milieu, de façon à pouvoir être enfilées dans un cordon que l'on porte autour du cou; un cordon de 1000 sapèques équivaut, environ, à une once d'argent.

Quand il s'agit de transactions commerciales d'un ordre plus élevé, les paiements se font en or ou en argent, qu'on pèse, tout comme la marchandise; aussi dans les villes un peu importantes le négociant porte-t-il toujours sur lui une petite balance.

La sapèque est très commode pour le petit commerce de détail, car cette monnaie rend possible l'achat de l'objet le plus infime et même de fractions d'objets. Ainsi le Chinois achète un quartier de poire ou d'orange, une douzaine de haricots grillés, un go-

(1) Une piastre (5 fr. 50) vaut 300 sapèques.

belet de pépins de melon, une tasse de thé, du tabac pour bourrer sa pipe, — tout cela pour une sa-pèque.

Le renouvellement de l'année, qui sert de prétexte à une quantité de fêtes en Chine, donne lieu chez les marchands chinois de Shanghai à une coutume des plus bizarres.

On sait que les Chinois attribuent la plupart des maladies qui les affligent à quelque influence diabolique. Ils ont les cinq démons impurs ou *laomzen*, qu'on peut soupçonner d'une secrète parenté avec les succubes du moyen âge. Ces démons s'attaquent de préférence aux nouvelles mariées, ou tourmentent sans pitié les bons maris. D'autres esprits subalternes frappent le corps de paralysie et la langue de mutisme, s'amuse à briser la vaisselle et viennent, pendant la nuit, ouvrir et fermer les portes et les fenêtres avec fracas. Ces lutins si importuns sont heureusement d'une poltronerie extrême. Le bruit des pétards les effraye, le son belliqueux du gong les fait fuir. Aussi quand, au premier jour de l'année nouvelle, il a nettoyé son habitation; quand il a décoré l'autel des dieux avec des vases de porcelaine où fleurit sur un lit de cailloux humides la fleur du narcisse, le marchand chinois n'a-t-il pas de soin plus pressant que de s'armer du gong ou des cymbales, pour mettre en fuite les démons qui rôdent autour de sa demeure. Les étrangers qui s'aventurent à cette époque dans les rues tortueuses de Shanghai seraient tentés de se croire au milieu d'un vaste hospice d'aliénés. Au fond de chaque boutique bien close rugit le plus épouvantable tapage : on dirait des damnés ou des fous qui secouent leurs chaînes. On ne soupçonnerait pas que ce sont des citoyens paisibles qui accomplissent pieusement un devoir religieux et se

délassent de cette façon des pénibles travaux de l'année (1).

Dans la ville chinoise il semble qu'on assiste chaque soir à une fête populaire. Entre onze heures et une heure du matin, l'animation est aussi grande que sur nos boulevards parisiens, à l'approche du nouvel an. Toutes les boutiques (et chaque maison est une boutique) sont larges ouvertes et scintillent de lumières; les rues sont pleines d'industriels forains dont les cuisines en plein vent, les éventaires, les petites tables sont éclairés à la chandelle ou au pétrole; partout un encombrement de flâneurs; à la porte des théâtres, un pêle-mêle de brouettes, de chaises, de djinrikitchas (petits cabriolets traînés par un homme), avec leur personnel de coolis, attendent la fin du spectacle, entourés de curieux, la pipe à la bouche, la petite pipe chinoise qu'il faut recharger après cinq ou six bouffées; les fumeries d'opium sont prises d'assaut, ainsi que les petits restaurants où l'on s'attable devant trois plats et une tasse de thé pour 36 sapèques (15 centimes). Les gens sans domicile font queue devant les bording-houses, où l'on passe la nuit, pour 70 et 100 sapèques, dans des sortes d'armoires de la dimension d'une couchette de cabine (2). Beaucoup de monde aussi se presse à l'entrée des bains, étuves d'une saleté horrible, rappelant certains bains populaires russes.

LE QUARTIER EUROPÉEN.

Peu de marchés sont aussi bien approvisionnés en gibier de toute sorte que celui du quartier européen de Shanghai. Les roseaux et les hautes herbes des ilots

(1) Vice-amiral Jurien de la Gravière.

(2) D'après le Dr Durand-Fardel.

les montagnes du Tchê-Kiang, on rencontre la panthère, le loup, le paguna, la civette, le cerf, le singe et surtout le sanglier.

Pour chasser sur le Fleuve Bleu et dans le Canal impérial, les riches commerçants anglais emploient le bateau *de chasse*. Le bateau de chasse, dit M. Dubard, est une longue barque plate surmontée, dans sa partie centrale, d'une sorte de château divisé en trois compartiments; l'un, destiné au logement de l'équipage et à la cuisine, est pris sur l'arrière; la section du milieu sert de chambre à coucher au propriétaire et contient ordinairement deux couchettes. La salle à manger est sur l'avant, de façon à permettre aux passagers de jouir du paysage et des incidents de la navigation, tout en se livrant aux plaisirs de la table.

Les parties de chasse durent quelquefois dix ou quinze jours.

La colonie européenne de Shanghai s'entend à merveille à varier et à multiplier ses plaisirs. Quand les « princes du commerce » ne vont pas à la chasse, ils font courir, ou ils donnent des bals et des soirées d'un éclat féerique, dans les salons de leurs palais transformés en vastes serres.

La concession anglaise forme le quartier aristocratique de la ville européenne. Là les rues sont bien alignées, de beaux jardins entourent les maisons. On respire la richesse, le confort, le savoir-vivre. La vie est large et élégante; on trouve des clubs, des salles de concert, des bibliothèques, tandis que dans le quartier français il n'y a malheureusement que des tripots.

« L'importance de Shanghai, fait observer le vice-amiral Jurien de la Gravière, tient surtout à sa position. Située à quatorze milles de l'embouchure du Yang-Tse-Kiang, peu distante des bouches du Pei-ho;

cette ville communique, par le fleuve qui la traverse, avec Sou-tcheou-fou, dont elle n'est éloignée que de cent cinquante milles. C'est à Sou-tcheou-fou que se rendent les jeunes gens qui viennent d'hériter et les marchands qui ont fait une fortune rapide. Les restaurateurs les plus habiles, les bateaux de fleurs les plus somptueux y appellent les épicuriens chinois. Cette riche cité, la plus policée et la plus dissolue de l'ex-



Aigle poursuivant un chevrotain à musc.

trême Orient, la Corinthe du Céleste-Empire, est une grande place de commerce : elle attire à elle la majeure partie des importations étrangères, et les reverse par de nombreux canaux jusqu'au fond de dix provinces. Chaque année amène à Shanghai, qui n'est en réalité que le port de Sou-tcheou-fou, près de dix-huit cents jonques jaugeant au moins trois cent mille tonneaux. C'est sur ce marché, dans cet entrepôt des produits du Nord et de ceux du Midi, que s'échangent les bois de construction, les salaisons, les eaux-de-vie,

le blé, les légumes, les fruits du Pê-tché-li, du Chan-tong et du Leau-tong, contre le sucre, l'indigo, le thé noir, le poisson salé du Fo-Kien, la cannelle, les cristaux et les parfums de Kouang-tong. Les riches provinces du Kiang-nan et du Cha-Kiang prennent, comme on peut le présumer, une part considérable à ce mouvement commercial. Plus de cinq mille barques de diverses grandeurs y apportent, par le Yang-Tse-Kiang et les nombreux affluents de ce grand fleuve, les soieries et les cotonnades, les poteries et la porcelaine que les jonques destinées à la grande navigation vont distribuer avec la mousson favorable sur tout le littoral de l'empire (1). »

Sur les 385 maisons de commerce étrangères qui existent en Chine, 236 sont anglaises, 65 allemandes, 35 américaines; à peine 46 sont françaises. Il y a dans toute la Chine 4,051 étrangers, dont 2,085 Anglais, 470 Américains, 341 Allemands, 174 Japonais et environ 164 français (2).

LA CHINE MILITAIRE.

Comme Fou-Tchéou, Shanghai possède aujourd'hui son arsenal militaire, construit par des Européens. Mais les milliers d'ouvriers qui y travaillent sont exclusivement chinois, la plupart originaires de Canton. On sait que les Cantonais ont été les premiers à entrer au service des Anglais et des Français, et à étudier les langues et les arts étrangers.

Les Européens, me disait un Chinois, sont venus nous apprendre la manière de les battre. Depuis

(1) *Voyage de la corvette La Bayonnaise dans les mers de Chine*, par le vice-amiral Jurien de la Gravière.

(2) E. Michel, 1882.

dix ans, notre armée est exercée par des caporaux allemands, anglais et français. L'Allemagne construit nos navires, l'usine Krupp nous fournit nos canons, l'Angleterre nos fusils à tir rapide, et la France crée et installe nos arsenaux. C'est à un de vos officiers de marine M. Giquel, que nous devons l'arsenal de Fou-Tchéou. Les ateliers ont été organisés avec des machines-outils venant de France, et les directeurs, les maîtres et les contre-maîtres sont tous européens.

A l'arsenal de Shanghai on fond maintenant des canons Krupp d'un calibre énorme et l'on fabrique des fusils Remington et Winchester dont l'armée chinoise est en partie pourvue.

L'année dernière, un Américain, M. Sleeman, expérimentait à l'arsenal de Shanghai une mitrailleuse composée de dix fusils placés en ligne et mis en action par un levier à main. Cette mitrailleuse peut fournir jusqu'à 900 balles par minute!

La Chine a cruellement expié par trois fois le vice radical de ses institutions exclusivement faites pour la vie solitaire et pour la paix. Son humiliation fut telle qu'on crut que c'en était fait de l'antique empire. En réalité, la Chine d'autrefois a disparu, mais la résurrection a succédé à l'agonie, et une Chine nouvelle surgit lentement des ruines de cette civilisation si ancienne et si originale.

Un peuple qui s'enferme dans ses murailles et se sépare du reste du monde est tôt ou tard violemment rappelé à la loi du progrès; le gouvernement chinois a fini par le comprendre et s'efforce aujourd'hui de regagner les étapes si fatalement perdues.

L'alerte a été vive pour ce pays des âmes calmes et des lentes rêveries. Aucune nation au monde ne

mot tout le contraire de ce qu'on leur avait dit et de ce qu'ils croyaient.

Aussi, les soldats et le peuple en conçurent-ils un trouble extrême dont ils ne se remirent pas de sitôt.

La poltronnerie des militaires chinois devint proverbiale. En voici un exemple curieux :

Lorsque le vaisseau *le Cornwallis* se trouvait avec d'autres vaisseaux de guerre devant Canton, pendant la trêve, alors qu'on discutait les négociations pour la paix, la garnison de cette ville fut jetée tout à coup dans la dernière des confusions en entendant le canon anglais tonner à ses oreilles.

C'était un salut. Mais s'imaginant que, malgré les engagements de la trêve, les vaisseaux anglais ouvraient leurs bordées contre la citadelle, les braves fils de Han se mirent à jeter leurs grosses bottes par les rues; et qui çà, qui là, par les ruelles et les canaux les plus boueux, s'enfuirent et coururent tant que durèrent leurs forces et leur haleine.

Malgré l'expérience terrible qu'ils firent alors, les Chinois ne songèrent pas à modifier leur organisation militaire, et quand éclata le conflit de 1856, ils étaient encore armés d'arcs, de flèches et d'antiques arquebuses à mèche. Telle était encore, dans l'empire déjà ébranlé, la force de la routine.

En 1860, la Chine était vaincue pour la troisième fois. Elle se décida enfin à emprunter aux barbares étrangers leur outillage de guerre dont la supériorité lui était révélée par la triple défaite de ses armées.

Le gouvernement appela à son service des officiers français et anglais, dont il fit les instructeurs de son armée, et des fusils et des canons à tir rapide remplirent le vaste arsenal de Shanghai: auquel on ne tarda

pas à adjoindre une fabrique d'armes dont l'outillage a été fourni par l'Amérique.

La Chine possède aujourd'hui des forts armés de canons Krupp. Elle compte dans sa flotte plusieurs cuirassés qui ont été construits dans les chantiers de la mer Baltique.

Cette réorganisation militaire de la Chine est cependant loin d'être complète. De nombreuses réformes sont encore nécessaires. Une hiérarchie d'une complication surannée soumet à des lenteurs interminables la transmission de l'ordre le plus simple. En outre, il n'y a pas dans l'empire de moyens de communication rapides, de sorte que tout mouvement d'ensemble et toute concentration un peu prompte sont impossibles.

Mais on voit que le gouvernement chinois ne recule pas devant les plus grands sacrifices, et petit à petit il se trouvera en état d'opposer une barrière sérieuse aux tentatives d'envahissement.

C'est à cinq millions de dollars que l'on évalue les achats de matériel de guerre faits en Amérique par la Chine pendant les dix-huit mois qui viennent de s'écouler; ce matériel comprend des fusils Springfield, des cartouches et de la toile de tentes.

Si l'on ajoute à ce chiffre celui des commandes faites aux constructeurs allemands, les primes et les appointements considérables offerts aux instructeurs et aux officiers étrangers, on verra que le budget de la guerre a pris en Chine, d'une manière assez subite, des allures fort inquiétantes.

Comme les mandarins de lettres, les mandarins d'armes sont divisés en neuf rangs, qui se composent de trois ordres distincts : l'ordre des mandarins militaires à titre héréditaire, tous d'origine tartare; l'ordre des mandarins militaires sortis des examens, et celui

des mandarins militaires qui doivent leur grade à la fortune des armes. On peut, aussi bien dans les armes que dans les lettres, arriver à être bachelier, licencié et docteur. Chaque année, à des époques déterminées, il y a des examens militaires dans les capitales de province; et c'est, parmi les aspirants, à qui luttera d'adresse et d'agilité, à qui se fera remarquer par son aptitude aux divers exercices de la guerre.

Ces examens militaires ont lieu en plein air, sur le champ de manœuvre. Ils se font en présence des premières autorités de la ville; le maire, assis sous un parasol, préside aux exercices, en fumant gravement sa longue pipe. Le secrétaire, chargé d'enregistrer les notes bonnes ou mauvaises, est assis devant une table; les candidats portent des robes de satin et de soie de diverses nuances, leur bonnet de cérémonie est orné de houpettes multicolores, et ils sont armés d'arcs et de flèches. Les archers montés commencent. A un signal donné par les trompettes, ils traversent la lice au galop en lançant des flèches contre trois grands cylindres de serge noire, sur lesquels sont tracés trois globes rouges. Quand l'archer atteint le milieu du but, un roulement de tambour se fait entendre et une grande bannière s'incline pour saluer l'adroit tireur. Chaque candidat doit parcourir la lice trois fois et venir après chaque tour recevoir les éloges ou les blâmes des examinateurs.

Les archers à pied sont divisés en compagnies de quatre. On les fait tirer chacun six flèches à une distance de 100 mètres; puis ils doivent bander des arcs très forts, s'escrimer au sabre, soulever de grosses pierres et manier de lourds marteaux.

Ces examens attirent toujours une masse de spectateurs des deux sexes que les hommes de police ont

mille peines à maintenir le long de la lice. Des cris et des huées accueillent la maladresse des candidats qui se retirent tout honteux de leur échec.

Les mandarins d'armes sont loin de jouir des mêmes privilèges que les mandarins de lettres. Ainsi l'inspection des troupes appartient non aux dignitaires de l'ordre militaire, mais à ceux de l'ordre civil. C'est le grand tribunal d'armes entièrement composé de mandarins de lettres, qui prononce en dernier ressort sur les questions militaires.

La carrière militaire offrant moins de chance d'avancement que celle des lettres est abandonnée aux Tartares qui sont pour ainsi dire soldats de naissance.

Les huit corps d'armée tartares composés d'environ 670.000 hommes, armés pour la plupart d'excellents fusils, forment seuls ce qu'on peut appeler des troupes régulières.

Il n'y a pas de casernes pour la milice, il n'y a que l'armée de l'empereur qui en ait. Les troupes du Drapeau Vert ou la milice, qui forme une sorte de garde nationale, est composée d'artisans et d'agriculteurs qui ne prennent l'uniforme que pour les revues, les cérémonies d'apparat et qui rentrent immédiatement après dans leurs familles. Ils doivent s'exercer cependant au maniement des armes, mais ils ne le font guère, malgré la crainte de la bastonnade.

« Les soldats chinois, dit M. Norman, ancien capitaine de l'état-major du Bengale, sont forts parce qu'ils sont nombreux, parce qu'ils peuvent marcher sans se fatiguer et parce qu'ils ont des besoins très restreints, mais pourront-ils jamais livrer une bataille rangée? Il leur sera possible de harasser l'ennemi par tous les moyens qu'ils auront en leur pouvoir, de l'em-

pêcher de se reposer par des surprises nocturnes et de l'affaiblir ainsi peu à peu, de le tuer et de le détruire en détail. »

Cette tactique, la Chine a essayé de la mettre en pratique au Tonkin.



CHAPITRE V

LE FLEUVE BLEU

De Shanghai à Tchîn-Kiang-fou. — Le canal impérial. — Nankin. — La tour de porcelaine n'existe plus. — Kion-Kiang. — La porcelaine à fleurs. — L'imitation de la vieille porcelaine. — Han-Keou. — Le commerce du thé. — A travers les rues. — Boutiques et ateliers. — Le cortège d'un mandarin. — Le club des négociants. — Les temples. — Le Se-Tchuen. — Aspect de la campagne chinoise. — Habileté des cultivateurs. — Les arbres à suif et à savon. — L'insecte à cire. — La pêche au cormoran et la chasse aux canards. — La ville du Su-Tcheou-fou. — La vallée du Min. — Le « Paris de la Chine ». — Le peuple chinois, le plus heureux du monde. — Comment est gouvernée la Chine. — Prospérité du pays. — Hospitalité des Chinois.

LE FLEUVE BLEU. — DE SHANGHAI A HAN-KEOU.

Voulez-vous explorer la Chine occidentale? De Shanghai, une voie est ouverte, d'un accès qui ne présente pas trop de difficultés. Il faut remonter le fleuve Bleu, que les Chinois appellent le Yang-tse-kiang, c'est-à-dire le Fils de l'Orient, jusqu'à Su-tchéou-fou, et de là, par le Min-Kiang-ho, on arrive jusqu'aux racines des montagnes du Thibet.

En quittant Shanghai la première ville qu'on rencontre est Tchîng-Kiang-fou, à l'entrée du fameux canal impérial qui n'est plus qu'un immense marécage de six à sept mille lieues. Puis, quelques heures après, on aperçoit Nankin, l'ancienne capitale des Tai-paing rebelles, en partie détruite par les troupes impériales. Là où se dressait la Tour de porcelaine il n'y a plus

conçu l'idée. Vainement lui écrivit-on qu'il demandait l'impossible. Des ordres arrivaient de Pékin plus pressants, plus rigoureux; les mandarins effrayés redoublèrent de soins, et par des sévérités inouïes ils cherchèrent à aiguillonner le zèle des ouvriers. Les choses allèrent si loin qu'un de ces derniers, au désespoir, se précipita dans le fourneau allumé devant lui, et y fut consumé à l'instant même.

Ce coup de tête eut pour résultat la solution du problème impérial, car la porcelaine qui cuisait dans ce fourneau en sortit parfaitement réussie. L'empereur n'insista pas pour qu'on renouvelât l'épreuve, et l'on décerna au défunt les honneurs célestes : il est encore aujourd'hui le dieu de la Porcelaine. Mais ce doit être un dieu bien fragile !

Au coucher du soleil, on arrive en vue de la ville de Han-Kéou, le dernier port ouvert aux Européens sur le Fleuve Bleu. A droite, on distingue des formes blanches : « Ce sont les maisons européennes; et plus loin, un amas de longues poutres s'enfonçant dans la vase, surmontées chacune d'une cahute noire, comme dans les cités lacustres des premiers temps, ont l'air d'oiseaux monstrueux endormis sur une patte au bord du fleuve, ou de fantastiques girafes avançant curieusement la tête et dressant le cou : ce sont les faubourgs de Hon-yan-fou. A gauche, de l'autre côté du Yang-tze, qui a ici plus de deux kilomètres de large, une grande et forte ville s'entoure de murs : c'est Ou-tchan, la capitale du Han-pe. Nous sommes dans la partie la plus populeuse et la plus commerçante de la Chine. On dit qu'autrefois, avant les rebelles, la réunion de ces trois villes formait une agglomération de plus de dix millions d'habitants.

« Le commerce de Han-Kéou est très important.

Les produits des riches provinces du centre et de l'ouest y arrivent facilement par le Yang-tze et par l'impétueuse rivière Han, qui a donné son nom à cette ville : Han-Kéou, « bouche du Han. »

« Les Anglais et les Russes y font un grand commerce de thé; mais le *tea season* (saison du thé) ne dure que deux ou trois mois. Il est vrai qu'à cette époque on fait près de soixante millions d'affaires. C'est le moment où arrivent les *tea tasters*; la population européenne est alors doublée. Dix vaisseaux à la fois sont à l'ancre et se chargent de thé pour l'apporter directement à Londres ou à Odessa (1). »

Un médecin russe, M. Piassetsky, qui a séjourné pendant plusieurs mois à Han-Kéou, fait le tableau suivant de l'aspect animé que présentent les rues de cette ville populeuse :

« En sortant de la maison que j'habitais, il fallait passer deux ou trois rues du quartier européen avant d'entrer en plein dans la ville chinoise. Les rues y sont beaucoup plus étroites et l'air y est malsain; une rangée de maisonnettes à un étage avec boutiques sur la rue, c'est donc plutôt deux rangées de boutiques qu'on voit tout le long des rues. Une différence aussi frappante est que, dans les rues du quartier européen, on rencontre un, deux ou plusieurs passants, tandis que celles d'une ville chinoise sont remplies d'une foule compacte; et s'il y a des passants dans ces rues, il y en a qui y vivent pour ainsi dire. En Chine, la rue est un club, avec sa réunion perpétuelle du matin au soir et du soir au matin. On y traite ses affaires, on y travaille, on y mange et l'on y boit; soucis journaliers et réjouissances, tout se passe dehors, en pleine rue.

(1) M. de Bezaure.

delles, des chapelleries ; voici encore des individus tout courbés qui brodent avec de la soie ou de l'or des vêtements de parade pour fonctionnaires ou dames riches ; plus loin encore des teinturiers et des confiseurs, etc., etc. Je répète encore que tout cela se fait dans les ateliers ouverts, ou même dans les rues. Figurez-vous donc le bruit qu'il doit y avoir dans cet enfer ; de plus, les Chinois n'ayant guère l'habitude de parler bas, le concert de la rue est étourdissant, et il faut du temps pour s'y habituer. L'odorat n'en souffre pas moins,



Station de bateaux sur le Fleuve Bleu.

aussi bien que la vue, car il arrive de voir en plein jour des scènes d'une nature par trop naturaliste. »

M. Piassetsky a assisté dans les rues de Han-Kéou au passage de la longue procession formant le cortège d'un mandarin dans ses visites :

« Huit gamins ouvraient la marche : placés sur deux rangs, ils tenaient des fanions ; à quelque distance, huit autres gamins placés de même portaient des planches rouges en forme de bûches sur lesquelles étaient écrites en lettres noires les fonctions et les dignités du mandarin. Plus loin, quatre bourreaux deux

par deux : les premiers sonnaient des *lo* de cuivre, les deux autres portaient des fouets, prêts à punir le premier qui tenterait de résister ou ne se garerait pas à temps ; à part ces fouets destinés au public, ils portaient des chaînes, dont la signification était de rappeler au mandarin qu'en cas d'injustice ou de violation de la loi, il peut être enchaîné lui-même, ce qui en Chine est une réalité ; et les chaînes qu'on portait devant le mandarin avaient dû être fixées plus d'une fois aux pieds, aux mains ou au cou de fonctionnaires coupables, ainsi que je l'ai vu moi-même dans la suite de mon voyage.

« Derrière les bourreaux, deux individus portaient à tour de rôle un grand parasol rouge, pour abriter le mandarin, au cas où il voudrait se promener à pied ; ce parasol était garni d'une triple rangée de franges de même couleur, signe d'une haute dignité. Deux autres portaient « l'éventail de la pudeur », grand et fixe ; il servait à couvrir le personnage, lorsqu'il voulait changer de vêtements en route, selon le beau ou le mauvais temps ; et si le lecteur se demande comment il peut le faire, j'ajouterai que voici quatre soldats portant sur une planche une malle d'une grandeur respectable pleine de vêtements, et derrière eux huit soldats à pied. A une certaine distance, un autre parasol rouge avec double frange, puis encore huit hommes à pied précédant le palanquin porté par huit soldats, et par derrière six mandarins à cheval fermaient l'escorte. Quarante-huit hommes en tout : soldats de la garnison et aussi des gamins loués dans la rue pour une paye insignifiante, mais à qui l'habillement avait été fourni. »

la garde de ces édifices; ils sont entretenus avec une déplorable négligence, on n'y prend guère souci de la propreté...

« Le temple reste toujours vide; de temps en temps un homme ou une femme, ou plusieurs individus entrent, mais plutôt pour se reposer à l'ombre, fumer une pipe, causer un peu et même jouer avec un ami. Quelquefois on y vient interroger les dieux sur le destin. Le clergé n'a pas plus d'égards pour le temple que les passants : les prêtres y fument, y prennent le thé, y font sécher le vermicelle, y tordent la soie; les oiseaux y font leurs nids, et les chiens même s'y promènent partout et profitent trop de la liberté qu'on leur laisse. Par suite, la propreté y est inconnue; en effet, on voit des tas d'ordures dans tous les coins du temple.

« Cependant tout est intéressant dans ces temples : les idoles, les autels, les vases, les colonnes, les murs, les balustrades, mais principalement les corniches de bois et les toits de porcelaine émaillée, dont les tuiles, de forme demi-cylindrique, et de différentes couleurs, blanche, rose, jaune, bleue, sont disposées de manière à former divers dessins. Il y a aussi des statuette de porcelaine placées sur le faite et aux angles du toit : les corniches sont également ornées de statues (1). »

A Han-Kéou une église catholique est desservie par des prêtres italiens, et des religieuses y tiennent un asile pour les enfants et un hôpital pour les pauvres et les vieillards.

(1) Dr Piassetsky.

LE SE-TCHUEN — LA CAMPAGNE CHINOISE.

Les bateaux à vapeur ne vont pas plus loin que Han-Kéou, « dernier poste avancé de l'Europe dans l'Asie profonde ». C'est en jonque qu'il faut continuer le voyage pour remonter le fleuve Bleu, pour pénétrer dans la vraie Chine, la Chine chinoise, encore pure de contact étranger.

« Tout le pays est gercé de criques; des canaux d'irrigation couturent les champs, divisent les terrains; les champs de pois et de blé dégringolent des montagnes, où l'on voit surgir de jolies pagodes entourées d'arbres, et, perchées tout en haut, de petites forteresses, la plupart ruinées; ce sont, paraît-il, pour les gens du pays, des lieux de refuge ou de défense contre les voleurs et les rebelles. Elles m'ont paru de piteux asiles, à côté des belles fermes dallées de marbre que j'avais dénichées en courant les montagnes du To-Kien: véritables châteaux forts superbement ornés, où s'entasse l'argent des riches familles, et que plus de deux cents personnes peuplent à la fois...

« Des volées de faisans dorés partent près de nous; sur les bancs de gravier, au milieu de l'eau, des groupes de deux ou trois grues à collier baissent le cou sur leur pèlerine grise, et attendent éternellement le poisson: cette pause leur a fait donner le nom de *bo-tan*, oiseaux de patience (1). »

La Chine vous apparaît ici, comme sur les bords du Fleuve Jaune, sous l'aspect d'un vaste jardin. Pas de prairies et pas de forêts. Rien que des champs de riz, de sorgho à sucre, d'arachides, de patates, de nelumbo, et des plates-bandes de légumes bariolés. Les mas-

(1) *Le Fleuve Bleu*, par M. G. de Bezaure.

sifs de jeune verdure qu'on aperçoit çà et là autour des tombeaux forment des bouquets d'arbres sacrés. Aussi, dans ces provinces-jardins, n'a-t-on pas d'autres combustibles que les herbes sèches et les racines ; on ne fait pas de feu en hiver : on met tout simplement un ou deux vêtements de plus. Le bois est devenu si rare dans le Royaume Fleuri, qu'on est obligé de le tirer d'Amérique pour la fabrication des cercueils.

Après avoir passé les rapides du fleuve Bleu, nous



Chinois et chinoises de Se-Tchuen.

pénétrons dans la province de Se-Tchuen, une des plus riches, des plus industrielles et des plus fertiles de la Chine. On y exploite des mines de fer et de houille, des salines, des puits de pétrole. La plaine est gaiement mouchetée de bouquets de bambous, de buissons de magnolias et de camélias, et les flancs escarpés des montagnes et des collines taillés en terrasses et en gradins portent jusqu'à une altitude de 2500 et même de 3000 mètres, des arbres fruitiers, des plates-bandes de céréales et de pommes de terre.

Çà et là des champs de pavots étalent leurs larges tapis bariolés. La culture de l'opium, dans l'intérieur de la Chine, prend de plus en plus d'extension en dépit des édits impériaux. Les provinces de l'ouest se suffisent déjà à elles-mêmes. C'est un marché considérable qui vient de se fermer au commerce de l'opium indien, beaucoup plus cher et plus pernicieux.

Puis, à mesure qu'on avance, ce sont, de nouveau, des champs de blé succédant aux champs de pois et de cannes à sucre; des paysans travaillant toute la journée, plongés jusqu'à mi-jambes dans l'eau grisâtre des rizières, tandis que d'autres conduisent leur charrue ou font de nouvelles semailles. L'habileté des cultivateurs du Royaume Fleuri est si grande qu'ils retirent de la même terre deux récoltes par an (1).

La division de la propriété rurale donne une physionomie particulière à la campagne chinoise. « Les forêts, devant l'effort d'une population d'une densité extraordinaire, ont disparu. Des villages, aussi nombreux et aussi pressés que ceux des environs de nos grandes villes, les ont remplacées. Dans les intervalles, une foule de petits hameaux, formés de petits domaines dont l'étendue ne dépasse guère 3 hectares, se

(1) La loi oblige le propriétaire chinois à tenir ses cultures en bon état d'entretien; elle confisque la terre après trois années de jachère, et la concède à un nouvel occupant. Même le chef de la communauté est responsable de la bonne ou mauvaise tenue des champs: si les terres sont mal cultivées, le Code pénal le condamne à recevoir de vingt à cent coups de bambou: négliger de faire rendre au sol tout ce qu'il peut donner, c'est commettre un crime envers la nation. Le droit d'établissement sur le sol inculte appartient à tous: il suffit que l'immigrant avise de sa venue les autorités locales en réclamant l'exemption d'impôts, qui lui est accordée pendant une certaine période. (Reclus.)

sont élevés, au centre desquels on aperçoit les maisons entourées du champ patrimonial, planté d'arbres et d'arbrisseaux. On pourrait dire, sans trop d'exagération, que ces maisons se touchent; mais ce qui les rapproche surtout, c'est qu'elles sont presque toutes parentes les unes des autres, et que les habitants des plus petites rencontrent naturellement dans les plus grandes, d'où elles sortent, d'où elles ont essaimé, les secours et l'assistance de l'association la mieux constituée. Chaque hameau, chaque groupe de ~~cotages~~ est un familistère complet où les habitants sont certains de trouver d'abord leur école, leur mairie, leur tribunal de famille; et ensuite, selon leurs besoins, les bras, le buffle, le moulin, la noria, que le peu d'importance de chacune de leurs petites fermes ne comporterait peut-être pas.

« Et cependant chacun est chez soi, aussi isolé qu'il le veut, aussi maître, aussi digne dans sa retraite, dans son *home*, aussi indépendant de ses voisins et de l'État et plus sûr, dans son inviolable petit cottage, que ne l'était chez nous, au moyen âge, le seigneur le plus puissant. Il y a certainement, au point de vue pittoresque, des paysages d'une beauté plus majestueuse, plus splendide, plus éclatante. Nulle part la nature n'est plus touchante, plus sympathique.

« Ça et là, sur les pentes douces des coteaux, s'échelonnent des bosquets de bambous au feuillage gracieux et léger. Autour des champs, autour des maisons, des plantations donnent à la campagne le caractère charmant des paysages de la Loire; ou bien dans les districts accidentés, l'aspect de nos vergers situés en montagnes. On voit bien encore, aux environs des pagodes et sur quelques sommets, de rares débris de forêts, mais ce qu'il y a surtout, ce qu'il y a

partout, ce sont des fleurs de toute espèce. Les azalées pourpres, les rhododendrons, les gardénias odorants, les glycines, tapissent les déclivités trop raides. Les roses, les chrysanthèmes et une foule d'autres plantes, que nous ne connaissons que parce qu'elles nous viennent de la Chine, fleurissent et parfument en toutes saisons les abords des cottages (1). »

— Sur les rives du Yang-Tse, poussent les arbres à suif, qui ressemblent aux cerisiers, et dont la graine blanche produit une graisse employée à la fabrication des chandelles. On y trouve aussi les arbres à savon, espèce d'acacia dont le fruit, très alcalin, parfumé d'un peu de camphre, a toutes les qualités du vrai savon. Un autre arbre particulier à la province de Se-Tchuen, c'est le *bouy-chou*, qui a l'aspect de nos noyers et donne une huile très recherchée remplaçant le vernis.

L'agriculture chinoise tire aussi depuis plusieurs siècles un grand parti de l'industrie des insectes. Longtemps avant nous, les Chinois faisaient de riches étoffes avec le cocon du *bombyx mori*. Ils élèvent le ver à soie du chêne, l'insecte à cire qui dépose sur le *pe-la-chen* ses rayons, plus petits que ceux des abeilles, mais plus purs. Les gens de Kia-Tin vont chercher les œufs de l'insecte précieux jusque dans la vallée de Tien-Chan, car il ne se produit pas chez eux. Les éleveurs ne marchent pendant ce voyage que la nuit, par groupes éclairés de lanternes, la chaleur du soleil pourrait faire éclore trop hâtivement la semence (2).

— Le Yang-Tse-Kiang est à la Chine ce que le Volga est à la Russie et le Mississippi à l'Amérique : c'est le plus considérable des cours d'eau qui traverse l'empire du Milieu. Pour le débit moyen, le fleuve Bleu est le qua-

(1) M. Simon.

(2) M. de Bezaure.

Les Chinois se servent du cormoran pour chasser le poisson comme ils se servent du faucon pour chasser les oiseaux.

« Depuis longtemps, dit le D^r Piassetsky, je cherchais l'occasion d'observer de près cette pêche. Aujourd'hui, au matin, en montant sur le pont, j'aperçus deux



Bateaux descendant le Yang-Tse-Kiang.

Chinois dans une barque avec ces oiseaux ; je les hélai et leur proposai de me prendre avec eux, ce à quoi ils consentirent avec plaisir et ils m'aiderent à passer dans leur barque.

« Cinq cormorans étaient là perchés sur un morceau de bois couvert de paille. Attachés par une patte et ayant au cou un anneau de paille, ils regardaient l'eau

et avaient l'air de se dire : « Il est temps de commencer. » La barque remonta la rivière à une grande distance, puis on la mit en travers en la laissant descendre le courant. Les Chinois détachèrent leurs oiseaux ; quelques-uns des cormorans se jetèrent à l'eau tout seuls, d'autres y furent poussés sans gêne, mais tous suivirent la barque en faisant des plongeurs. Les cormorans nagent vite et par soubresauts, plongent à une assez grande profondeur et restent longtemps sous l'eau.

« Leur propriétaire les stimulait par des mots ou des exclamations, et il me semblait qu'ils comprenaient leur maître. S'ils revenaient sur l'eau sans butin, ils n'avaient pas l'air contents, soufflaient avec force et grognaient comme des chiens.

« En voici un qui rapporte une carpe assez grande ; les pêcheurs poussent des cris de joie et s'empres- sent d'aller au secours du cormoran, qui tient ferme le poisson dans son bec crochu, malgré les efforts de la carpe pour reprendre la liberté. Le cormoran tâche de pousser la tête du poisson dans sa gorge, pour l'avalier avant qu'on le lui prenne ; mais le pêcheur saisit l'oiseau d'une main par le cou, et de l'autre lui retire la carpe ; puis rejette le cormoran dans l'eau. Evidemment celui-ci savait d'avance qu'il en serait ainsi ; il ne montra pas de mauvaise humeur, secoua la tête, rinça son bec à plusieurs reprises, pour perdre le goût de sa proie, et recommença à plonger.

« Ils revenaient ainsi assez souvent avec des poissons ; quand c'était un petit, ils l'avalèrent, mais l'anneau qu'ils portaient au cou empêchait qu'il ne passât dans leur estomac ; les Chinois l'attrapaient, lui faisaient rendre le poisson et le renvoyaient continuer sa

besogne. Si, à ce moment, on en apercevait un autre portant un poisson, le premier retenu dans la barque attendait que l'opération fût finie et restait tranquille. Si le poisson était bien petit, on le leur laissait dans la gorge, quelquefois même deux ou trois pour les retirer tous d'un coup. Parfois il arrivait que le poisson était volumineux ; alors immédiatement un cormoran allait aider son compagnon ; ils le tenaient ainsi à deux. D'autres fois ils se querellaient entre eux ; il leur arrivait aussi de laisser échapper leur proie, ils replongeaient aussitôt, mais presque toujours sans succès.

« Les uns pêchaient avec entraînement, d'autres avec mollesse, malgré les excitations du maître : « O ho, o ho ! err-go, en-go ! Aïe, gai-gai ! Aïe-éou ! » et d'autres exclamations de ce genre. Le pêcheur se fâchait, criait, sautillait sur son banc et finissait par se faire obéir du paresseux.

« Après une heure de cette pêche, on fit reposer les *loou-sy* ou *lou-tzy*, comme ils appellent les cormorans. On les retira de l'eau en les remettant à leurs places ; ils respirèrent bruyamment, leurs becs ouverts, puis commencèrent à se secouer, à déplier les ailes en les maintenant relevées comme des voiles, pour se sécher, et se grattèrent la tête. Pendant le repos, on ne leur donne rien à manger, car ils ne pêchent que quand ils ont faim. Une demi-heure après, le travail recommença, et cette fois celui qui apportait un grand poisson en recevait un petit en récompense ou comme encouragement. Les cormorans ne s'éloignaient jamais de leurs barques ; en un certain endroit où nous nous trouvâmes avec plusieurs autres barques de pêcheurs, ces cormorans reconnaissaient bien la leur, et les Chinois savaient aussi distinguer leurs individus, ce qui me paraissait très difficile.

« La séance finie, les Chinois me reconduisirent à mon bateau et m'invitèrent à choisir le meilleur poisson ; mais, ici comme ailleurs, ils ne voulaient point faire leur prix. Je leur donnai 500 sapèques, près de 3 francs ; ils s'en trouvèrent très satisfaits.

« Il ne m'a pas été donné de voir une chasse au canard, ce qui est très original. Voici ce qui m'a été raconté à ce sujet : Dans les endroits où les canards sauvages se rassemblent après le coucher du soleil, les Chinois jettent sur l'eau plusieurs citrouilles vides, qui se maintiennent à la surface. Les canards envisagent d'abord ces objets avec méfiance, mais finissent par s'y habituer, et nagent à côté sans y faire attention. C'est alors que le chasseur se met dans l'eau, ayant une ceinture au corps et la tête enfoncée dans une citrouille percée de deux petits trous pour pouvoir regarder. Il reste ainsi, plongé jusqu'au cou, à attendre l'arrivée des canards, qui nagent par-ci par-là sans soupçonner le danger. Lorsqu'un canard s'approche trop près du chasseur, celui-ci l'attrape par les pattes, le tire au fond de l'eau, lui tord le cou et l'accroche à sa ceinture. Les canards, qui ont aussi l'habitude de plonger, ne s'aperçoivent pas de la disparition d'un ou de plusieurs des leurs et ne fuient que quand ils voient l'homme se lever de l'eau (1). »

Les Chinois font une grande consommation de canards. Ils les séchent et les aplatissent comme une galette en les serrant entre deux planches. Les canards « tapés » alimentent les marchés de tout l'Empire. C'est, avec le porc, une des viandes que les Chinois mangent le plus volontiers. Sur les fleuves et les étangs on voit

(1) Traduit du russe par M. Aug. Kuscinski.

des troupeaux innombrables de canards domestiques gardés par des enfants en barques ou par des coqs très habilement dressés, qui mettent un zèle comique à empêcher le troupeau confié à leurs soins de s'éloigner : ils courent sur les rives et font admirablement leur métier de chiens de garde en criant et en agitant bruyamment leurs ailes.

SU-TCHÉOU-FOU. — TSCHEN-TOU. — LE PEUPLE ET LE GOUVERNEMENT CHINOIS. — LE CULTTE DES ANCÊTRES.

A Su-Tchéou-Fou, le fleuve Bleu reçoit dans son large lit les eaux du Min-Kiang. C'est un centre commercial et industriel fort important. Les rues sont presque propres, les boutiques étalent une variété infinie de marchandises. « A chaque pas, des ateliers de sculpture et de gravure de pierres fines. Dans les étalages miroite l'arc-en-ciel des jades, des agates *ma-no*, et des onyx du Yu-Nan ; des paravents s'ouvrent si délicatement fouillés et ciselés que le moindre souffle semble devoir les briser ; on y voit des boucles de ceinture où des dragons aux yeux de perles se mordillent, des dessus de table à thé valant souvent 1500 taëls, des anneaux aux destinations inconnues en Europe : ceux avec lesquels les mandarins portent la pipe à la boutonnière, ceux que les Tartares mettent au pouce quand ils tirent l'arc, et qui sont assez épais pour protéger le doigt.

Plus loin, tout un étalage de métaux martelés : des échafaudages de théières en cuivre blanc aussi clair que le platine, et dont les ventres rebondis ont la rondeur des panses mandarines ; des pipes de cuivre doré, au fourneau minuscule que l'on bourre après chaque aspiration de fumée ; de petites idoles et des magots

ridicules aux poses graves, taillés dans des lingots de plomb.

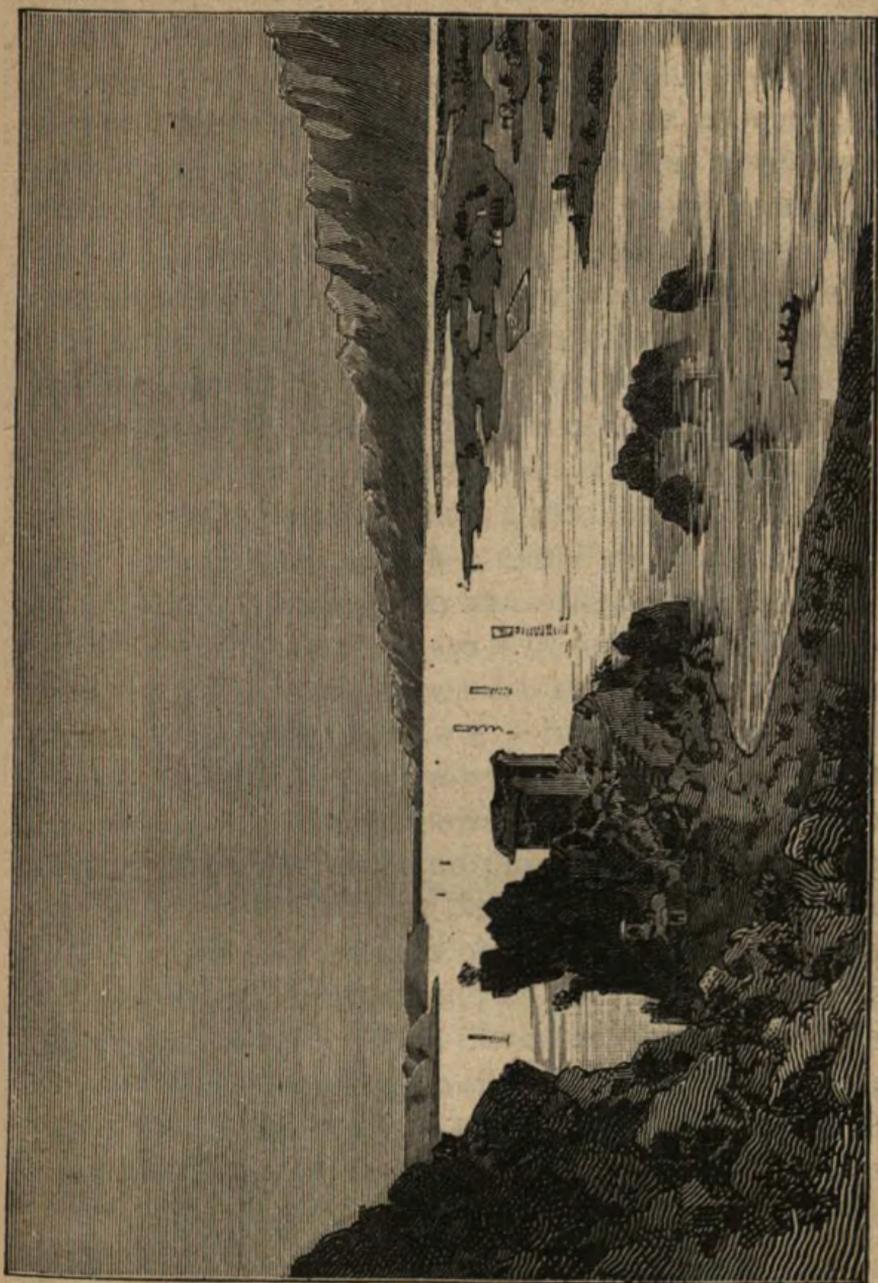
« De magnifiques parures en plumes de martins-pêcheurs attirent surtout mon attention. Les orfèvres de Su-Tchéou-Fou ont le secret de les incruster sur argent. Les nielles moirées du métal s'estompent sous les reliefs et les déliés du duvet turquoise. Des plumages vrais recouvrent des colliers d'or; on monte des épingles avec des plumes de l'oiseau de paradis chinois, qui naît et meurt comme une rose, en un matin, après avoir épanoui ses ailes (1). »

Si, à Su-Tchéou, on s'embarque sur le Min, il faut un mois de lente navigation pour remonter la vallée où s'épanouit Tcheng-Tou-Fou, la propre, riante et belle capitale du Se-Tchuen, le « Paris de la Chine », avec ses vastes faubourgs, ses superbes avenues arrosées de ruisseaux, ombragées d'arbres, ses rues aérées et régulières, ses magasins aux devantures en bois sculpté et verni, ses librairies où se pressent les acheteurs, ses jolies boutiques « remplies d'objets de prix : pièces de luxe disposées avec art pour séduire le passant, chaussures brodées avec application de velours, vêtements de théâtre avec plaque de cuivre et bonnets à longues plumes de faisans, articles de Canton en ivoire sculpté, lesquels viennent ici par voie de terre, apportés par des marchands ambulants; ornements d'argent, pierreries, fourrures d'écureuils volants. »

Quel curieux et pittoresque voyage ! et quelles contrées splendides on traverse en pénétrant ainsi au cœur même de l'Empire Fleuri ! Les champs cultivés, les jardins potagers s'étendent à perte de vue. « Les villages disparaissant dans des fourrés de bambous font

(1) M. G. de Bezaure.

ça et là des taches grises sur la campagne verte. Par-



Une vue du Min

tout la vie, le travail, la prospérité. Les arbres fruitiers
sont riches de promesses. Les maïs sont splendides.

Des paysans sont répandus dans les herbes. Cependant la rivière est tranquille, bleue, bordée de grands saules pleureurs et de pample mousses. Nous naviguons sous des feuillages qui s'accrochent aux vergues et qui, secoués sur nos bateaux, y laissent tomber une poussière d'or. Une chanson militaire est répétée par l'écho des rives : des jonques rasant les nôtres, remplies de soldats qui vont châtier les Lolos (1). »

Les villes s'annoncent par un grand bourdonnement de ruche; les villages semblent se toucher; et tout autour de vous il y a une intensité de mouvement, une fièvre d'activité et de vie qui vous révèlent une Chine nouvelle et inconnue, tout autre que celle que nous sommes habitués à contempler sur les paravents et à voir dans les vitrines de nos boutiques de chinoiserie. Ces magots aux chapeaux en abat-jour de lampe, qui nous font rire, ces poussahs au gros ventre, sont les gens les plus industrieux du monde, les agriculteurs les plus habiles, les artisans les plus patients et les plus adroits, les ouvriers les plus sobres, les plus énergiques, les plus laborieux qu'on puisse rencontrer. Tout Chinois a cinq ou six métiers : il est à volonté cultivateur, tisserand, vannier, cordonnier, forgeron. C'est dire qu'il ne connaît pas le chômage. Aussi ce peuple est-il le plus heureux de la terre. Et de toutes les nations civilisées, il n'en est pas qui soit moins chargée d'impôts. Tandis qu'en France on paye environ 100 francs d'impôt par tête, en Chine on en paye 3.

(1) M. Gaston de Bezaure, interprète chancelier en Chine. C'est un des rares Européens qui aient remonté le Min jusqu'à Tchen-Tou-Fou. — Les Lolos font partie des tribus encore insoumises qui se sont retirées dans les régions montagneuses du Yunnan. Quand ils descendent dans les plaines, c'est le plus souvent pour commettre des actions de brigandage.

« Beaucoup d'Européens croient que la Chine, dit M. Simon, ancien consul de France en Chine, est, par excellence, le pays du despotisme. Or, je demande ce que peut être un despotisme qui, pour plus de 500 millions d'êtres, ne s'exerce qu'au moyen de 24 à 30,000 fonctionnaires; qui, pour se soutenir, n'a qu'une armée permanente d'une centaine de mille Tartares, quasi perdus au milieu d'une pareille fourmilière? En réalité, les Chinois se gouvernent et s'administrent eux-mêmes; dans la famille, par tous les membres de la famille; dans la cité, par les délégués qu'ils ont élus, et dont les fonctionnaires officiels ne sont, pour ainsi dire, que les présidents. Et notez qu'ils ne se gênent pas pour renvoyer ces présidents quand ils ont à s'en plaindre, ce qu'ils font du reste d'une façon assez originale. Dans un des départements les plus peuplés d'une province que j'ai visitée, on annonce un jour la prochaine arrivée d'un préfet qui, partout où il avait été, n'avait laissé qu'une mauvaise réputation. On le savait. Le peuple s'émeut, le conseil du département se réunit, et l'on envoie au vice-roi adresses sur adresses pour le prier de revenir sur son malencontreux choix. Mais le vice-roi s'obstine et l'on apprend bientôt que le préfet n'est qu'à quelques lieues de la ville. Le Conseil s'assemble de nouveau; il fait dresser à l'entrée de la cité une tente; on y porte le repas et les rafraîchissements d'usage, et on y commande le cortège habituel; mais en même temps on fait préparer quatre palanquins avec des porteurs frais et dispos; puis on attend mon préfet. Il arrive, on le reçoit poliment; on l'invite à se reposer et à se rafraîchir; mais on lui déclare que le peuple ne veut pas de lui, qu'il n'entrera pas dans la ville et que trois délégués du conseil vont avoir l'honneur de le reconduire à la capitale.

« Ce qui fut fait. Est-ce une exception? non; et le calme avec lequel s'accomplit cette exécution prouve au contraire qu'elle est dans les mœurs. D'ailleurs, écoutez leurs législateurs et leurs philosophes : « Le monarque, disent-ils, n'est que le mandataire du peuple. S'il se trouve un souverain qui se conduise contrairement au bien et à la volonté du peuple, tout le monde le regarde comme une calamité, et quoiqu'il ait l'autorité en mains, on le chasse. Qui dit cela? Confucius, c'est-à-dire le plus grand et le plus populaire de leurs philosophes, de leurs moralistes et de leurs législateurs.

« Voilà pour la liberté politique. Mais les Chinois n'ont pas que la liberté politique, ils ont toutes les libertés : liberté de conscience, de religion, de culte. On trouve en effet, dans presque tous les rangs des fonctionnaires, des musulmans, des juifs et des chrétiens, aussi bien que des bouddhistes et des hommes ne professant aucune religion particulière, si ce n'est celle des ancêtres. »

Il n'y a en Chine ni caste sacerdotale, ni caste judiciaire, ni caste enseignante; en haut, le gouvernement dont le pouvoir plane au-dessus de tout; en bas, le peuple le plus libre qu'on puisse imaginer. Pas de classes privilégiées, en dehors de la suprématie purement nominale de la race tartare. Tous les rangs de la société sont égaux; l'accès de tous les emplois est ouvert aux plus instruits. Les concours littéraires sont libres; les mandarins sont choisis parmi ceux qui s'y sont le plus distingués. Avec d'aussi sages institutions, un peuple ne peut que prospérer. Cette prospérité matérielle de la Chine frappe tous ceux qui la parcourent, même avec un parti pris de dénigrement.

Bienveillants, simples, affables, honnêtes et labo-

rieux, les Chinois de l'intérieur sont toujours prêts à rendre service et considèrent comme un devoir de pratiquer l'hospitalité envers les étrangers.

Un voyageur anglais, M. Colquhoun, raconte que lorsqu'il se promenait le soir dans les villages de la Chine méridionale, les villageois venaient l'inviter à partager leur repas ou à boire une tasse de thé dans leur maison.

Combien y aurait-il de paysans en Angleterre ou en France qui, voyant un Chinois débarquer dans leur village, l'inviteraient à dîner ou simplement à partager une bouteille de porter ou de vin avec leur famille?

Le Chinois a sans cesse à l'esprit les préceptes de conduite formulés par les anciens sages. Aussi voit-on ce spectacle extraordinaire sur les routes de l'intérieur : de simples porteurs de palanquins partager fraternellement le gain de leur journée avec les pauvres.

« Monsieur, disent ceux-ci en s'approchant de l'un des porteurs, nous n'avons pas encore gagné notre vie aujourd'hui ; nous permettez-vous de prendre votre place et de vous soulager pendant quelque temps ? — Volontiers, monsieur, mais nous ne pourrions payer vos services très cher. Nous ne gagnons pas beaucoup. — Qu'à cela ne tienne, monsieur, nous nous en rapporterons à votre générosité. » Et ces porteurs de rencontre prennent la place des autres qui, pendant une ou deux lieues, les épaules déchargées, suivent le palanquin en chantant.

M. Simon raconte encore que telle est la politesse de ce peuple, qu'il est d'usage d'accorder à l'étranger de distinction qui arrive dans une ville la plus belle des prérogatives de la souveraineté, le droit de grâce ! Dans un voyage dans les provinces de l'intérieur,

M. Simon a vu amener chaque jour à sa porte les condamnés de la veille et il obtenait pour les uns remise entière et pour les autres réduction de la peine.

Tout le secret de la sagesse chinoise est dans le culte rendu à la mémoire des ancêtres. Les Chinois ne se considèrent pas comme des individus isolés, mais comme les anneaux d'une chaîne reliant le passé à l'avenir. Ils ne sont que les usufruitiers de la civilisation qu'ils ont reçue de leurs ancêtres et qu'ils doivent transmettre intacte à leurs descendants. Les ancêtres restent intimement attachés à l'œuvre de leur postérité, et c'est pour ainsi dire sous leurs regards que celle-ci agit. La morale chinoise se résume dans cette pensée : « Ce que je fais sera-t-il approuvé des ancêtres ; serai-je digne d'aller me réunir un jour à eux ? »

Le culte des morts, a dit un philosophe, est le signe des races qui vivent longtemps, qui ne laissent perdre ni l'esprit de famille ni l'héritage des traditions.

Dans les écoles on voit un cercueil sur lequel est inscrit le mot *Félicité*, et qui est exposé là, aux yeux des enfants, pour leur rappeler sans cesse le souvenir de leurs ancêtres, et que le premier devoir qu'ils ont à remplir est d'honorer et de pacifier les mânes de leurs parents.

Ce culte des ancêtres est une des plus belles et des plus touchantes cérémonies religieuses de l'humanité. Voici, d'après M. Simon, comme elle se pratique dans les familles chinoises :

Revêtus de leurs habits de fête, les membres de la famille se rassemblent dans la salle consacrée à la mémoire des parents défunts. Au fond, contre la muraille, une longue table en bois verni occupe

presque toute la longueur du mur et forme autel. Sur cet autel, des gradins supportent par ordre de date les petites tablettes laquées sur lesquelles sont inscrits les noms des ancêtres, et devant lesquelles brûlent des flambeaux et des brûle-parfums. Le père et la mère, qui jeûnent depuis la veille, viennent se placer devant l'autel et commencent par adresser au ciel une courte invocation, puis l'assistance entonne l'hymne des ancêtres. Leurs âmes sont invoquées, et on leur offre un pigeon, une poule, des fruits, du vin, des céréales, du riz ou du blé. Le père lit ensuite les noms des aïeux inscrits sur les tablettes, et les rappelle plus particulièrement au souvenir de la famille; il les fait pour ainsi dire surgir du tombeau et parle en leur nom. Le pain et le vin qu'il leur a consacrés sont distribués de leur part à la famille, comme un symbole de l'indissoluble union qui lie les morts aux vivants. Après ce repas en commun — cette communion, — le père, assis entre sa femme et ses deux fils aînés, ouvre le Livre de la Famille, y inscrit les événements nouveaux qui se sont produits, puis il fait lire par un des assistants la biographie d'un parent mort. Il la commente ensuite, exhorte ceux qui l'entourent à imiter les vertus de cet ancêtre.

Dans la seconde partie de la solennité, la famille s'érige en tribunal domestique. Le père demande si tout le monde s'est acquitté de l'impôt. Dans le cas contraire, des avances sont faites au retardataire. Et si quelque litige s'est élevé avec une autre famille, on examine si on peut l'arranger à l'amiable. Enfin on passe aux différends qui ont pu se produire dans la famille elle-même. S'agit-il d'un délit ou d'un crime, l'accusé est isolé et mis immédiatement en juge-

ment ; ou bien, dans le cas où il y a des renseignements à prendre, des preuves à réunir, renvoyé à la prochaine réunion, ou consigné devant une assemblée extraordinaire convoquée.

Dans la famille chinoise, le père est considéré comme le représentant de l'empereur, et les rapports naturels du fils avec le père se confondent dans l'esprit du peuple des « Cent-Familles » avec les relations d'obéissance envers le souverain. Telle est la raison qui a maintenu l'État chinois, en dépit des révolutions intérieures, des invasions étrangères et des changements de dynasties (1).

(1) E. Reclus.



CHAPITRE VI

DE SHANGHAI A PÉKIN

Sur un navire de la Compagnie de navigation chinoise. — Passagers indigènes et européens. — Le golfe du Petchili. — Tchô-fou. — Les forts de Takou. — Le Pei-Ho. — Arrivée aux concessions de Tien-Tsin. — Les massacres de 1870. — M. Fontanier; M. et M^{me} Thomassin. — La cité chinoise. — Un dieu métamorphosé en dragon. — Vie et aventures du vice-roi Li. — Un Français commandant de l'artillerie chinoise. — La rue des Vieux-Habits. — Un marchand de statuettes satiriques. — Théâtres et restaurants. — L'échange des livres généalogiques. — Opinion d'un Chinois sur la danse. — Articles d'exportation et d'importation. — Comment on se rend de Tien-Tsin à Pékin. — Gondoles et charrettes. — Les auberges. — Le paysage. — Arrivée à Pékin.

DE SHANGHAI A TIEN-TSIN.

Une compagnie de navigation chinoise créée par le vice-roi du The-Ly et subventionnée par le gouvernement impérial, fait depuis quelques années une concurrence sérieuse aux sociétés européennes.

C'est sur un des beaux et grands navires de la *China Merchant's steam navigation Company* que nous avons pris passage pour aller de Shanghai à Tien-Tsin.

Sur ces vapeurs, les Chinois ne sont pas enfermés derrière des grilles de fer. Ils s'installent dans l'entrepont, avec leur inséparable petite lampe et leur pipe à opium. On en voit de couchés, dans toutes les attitudes, les uns sur des nattes, d'autres sur des bancs. Ceux-ci fument ou jouent, ceux-là écoutent un bavard ou un conteur. Les marchands, un peu à l'écart, causent

affaires. Vue de la porte, cette grande cabine présente le plus extraordinaire pêle-mêle de bras, de têtes, de tresses, d'éventails, de pipes et de jaquettes de soie et de coton.

Les propriétaires de ces divers objets n'ont jamais l'idée de se promener sur le pont pour jouir du paysage ou de la brise de mer.

« La seule fois que j'aie vu un groupe de passagers chinois manifester un sentiment voisin de l'animation, dit M. J. Thomson, ce fut à l'occasion d'un filou qu'ils avaient découvert au milieu d'eux et qu'ils avaient voulu punir à leur manière. Quand le bateau arriva au port, ils dépouillèrent le coupable de ses habits, les lui attachèrent sur la tête, lui lièrent les mains derrière le dos, et l'envoyèrent ainsi à terre, à la rencontre de ses amis... »

Les Européens et les riches passagers chinois se tiennent dans le salon réservé aux premières. Il y a là des Anglais solennels, de haute taille, aux favoris rouges; des Américains qui portent la barbe sans la moustache, des missionnaires catholiques en costume chinois, avec la croix d'or sur la poitrine, et des missionnaires protestants également déguisés en Célestiaux, avec une robe de soie et une longue queue dans le dos. Ceux-ci sont souvent environnés de toute leur famille encore vêtue à l'européenne.

Le costume européen, surtout le costume religieux, est méprisé en Chine. C'est pour n'être pas en butte aux railleries de la foule, que les missionnaires ont dû adopter le costume des lettrés et des bourgeois.

A la sortie du Wang-pou, on fait route droit au nord. Bientôt on perd de vue la terre. De jolis petits oiseaux voltigent et sautillent sur le pont, d'un air familier. La haute mer les retient captifs, mais le lendemain, ils

reprennent gaiement leur vol; leur instinct les avertit que la terre est proche. En effet, on ne tarde pas à apercevoir, à gauche, des terrasses boisées : c'est le promontoire de Chantoung, marquant la limite entre la mer Jaune et le golfe de Petchili.

On côtoie des falaises au pied desquelles des villages et des hameaux ressemblent à des nids d'oiseaux de mer; puis on entre dans la rade de Tché-fou, où mouillent des navires de diverses nationalités et toute une flottille de canonnières chinoises construites en Angleterre et armées d'énormes canons Armstrong. La ville chinoise est une agglomération de tristes et branlantes masures où grouille une population d'une vingtaine de mille âmes. Les maisons de la colonie étrangère s'égrènent le long du rivage, au milieu de jardins et de riants bosquets. Le climat de Tché-fou est d'une douceur exceptionnelle; il attire chaque année les riches négociants anglais, français, américains et allemands de la Chine méridionale et du Japon. En été, Tché-fou est un petit Trouville chinois.

Les missionnaires protestants y ont établi leur quartier général. C'est aussi le centre du commerce avec la Corée et le littoral russe de la mer d'Okhotsk.

Le navire reprend le large, il traverse le golfe de Petchili et arrive le soir devant la barre de Takou, qu'on ne peut franchir qu'à la marée haute.

Au milieu de plaines plates et à demi submergées, les fameux forts de Takou, pris d'assaut en 1860 par les troupes anglo-françaises, gardent l'embouchure du Pei-Ho et défendent le chemin de Pékin. Aujourd'hui, ces forts sont reliés par une série de travaux exécutés par des ingénieurs anglais et allemands; des Krupp à longue portée remplacent les anciens canons

fondus par les Jésuites, à Pékin, au XVIII^e siècle. Et ce ne sont plus des Chinois armés de vieux mousquets à mèche ou d'arcs, qui gardent ces fortifications, mais des soldats tartares exercés à l'euro péenne et armés d'excellents fusils à tir rapide.

« Au delà des forts, tout n'est que boue : impossible de rien voir de plus triste que cette plaine marécageuse s'étendant à l'infini, dépourvue de toute espèce de végétation. Sa parfaite horizontalité n'est interrompue çà et là que par de petits monticules coniques : ce sont des amas de sel fabriqué sur place.

« Un peu plus haut est la ville de Takou. Villes et villages sont composés de maisons de boue, incapables de résister longtemps à la pluie, et demandant une réparation après chaque averse. Les toits de paille sont recouverts de terre ; les murs, les rues, la campagne, et jusqu'à l'eau du fleuve, tout est de la même teinte jaune sale. Pas un arbre, pas trace de verdure. Cependant la population est très nombreuse ; des cochons noirs grouillent partout : ils sont là dans leur élément.

« On voit très peu de femmes ; elles se cachent généralement en nous voyant passer. Ces malheureuses créatures paraissent estropiées ; elles se meuvent sur leurs petits pieds, d'un pas chancelant et incertain, se balançant continuellement et tenant les bras étendus, pour conserver leur équilibre.

« Le Peï-Ho est un petit fleuve vaseux, à peine large comme la Seine entre Rouen et Paris. Nous devons le remonter jusqu'à Tien-Tsin : dans ce parcours d'une centaine de kilomètres, il décrit de capricieux méandres qui rendent sa navigation difficile aux navires d'un certain tonnage.

« A mesure que nous avançons, la campagne, sans

cesser d'être plate, perd son caractère de stérilité ; elle est parsemée de tombeaux en tumulus, plus ou moins élevés, que les parents du défunt entretiennent avec soin. Au delà de Tang-Kou, la terre est parfaitement cultivée ; de populeux villages se succèdent sur les rives du fleuve, à des intervalles assez rapprochés ; des



Maison de campagne à Tché-Fou.

nuées de travailleurs sont répandus dans les champs, pas un pouce de terrain n'est perdu ; sur les terres où le riz vient d'être récolté, une autre culture se prépare ; le blé nouveau verdit déjà entre des plates-bandes de choux énormes en pleine croissance. Quelques arbres animent un peu le paysage, mais ils sont si poudreux qu'on distingue à peine la couleur de leur feuillage.

« Nous passons devant le fort de Sintcheng, construit

par les Chinois, il y a quelques années, dans la prévision d'une guerre avec le Japon : c'est un vaste camp retranché, en terre, ayant huit kilomètres de circonférence. — Devant Takou, village important, stationnent un nombre considérable de grandes jonques, peintes de couleurs éclatantes, ornées d'yeux gigantesques et de dragons dorés. On m'apprend qu'elles viennent toutes de Canton, et mettent un an à faire le voyage, aller et retour. A six heures, on jette l'ancre à quelques kilomètres du rivage, car on ne peut songer à voyager la nuit sur un fleuve tel que le Peï-Ho.

« A huit heures, la marée montante, qui se fait sentir jusqu'ici, permet de continuer la route. Après force tours et détours imposés par les circuits du fleuve, nous apercevons enfin un vaste arsenal, de construction récente, qui nous annonce le voisinage de Tien-Tsin. Peu après, nous abordons, sur la rive droite, aux quais du quartier européen, en face de *Globe's Hôtel* (1). »

Un des plus beaux édifices de la Concession étrangère est l'hôtel du Consulat français, bâti avec une partie de l'indemnité payée par la Chine à la France, à la suite des massacres de 1870. Un mystère plane encore sur les causes de cette émeute. Au mois de mai, des bruits alarmants circulèrent tout à coup dans la cité chinoise : les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, qui dirigeaient un hôpital et un orphelinat au centre d'un des grands faubourgs, furent accusées d'avoir volé des enfants et de les avoir tués. On disait qu'elles leur avaient arraché le cœur et les yeux pour préparer des charmes et des remèdes.

Des attroupements se formaient chaque jour devant

(1) M. Cotteau.

l'hospice, et les sœurs n'osaient plus sortir. Et chaque jour des incidents nouveaux excitaient le fanatisme de la populace. Une fois, c'était une fille qui s'était arrêtée devant une boutique pour acheter du riz : suivant l'usage chinois, elle n'entra pas, à cause de son sexe ; elle tendit son papier dans lequel il y avait des sapèques. Le marchand le remplit de riz et allait le lui rendre, quand il s'aperçut que la jeune fille avait disparu et qu'elle suivait un individu. Il sortit de sa boutique, et appela l'attention des voisins sur ce fait qui lui parut étrange. Évidemment, l'homme était un ensorceleur, il avait un charme, et ce charme avait été donné par les chrétiens.

Une autre fois, c'étaient deux Chinois étrangers qui faisaient leur apparition dans le quartier de l'Ouest habité par des mahométans. Ils portaient un sac sur leurs épaules et conduisaient par la main deux petits enfants. On les questionna pour savoir ce qu'ils venaient faire ; ils se sauvèrent. On les rattrapa et ils furent conduits au yamen. Leurs sacs contenaient des dollars mexicains (monnaie dont se servent les Européens) et des paquets de drogues. Mis à la torture, ils déclarèrent qu'ils avaient ensorcelé les deux enfants au moyen de ces drogues, et que les dollars leur avaient été donnés par les sœurs en payement de leur crime. La loi prévoit le crime de l'ensorcellement. Les deux hommes furent condamnés à mort et exécutés.

C'était implicitement condamner les sœurs et rendre un arrêt de mort contre les Européens.

Une proclamation du Chih-fu porta le fait à la connaissance du public.

Les lettrés organisèrent aussitôt une manifestation. On pénétra dans l'enclos de la mission, plusieurs cadavres furent exhumés et examinés. A quelques-

uns les yeux manquaient; cet effet naturel de la décomposition fut interprété comme une preuve convaincante de la culpabilité des sœurs et des missionnaires.

Le 20 juin, des groupes menaçants se formèrent devant le consulat de France; on jeta contre la porte et les fenêtres des briques et des pierres.

Le lendemain, une foule plus compacte que la veille se porta de nouveau en poussant des hurlements et des vociférations devant le consulat et la mission, qui n'étaient séparés que par un mur.

Le consul de France, M. Fontanier, armé d'un revolver et accompagné de son chancelier, sortit par une porte de derrière et se rendit au yamen pour réclamer du secours. La porte était fermée, il l'enfonça d'un coup de pied. Après avoir reproché au haut fonctionnaire chinois sa conduite et son incurie, il reprit le chemin du consulat, mais à peine fut-il dans la rue, qu'il reçut un coup de lance dans le flanc. Comme d'autres individus armés de piques accouraient au-devant de lui, M. Fontanier tira un coup de revolver.

« On nous tue; tuons-le! » vociféra la foule. On se précipita sur le consul et sur son compagnon. Les deux Français se défendirent comme des lions, mais criblés de coups de lance, ils expirèrent à la porte du consulat. Un jeune couple, M. et M^{me} Thomassin, les hôtes de M. Fontanier, pris de panique, voulurent essayer de gagner le bateau qui les attendait à peu de distance, pour les transporter à Pékin. M. Thomassin était armé d'un pistolet et d'un sabre chinois. Assailli par un coup de pierre, il eut l'imprudence de tirer. Il fut sur-le-champ écharpé, mis en pièces, et sa femme fut tuée par un coup de hache sur la nuque. Leurs corps, complètement dépouillés, furent jetés dans le

fleuve et repêchés le surlendemain près des Concessions. Après ce premier crime, la foule se lança contre le consulat et se mit à le démolir (1).

Puis ce fut le tour de l'hospice des sœurs. On les



Le jardin d'un yamen, à Tien-Tsin.

massacra, on déchira leurs corps, leurs restes furent brûlés. Il y eut parmi les victimes neuf Françaises.

Plusieurs négociants européens établis dans la ville chinoise furent aussi tués.

Une dame française qui se promenait à cheval au moment de l'émeute n'échappa que grâce à la rapidité

(1) M. de Hubner.

de sa bête ; mais comme elle avait laissé son mari seul, elle voulut le rejoindre, se déguisa en Chinoise et revint dans son quartier ; malheureusement, en descendant de cheval, elle laissa voir son pied, on la reconnut et elle fut massacrée sur le seuil de sa maison.

Le calme ne se rétablit qu'à l'arrivée des canonnières anglaises.

Depuis cette époque, quatre frégates, française, russe, anglaise et japonaise, stationnent à demeure dans le port de Tien-Tsin.

A TRAVERS LA VILLE CHINOISE.

La ville chinoise, de forme carrée, entourée de murailles crénelées et flanquées de tours, est à trois kilomètres en amont du fleuve. On y arrive en traversant un terrain mixte où se sont établis quelques marchands européens et un photographe chinois. Dans cette plaine se trouve aussi une fabrique de cartouches, de capsules et de torpilles. Les directeurs et les ouvriers sont tous Chinois. C'est dans cette vaste plaine que les Anglais ont établi leur champ de course, qui est en même temps un rendez-vous de chasse. Le gibier y abonde, et attire en tout temps un grand nombre de chasseurs et de fauconniers.

L'accès des grandes villes chinoises du littoral n'est pas facile.

Pour entrer dans Tien-Tsin, il faut que nous passions sous une longue voûte sombre, encombrée d'animaux, de charrettes, de chaises à porteurs, de lourdes voitures attelées de bœufs. Les piétons se bousculent sur des tréteaux élevés de trois ou quatre pieds au-dessus du sol, aussi étroits que des passerelles. On risque de tomber et d'être écrasé à chaque pas.

« Ces scènes de rues chinoises, dit M. de Hübner, agissent sur moi comme un cauchemar. Il faudrait un Callot pour rendre ces diableries grotesques, ridicules, terribles. Plus nous avançons vers la porte, plus le courant devient fort. Ah! que ne puis-je revenir sur mes pas! Mais il est trop tard. L'entonnoir sombre, noir, étroit, va nous engloutir. Mon guide, type de l'hercule anglo-saxon, se fraye passage. Je tâche de le suivre, mais la foule nous sépare. Si j'ai le malheur de tomber, on n'aura garde de me secourir. Ce sera un diable étranger de moins. Voilà tout! Il sera tombé par hasard; et c'est par hasard qu'on le broiera. Le hasard ne paye pas d'indemnité; on ne lui tranche pas la tête. Et moi qui trébuche sur les bords des planches glissantes! A ce moment suprême, me voyant déjà sous les roues des charrettes, sous les pieds des ponies mongols et des portefaix, je saisis la tresse d'un grand monsieur qui marche devant moi. Y a-t-il situation plus bizarre et plus lamentable? Un honnête Européen se cramponnant à la queue d'un Chinois; le Chinois tournant la tête avec rage vers le monsieur qu'il remarque malgré lui, et dont il ne peut se délivrer, car la foule l'engage à faire usage de ses poings; moi, toujours collé à son dos, et, faute de paroles, tâchant, par le jeu de ma physionomie, par de gracieux sourires, d'apaiser sa légitime colère! »

A l'époque où M. le baron de Hübner visita Tien-Tsin, toute la ville était en émoi à la suite de l'apparition d'un dieu métamorphosé en dragon. Ce dragon était exposé dans un temple, à la vénération des fidèles, sous la forme d'un serpent. Chacun s'empressait de lui apporter des présents et des corbeilles de fruits. En face de l'autel on avait dressé un théâtre, où des comédiens jouaient du matin au soir.

Le vice-roi de la province du Tche-ly réside à Tien-Tsin, mais son palais n'a rien de remarquable, à part la grande porte rouge dont les battants fermés sont décorés de deux guerriers fantasques, roulant des yeux terribles, comme pour foudroyer ceux qui se présentent.

« Li est né en la deuxième année du règne de l'empereur Tao-koang (la splendeur de la Raison), dans la province de Ngen-r'hoëi. Son père était un obscur lettré, qui donna, malgré cela, une brillante éducation à ses cinq enfants, dont Son E: Li est le second.

Celui-ci conquit en peu de temps ses grades universitaires. L'année 1848 le vit entrer à l'Académie impériale, dite « la forêt des pinceaux ».

Lorsque les rebelles Taï-ping envahirent son pays natal, il se mit à la tête d'une milice qu'il avait formée, et servit sous les ordres du vice-roi des deux Kiang. Promu au grade de magistrat de circuit « Tao-taï », il devint bientôt un des premiers lieutenants du vice-roi Tseng-kouô-fan. En 1861, première année du règne de l'empereur Tong-tche, il fut nommé gouverneur du Kiang-son. C'est alors que, secondé par le colonel anglais Gordon, il fit éprouver de graves échecs aux Taï-ping.

A la prise de la ville de Sou-tcheou, il fit mettre à mort les princes rebelles Taï-ping, quoique, dit-on, la ville n'ait capitulé que sous condition que ces princes auraient la vie sauve. Les avis sont, du reste, partagés sur ce point, et, d'après un officier anglais ayant pris part à ces affaires, l'ordre d'exécution serait parti de plus haut lieu. L'empereur, pour récompenser le gouverneur Li, lui décerna une veste jaune et le titre de Fei-tze-chao-pao, gardien du trône. Après la prise de Nankin, en 1864, Son E. Li fut fait noble de troi-

sième classe et décoré de la plume de paon à double œil.

En 1866, il chassa du nord de la Chine les rebelles Nien-fei. En 1867, il fut nommé vice-roi de la province du Hou-pei et de celle du Hou-nane. C'est alors qu'il fut envoyé dans l'Ouest contre les musulmans chinois révoltés.

Dans cette dernière campagne, il eut pour lieutenant un Français qui est encore aujourd'hui à son service comme général commandant de l'artillerie. Ce singulier personnage s'appelle Pinel : tambour du 101^e régiment de ligne pendant la campagne de Chine, il avait appris à parler chinois ; aussitôt son congé expiré, il alla, dit-on, seul, sans recommandation aucune, se joindre aux pieds du vice-roi Li, opérant alors contre les Taï-ping, dans le Kiang-sou.

« — Grand homme, aurait-il dit, votre haute intelligence saura mieux distinguer que moi-même à quoi je puis vous être bon ; je ne demande qu'à vous servir. »

Les hauts fonctionnaires de la Chine, on le comprendra facilement, sont peu habitués à voir autant d'humilité et d'admiration pour eux chez les Occidentaux. Pinel fut nommé sergent dans l'armée chinoise. Français, et naturellement brave, il se signala maintes fois et parcourut très vite tous les grades de l'armée. En 1870, il se retrouvait, pour la première fois, depuis dix ans, en contact avec quelques compatriotes, à qui il raconta que le gouvernement chinois, quoique très large pour lui, l'obligeait cependant, en quelque sorte, à placer sa fortune en immeubles pour le rattacher davantage au pays ; il avait dû se marier à une Chinoise, et souvent les circonstances lui avaient dicté d'être aussi bouddhiste qu'il avait été chrétien. Ce per-

sonnage auquel, outre la bravoure, il a fallu, pour pouvoir se maintenir dans une aussi haute situation, un tact et une finesse rares, se considère comme complètement Chinois. Je l'ai aperçu, raconte M. Choutzé à qui nous empruntons ces détails, impassible, parmi les officiers généraux et autres qui se tiennent debout dans le salon du vice-roi tant que dure la réception. — Ce que c'est, en Chine, que de savoir manier les baguettes!

Son E. Li est, depuis 1870, vice-roi de la province du Tche-ly. De plus il est membre du grand conseil de l'Empire et membre du conseil privé dont S. A. I. le prince Kourg est le président, ce qui lui donne le titre de tchong-tang. De là l'appellation sous laquelle il est respectueux de le désigner, Li-tchong tang.

En un mot, Li-tchong-tang est actuellement un des plus grands dignitaires de l'empire; il est en même temps un des plus zélés appréciateurs des sciences occidentales, dont il a commencé l'application d'abord dans son armée, dans ses arsenaux, puis dans le commerce; c'est grâce à son initiative que s'est établie par actions une compagnie de vapeurs chinois faisant concurrence à la navigation étrangère. »

Le Peï-ho coule au milieu de la ville chinoise de Tien-Tsin. Deux faubourgs, où se concentre la vie industrielle et commerciale, déroulent sur les bords de la rivière leurs longues lignes de maisons incohérentes au-dessus desquelles s'élèvent les toits en chapeau chinois des temples et des pagodes.

C'est dans le faubourg de la rive septentrionale que se trouvaient le consulat de France, l'église et l'orphelinat détruits le 24 juin 1870. Seule, la haute tour de l'église est restée debout. Entre les murs à demi calcinés des établissements français sont alignés les tom-

beaux des victimes, construits aux frais du gouvernement chinois.

Les rues les plus curieuses de ce quartier sont la rue des Lanternes et la rue des Vieux-Habits. Nous en trouvons une amusante description dans le journal de M. Choutzé :

« La première de ces rues, qu'on suit pour gagner la porte orientale de la ville murée, est la mieux entretenue des rues du faubourg de l'Est. Chaque boutique, même après la fermeture des volets, entretient une lanterne longue de papier rouge, protégée par un grillage de fer et portant les deux caractères : *kong i*, c'est-à-dire commodité de tous. Il n'en est pas de même dans les autres rues, qui sont éclairées seulement par la lanterne que chacun porte devant soi.

La rue des Vieux-Habits n'est que la prolongation, sur les bords du canal Impérial, de la rue des Lanternes parallèle au Peï-ho. Cette rue (Kou-y-kie) retentit du matin au soir du nasillement cadencé des fripiers qui, ayant un tas de vêtements d'occasion sur leur bras gauche, font passer successivement dans leur main droite ces nippes dont ils composent un autre tas, après les avoir sommairement exhibées, en chantant les qualités et la valeur de chacune d'elles. L'absence des amateurs ne les arrête pas, et s'il ne se présente personne, le tas de droite repasse à gauche et alternativement pièce par pièce, toujours sur le même air, jusqu'à la tombée de la nuit.

Dans cette même rue demeure un marchand de statuettes, le plus fameux qu'il y ait en Chine. Ces figurines, dont les plus grandes ont environ un pied de haut, sont en terre parfaitement travaillée et peinte. Leurs proportions et leur style n'ont rien du grotesque qui caractérise tout ce que les Chinois dessinent ou

peignent. Les types et les expressions de physionomie sont admirablement rendus. Les acteurs célèbres se retrouvent tous dans les vitrines de cet artiste, en compagnie des petits mandarins les plus connus, dont le rang infime promet l'impunité à la plaisanterie. Il y a surtout une collection de mendiants véritablement repoussants : leurs plaies vraies et leurs plaies factices sont fidèlement imitées, ainsi que les haillons, qui sont de vrais haillons, dont la statuette est recouverte. »

Comme dans toutes les grandes ville chinoises, — surtout les villes maritimes — les distractions abondent à Tien-Tsin. Des maisons de thé, des restaurants, des jardins de plaisir, des bateaux de fleurs, des théâtres, sollicitent partout le passant.

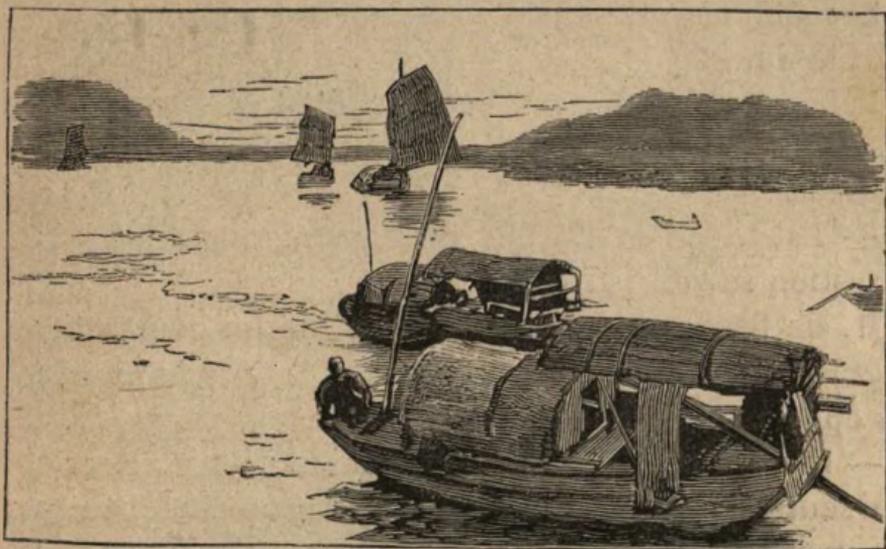
Les théâtres sont groupés dans un quartier spécial, le Heou-kie-heou, l'Arrière-Rue. Passez-y le matin à l'aube, vous croiriez que la plupart des maisons qui la bordent ne sont occupées que par des éleveurs de volailles. Ce ne sont que des cris de poules, et cependant les gallinacés n'y sont pour rien. Ces maisons sont celles qu'habitent les élèves du Conservatoire de l'endroit, les jeunes chanteurs et les jeunes comédiens de Tien-Tsin. Dès l'aube, leur maître, pour éprouver leurs voix, leur fait pousser des cris de poule. Tel est le premier, mais non le dernier des exercices auxquels on livre les jeunes Chinois, qui représentent sur la scène les soubrettes de comédie et qui, dans la vie réelle, sont les convives indispensables de tout diner de luxe offert au restaurant.

C'est dans l'Arrière-Rue que se trouvent les plus beaux restaurants; le soir, les salles et les cabinets particuliers retentissent des cris joyeux des convives qu'entrecouper les flonflons des guitares.

Un des plus fameux restaurants des faubourgs est

sans contredit celui que tient le musulman Leau-lao-Ki, à l'enseigne de *l'Harmonie et l'Amitié* (Ho-tsing-Koane) : c'est là que l'élite de la société musulmane, très nombreuse à Tien-Tsin, se donne rendez-vous pour manger une cuisine absolument vierge de tous les dérivés du porc. On y sert toutefois, avec beaucoup de tolérance, des vins de toutes sortes pour la consommation des non moins nombreuses pratiques infidèles.

« C'est dans ce restaurant, ajoute M. Choutzé, que



Une barque sur le Pei-ho.

j'ai assisté à une scène de mœurs toute particulière à Tien-Tsin : je veux parler de ce qu'on appelle le r'Hoan kie, l'échange des livres généalogiques ; on sait que les Chinois de toutes les classes tiennent très rigoureusement ces livres, tandis que c'est déjà très beau, chez nous autres Occidentaux, que de pouvoir dire qui était votre bisaïeul. Lorsque deux Tien-Tsinois se lient d'amitié fraternelle, il leur semble indispensable de réunir solennellement au cabaret tous leurs amis et, devant ces témoins, les deux amphitryons, porteurs de

leur livre généalogique, procèdent à haute voix à un enchevêtrement arbitraire des deux lignées; de par leur fantaisie, l'oncle de l'un devient le mari de la tante de l'autre, et ainsi de suite; les aïeux se confondant, la fraternité des deux amis se trouve dès lors établie.

« Les aïeux sont nombreux et le respect exige des libations à chacun de ces mariages posthumes, à la mémoire de ces nouveaux conjoints d'outre-tombe. »

Les Chinois ont à peu près tous nos amusements, sauf la danse.

Pendant que M. de Bezaure était à Tien-Tsin, un lettré qui vit des Européens danser, lui demanda :

-- Est-ce qu'en Europe cette manière de faire la digestion se voit partout ?

M. de Bezaure essaya vainement de lui démontrer la grâce de ce mouvement de jambes, le Chinois haussa les épaules et répondit avec mépris :

— Il n'y a rien d'élégant, rien de beau à se livrer à des sauts pareils. L'homme intelligent ne cherche pas là son plaisir. La danse est un exercice auquel vous ne pourriez accoutumer un Chinois : il est beaucoup trop civilisé pour cela !

Un pont de bateaux qui ne s'ouvre qu'à certaines heures met en communication les deux rives du fleuve couvertes d'une quantité de jonques venant de Teng-tchéou, port de Pékin.

Sur les quais, où sont entassés de grands amas de sel, de riz, de froment, protégés par des nattes, s'agite une population étrangement pittoresque de mariniers, de courtiers et de portefaix à demi nus, courbés sous leurs fardeaux.

Les riches productions de la province de Petchili

viennent à Tien-Tsin s'échanger contre les produits étrangers.

Voici, d'après M. Choutzé, qui a longtemps séjourné dans cette ville, les diverses marchandises qui sortent par le port de Tien-Tsin, ou qui y entrent :

Produits chinois : le papier, dont la plus grande part vient de Swatow; les pois et fèves de Mantchourie : on en fait des tourteaux pour l'engrais; le riz, qui dans le nord revenant trop cher, n'entre pas dans la consommation du peuple, et est remplacé par le millet chez les gens peu aisés; les soieries de Sou-tchéou et Canton; les sucres brun, blanc, candi, venant de Swatow; le tabac préparé : les Chinois y mettent de l'huile pour l'empêcher de se dessécher; les thés de Hankow, et Foochow, dont la consommation est à la portée de tous suivant leurs qualités; une feuille de thé passe par bien des infusions avant de disparaître dans l'estomac d'un mendiant : il passe d'abord par le maître, les domestiques, la maison de thé, le théâtre, l'auberge de ville et le cabaret de campagne; on le fait sécher au soleil dans des paniers d'osier qu'on ne se donne pas même la peine de dissimuler aux yeux des passants. Il en est de même du thé en briques, destiné aux Mongols, qui le font bouillir dans du lait fermenté de jument ou de chamelle; il sert en même temps de monnaie dans ce pays. Un cirque français, venant à Pékin à petites journées de Saint-Petersbourg en 1870, ne recevait guère autre chose comme prix d'entrée de la part des spectateurs mongols. Il eût fallu des maisons pour contenir une telle recette, si on n'avait eu à l'échanger contre des moutons, du lait, du beurre.

Importations étrangères : cotonnades, lainages, métaux, allumettes chimiques, aiguilles, bois de sandal,

varech japonais et russe, thé du Japon, vitres, et enfin l'opium.

Les cotonnades et les lainages viennent pour la plus grande part de Manchester, où ils sont fabriqués pour la Chine. Les tentatives pour l'importation des cotonnades françaises ont été jusqu'ici infructueuses.

Les Anglais et les Américains doivent leurs succès aux grands sacrifices qu'ils ont dû faire en changeant les dimensions de leurs métiers, de manière à produire des étoffes se prêtant exactement à l'ampleur des vêtements chinois. Les seules cotonnades grossières pouvant entrer en concurrence sont celle de Corée. Les qualités les plus demandées sont celles que les Anglais appellent T. cloths et shirtings.

Comme métaux, figure en première ligne le cuivre, le métal que les Chinois travaillent le mieux ; le cuivre blanc du Japon est très estimé pour la fabrication des fourneaux de pipe. Le cuivre jaune et le cuivre rouge arrivent maintenant en grande quantité de la province du Yunnan depuis la répression de la rébellion musulmane, à la suite de laquelle le gouvernement chinois, sous le règne de l'empereur Hien-Foung, avait dû fabriquer des monnaies de fer. C'est de cette époque aussi que date la vente, par le gouvernement chinois, des titres, des grades et des honneurs.

Les Chinois, très maladroits dans le travail du fer, font venir presque tout leur acier de l'étranger. La province du Honan en produit d'une qualité inférieure. Le fer-blanc tient aussi une place parmi les importations ; les Chinois de Tien-Tsin sont fort habiles à en tirer parti ; la ferblanterie n'existe dans le Nord de la Chine que depuis 1860.

Le nord de la Chine fait une immense consommation

d'allumettes chimiques ; c'est Vienne qui en fournit la plus grande quantité.

Les tze-laeï-r'ho, *feu qui vient tout seul*, comme les appellent les Chinois, sont au contraire peu estimées dans le sud de la Chine, dont le climat humide leur est défavorable.

Un Chinois sait le nombre d'allumettes que doit contenir une boîte, et ne l'achète jamais avant d'en avoir vérifié le compte ; on détaille à l'infini cet article dans les rues.

Les aiguilles venant d'Europe sont très estimées dans le Nord. On pourrait, dans toute la Mongolie, payer ses frais de voyage avec des aiguilles. « A Pékin, même, lorsque y arrivent les Mongols, en hiver, avec leur beau gibier, j'ai vu, raconte M. Choutzé à qui nous devons ces utiles renseignements, j'ai vu donner quelques grosses aiguilles contre un de leurs faisans. »

Le bois de sandal est un article d'une grande consommation. Les Chinois en font des montants d'éventail, des boîtes, et confectionnent avec la poudre de ce bois une pâte avec laquelle ils fabriquent des chapelets odorants ; c'est également avec une pâte de ce genre, mais beaucoup plus grossière, qu'ils font ces baguettes parfumées, dites allumettes chinoises, dont on se sert comme d'encens et comme petits cierges dans les pagodes bouddhistes et taoïstes.

Quant au varech, qu'on ne croie pas qu'on n'en fasse provision que pour l'emballage : les Chinois le mangent bouilli ou s'en servent comme condiment dans leurs sauces et leurs bouillons. Le thé du Japon, qualité très médiocre de thé en poudre, ne peut lutter que par l'infériorité de son prix avec les thés chinois communs.

Les vitres, malgré la modicité de leur prix de revient

dans le Nord, sont considérées comme les objets de luxe : les fenêtres chinoises, faites d'un châssis treillagé, sont de papier de Corée huilé et quelquefois de talc.

DE TIEN-TSIN A PÉKIN.

Pékin est à 120 kilomètres de Tien-Tsin, et à 70 kilomètres à vol d'oiseau du golfe de Petchili. On peut faire le voyage par eau, en remontant le Peï-ho jusqu'à Ting-tchéou (1), ou, par terre, en 15 heures de charrette.

Si l'itinéraire du fleuve est plus long, il est moins fatigant. Les barques du Peï-ho ressemblent aux sampans de Canton et de Shanghai, et d'une façon lointaine aux gondoles de Venise.

Quant aux charrettes, c'est un vrai supplice d'y voyager, s'il faut en croire ceux qui s'y sont enfermés pendant deux jours pour se rendre de Tien-Tsin à Pékin.

« Dans le Nord de la Chine, dit M. Ed. Cotteau, le véhicule en usage est tout petit, mais lourd et massif, absolument sans ressorts, et monté sur des roues hautes, ferrées de clous à tête saillante. Il n'y a pas de siège; il faut se glisser à l'intérieur sous un étroit grillage de fer et de bois, en forme de voûte et recouvert d'une bâche en étoffe. Là on doit chercher au milieu des bagages qu'on y a préalablement entassés, une position convenable que l'on ne trouve jamais. Le conducteur se place de côté sur l'un des brancards; il est assurément plus à l'aise que l'infortuné voyageur, qui, ne pouvant s'asseoir à la façon européenne, ne sait que faire de ses jambes, et n'a même pas la ressource de s'étendre de son long, vu le peu de profon-

(1) Ting-tchéou est à 20 kilomètres de Pékin qu'un canal relie au Pei-ho; mais cette dernière partie du voyage, les touristes européens la font ordinairement à cheval et en charrette. (CHOURZÉ.)

deur de la voiture. Au moins dans le tarantass on a plus d'espace, et les pièces de bois qui supportent la caisse, remplacent jusqu'à un certain point les ressorts absents. Je n'aurais jamais cru qu'un jour viendrait où je regretterais mon équipage sibérien : c'est pourtant ce qui m'est arrivé sur cette affreuse route de Tien-Tsin à Pékin, où j'ai été tout le temps cahoté atrocement, jeté de droite et de gauche, culbuté en avant et en arrière, sans un instant de repos, au risque de me briser la tête ou quelques membres contre les parois de la charrette. »

Les auberges que l'on rencontre sur le chemin et dans lesquelles on doit forcément coucher ne valent pas mieux. Écoutons encore M. Cotteau : « Dans les auberges, les voyageurs sont logés dans une série de petits compartiments, dont la porte s'ouvre sur la cour où sont remisées les voitures ; les fenêtres sont remplacées par des grillages de bois, garnis de papier en guise de vitres. Un lit de camp, construit en briques et couvert de nattes malpropres, occupe le fond de la cellule ; il est creux par dessous ; en hiver, on y place des charbons qui en font une espèce de poêle. Un escabeau remplace la table ; la nuit, on y dépose une lampe consistant en une simple écuelle pleine d'huile de ricin, qui répand en brûlant une odeur infecte. »

Les villageois accourent avec curiosité voir passer les « diables étrangers », tandis que les femmes se cachent.

Le pays est plat et monotone. Et l'on dirait qu'on traverse un immense cimetière, tant il y a de tombes dispersées de tous côtés. Dans les fermes on entend battre le millet ; au loin le Peï-ho décrit dans la plaine d'innombrables circuits, en brillant comme du vif-argent.

Le second jour, au lever du soleil, on aperçoit les murs de Pékin.

CHAPITRE VII

PÉKIN

Les villes tartares. — Les fortifications. — La ville chinoise. — Le panorama de Pékin. — La grande muraille. — Les rues de Pékin. — Les populations. — Types et scènes populaires. — Pékin la nuit. — Une représentation dramatique chinoise. — Analyse de la pièce. — Le théâtre et le jeu. — Les loteries. — Tapage populaire. — Une noce chinoise. — Sans dot ! — La vérité sur l'infanticide en Chine. — Les hospices d'enfants et les tours. — Les jeunes filles. — La mutilation des pieds. — Dames chinoises à leur toilette. — L'éducation des enfants. — Les écoles. — Les examens littéraires. — L'écriture chinoise. — Le style imagé. — Poésie chinoise. — Comment on mange en Chine. — Un dîner dans un restaurant. — L'observatoire des Jésuites. — Le pont des mendiants. — Le temple du Ciel et le temple de l'Agriculture. — Histoire de la religion de Bouddha. — Le *nirwana*. — Cérémonies bouddhiques à la lamasserie de Fung-ho-hung. — Religion de Tao-tse. — Description du palais impérial. — Une audience de l'empereur. — L'empereur et le gouvernement chinois.

L'ENTRÉE.

Comme les portes de la ville ne s'ouvrent qu'à six heures, il y a sur la chaussée une confuse et bizarre agglomération de voitures, de charrettes, de véhicules de toutes sortes, d'ânes, de chevaux, de mules et de chameaux. Enfin six heures sonnent, et seulement alors tout ce long cortège s'engouffre sous une noire galerie cintrée, puis, traversant de grands espaces déserts, pénètre dans la rue des Fleurs, ainsi nommée à cause des boutiques de fleuristes qui la bordent. C'est là que se fabriquent les fleurs artificielles que les Chi-

prises d'eau ne rendait cette défense à peu près illusoire.

« La ville chinoise, sur les trois faces qui regardent la campagne, est entourée d'une muraille un peu moins élevée que celle de la ville tartare et ceinte de fossés.

« A l'exception de la grande entrée du sud (Tsiènemène), les huit portes de la ville tartare conduisent à de grandes rues ou boulevards de 30 mètres de largeur, traversant en ligne droite toute la ville du nord au sud, de l'est à l'ouest, mesurant, par conséquent jusqu'à 6000 mètres. Ce sont les plus grandes voies de communication; d'autres, parallèles ou perpendiculaires à celles-ci et d'une étendue variable de 2 à 4 kilomètres, n'ont que 20 mètres de large.

« La ville tartare, coupée en échiquier, est percée de larges avenues et d'une multitude de rues et ruelles toutes à peu près orientées nord et sud, est et ouest. Les vents du nord et du sud soufflent constamment à travers ces grandes avenues. Une seule volonté a évidemment présidé à ce plan, et jamais édilité n'a eu à exécuter d'un seul coup une aussi vaste entreprise. »

PÉKIN A VOL D'OISEAU.

Il n'y a pas de collines autour de Pékin. Pour embrasser la capitale d'un seul coup d'œil, montons avec MM. de Bourboulon et Poussielgue sur les remparts de la ville tartare et laissons-leur la parole :

« Quel magnifique panorama, et quelle étrange perspective pour les yeux d'un Européen habitués aux hautes maisons carrées, aux monuments réguliers, et à la monotonie de la couleur grise de nos grandes villes! Le ciel d'un azur profond, le soleil étincelant, projettent de grands cercles d'un noir opaque; çà et

là des rayons de lumière éclatante, glissant sur les tuiles vernissées, font ressortir comme des taches, le jaune d'or, le bleu lapis, le rouge vermillon, qui se mêlent, qui se heurtent au vert sombre des cèdres, au pâle feuillage des robiniers. Les pagodes, les temples, les kiosques, les tours, les portiques se tordent en spirales, se dressent en lances recourbées, s'arrondissent en boules, s'élèvent en pointes aiguës et dentelées, au milieu des troncs dénudés et des longues branches des arbres centenaires ; les mâts des résidences principales laissent flotter au vent leurs longues banderolles. C'est un mélange inouï de formes et de couleurs.

« Devant nous, à droite, voici les toits dorés du palais impérial avec sa haute coupole de marbre blanc ; plus loin, la montagne de charbon et les cinq pagodes étayées les unes au-dessus des autres ; puis le Peï-tha-sse, placé dans une presqu'île, qui se mire dans les eaux paisibles de la mer du Milieu, au centre même de la ville. En se portant vers le nord, le regard suit la sombre ligne des murailles chargées de tours, de pavillons et de batteries, jusqu'à 50 mètres au-dessus du sol.

« Si nous nous retournons vers la gauche, le coup d'œil change entièrement ! C'est la ville chinoise, un amas inextricable de ruelles et de masures basses à un seul étage avec des toits en torchis et des tuiles rougeâtres. On aperçoit seulement la grande avenue du centre qui forme une profonde ligne de démarcation coupant la ville en deux. D'ici on distingue bien la foule compacte et affairée qui se presse dans cette grande artère ; c'est la ville des marchands, des revendeurs, de la populace, des mendiants. Au loin le regard s'arrête sur la masse sombre d'une forêt d'où ressortent les coupoles bleues de deux immenses ro-

par des portes en bois garnies de gros clous de fer.

« Quand le couvre-feu a sonné, personne ne peut plus entrer dans la ville ou en sortir; cependant soyez certain que le *chef de la porte* autrement dit le portier, ce prétorien mandchou à longues moustaches, à bonnet à queue de renard, sera toujours prêt, moyennant une rétribution convenable, à violer la consigne et à ouvrir les longues et sombres voûtes dont il tient les clefs.

« Sur chaque porte s'élèvent deux pavillons : celui qui regarde la ville a deux étages; celui qui regarde la campagne forme une batterie à quatre étages de feux, dont chaque étage a douze embrasures de face et quatre de flanc. Voilà sans doute de formidables défenses! Mais ces batteries ne peuvent être armées à cause de la faiblesse des planchers, qui sont vermoulus, et sur lesquels nous ne nous hasarderons pas, de peur qu'ils ne s'écroulent sous nos pieds; à plus forte raison sont-ils hors d'état de supporter le poids des immenses canons chinois.

« L'ouverture de la face de la demi-lune est surmontée d'un corps de garde percé d'embrasures et de meurtrières. Nous pouvons voir d'ici les charbonnages et les inscriptions qui recouvrent les murs; il y a des dessins, des caricatures et des noms graves par les touristes, mauvaise habitude que les Européens, sans s'en douter, partagent avec les Chinois. Les murailles des fortifications ne sont pas plus épargnées: elles sont couvertes d'affiches et de réclames de toute sorte. Un mauvais plaisant a même collé un placard satirique sur l'arrêté officiel du préfet de la ville portant l'énoncé bien connu : *Défense d'afficher dans cet endroit.*

« Dans l'espace vide qui s'étend entre la demi-lune et les flancs de ces énormes pavillons, est une place d'ar-

mes couverte, où cinquante hommes peuvent se ranger en bataille. Enfin les portes avec leurs casernements et leurs batteries ne sont pas les seules fortifications; chaque angle de la muraille est défendu par une tour ayant quatre étages de feux, et sur la face est, il existe devant chaque courtine un grand bâtiment pouvant servir de magasin. Mais que reste-t-il de tout cela? L'abandon et la ruine!»

On peut en dire autant de la fameuse « grande muraille », qui, d'après la légende, a été construite par un million d'hommes à la fois, et qui, pendant quatorze siècles, a protégé la Chine contre l'invasion des Mongols ou « barbares du Nord ». Aujourd'hui, qu'il n'a plus aucune signification stratégique, le grand mur de dix milles li — sa longueur totale est de plus de 3,300 kilomètres — s'effondre par endroits, surtout sur les limites du désert de Gobi. On n'en rencontre même plus trace sur des espaces considérables. Mais ce qui reste suffit pour donner l'idée de ce que fut cette construction énorme, rangée parmi les sept merveilles du monde, à côté du Grand Canal et des pyramides d'Égypte.

La grande muraille est à une journée de marche de Pékin.

LES RUES. — LE HATA-MÈNE.

Vu ainsi à vol d'oiseau, Pékin offre un spectacle extraordinaire, qui rappelle par certains détails de couleur le merveilleux panorama de Moscou. Mais dès qu'on est descendu des remparts, et qu'on voit les choses de près, l'illusion tombe : Pékin est une ville délabrée, une ville pauvre comparée à Canton, à Hongkong, à Shanghai, à Tien-Tsin. Dès qu'il pleut, les boulevards se transforment en cloaques. **Les rues, non**

fond uniforme par l'épaisse couche de peinture vermillon dont ils sont revêtus.

Au xvii^e siècle on évaluait la population de Pékin à 2 millions et demi d'habitants. Elle ne dépasse guère 800,000 âmes aujourd'hui. Un mouvement d'émigration énorme s'y est produit. Des quartiers entiers sont inhabités et tombent en ruines. Cependant, dans la grande avenue à l'est, la principale rue de la ville mongole, dans la rue Hata-mène, la plus commerçante de Pékin, on voit de superbes boutiques et l'animation est considérable. Mais la foule chinoise n'offre pas le tableau amusant et coloré que se figurent ceux qui n'ont jamais vu la Chine. Laissons parler un voyageur qui a étudié Pékin de près (1) : « La foule chinoise, dit-il, manque de pittoresque, de couleur locale : ses haillons sont tristes, lugubres, les cotonnades teintées à l'indigo ou d'une couleur gris de fer sont peu agréables à l'œil. Point de ces rouges fauves, de ces couleurs orange, violette, comme on en voit en Égypte et à Constantinople ; point de femmes voilées passant comme un songe et laissant apercevoir, sous les plis de mousseline d'un *haik*, deux yeux de velours noir ; point de chevaux aux harnachements dorés et brillant au soleil, point d'armes étincelantes, mais des femmes aux pieds mutilés, à la marche de canard, laissant voir un visage plaqué de fard et une coiffure ridicule surmontée de fleurs artificielles fanées, et vêtues de robes de toile bleue ou grise, le tout sale, taché, huileux ; au lieu de chevaux, des ânes pelés, galeux, rogneux, et d'ignobles charrettes non suspendues dont la vue donne le frisson..... On dirait tous les Chinois coulés dans le même moule, tant il est difficile de distinguer

(1) M. le comte de Rochechouart, ministre plénipotentiaire en Chine.

entre eux deux Chinois : toujours les mêmes prunelles saillantes, le même nez écrasé, le même angle facial, les mêmes dents jaunes et le même teint lustré, les mêmes oripeaux de papier peint, et ce luxe sentant le magasin de faux et de restaurateur à 32 sous. Point d'élan, d'imagination, de jeunesse, de poésie, mais une atmosphère saturée de poudrette et d'immondices. »

Les habitants de Pékin, comme les moujiks de Moscou, se satisfont en pleine rue. A Pékin, on ne connaît que les latrines publiques : elles consistent en une barre horizontale où se rendent aux yeux de tout le monde les passants et les gens du quartier. Les bouchers tuent leurs bêtes devant leurs boutiques et des bandes de chiens et de mendiants viennent s'en disputer les restes. Cependant on ne rencontre pas à Pékin, comme dans le sud de la Chine, des boucheries de chiens. Les chiens qu'on mange en Chine sont des chiens de lait engraisés spécialement comme chez nous les cochons, et dont la viande, très tendre, est loin d'être malsaine ou désagréable.

Les chiens de lait, assure M. le D^r Morache, sont regardés comme un mets délicat, non seulement dans le Sud de la Chine, mais dans toute la Malaisie, la Polynésie ; peut-être à Paris consomme-t-on beaucoup plus de chiens qu'à Canton ; seulement ils doivent être moins bons.

La foule qui circule est compacte comme sur une place de foire ; les mulets, les ânes, les chameaux, les charrettes et les palanquins, tout cela se confond en une même masse, dont le tumulte est dominé par les cris divers des charlatans, des tireurs d'horoscopes, des montreurs de dioramas, des médecins, des acrobates, des vendeurs et des marchands ambulants. Lors-

qu'un piéton chinois rencontre un de ses amis, assis sur les coussins de sa voiture (1), cela devient pour le public une véritable calamité. Selon les lois d'une rigoureuse étiquette et d'un fastidieux cérémonial auquel aucun Chinois ne cherche à se soustraire, le promeneur en équipage doit mettre pied à terre, qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il tonne; et après s'être, avec sollicitude, enquis de l'état de sa santé, il doit inviter son ami à monter en voiture avec lui; il faut qu'il insiste, qu'il ne se tienne pas pour battu; et cette même étiquette, ô ironie! défend à l'ami d'accepter l'invitation; il doit poliment, mais positivement refuser. Alors l'homme à l'équipage déclare qu'il ne remontera pas dans sa voiture tant que son ami n'aura pas continué son chemin, et ce dernier jure ses grands dieux qu'il ne bougera qu'autant que l'autre sera en voiture... Cet échange de civilités dure souvent une demi-heure! Pendant ce temps la longue file de voitures qui sillonnent la rue reste stationnaire, et tout le monde se morfond. Lorsque ce temps d'arrêt est occasionné par la rencontre fortuite de deux mandarins ou de deux personnages huppés, les Chinois prennent leur mal en patience; mais dame! quelquefois aussi la moutarde leur monte au nez. Et il se passe alors de véritables scènes de vaudeville qui quelquefois

(1) La ville de Pékin, écrivait-on l'an dernier à un journal, n'est pas encore remise de l'émoi qui s'est produit il y a quelques semaines, lorsqu'un beau matin on y vit l'apparition des voitures de place. C'est une Compagnie anglaise qui a eu l'idée de faire ainsi concurrence aux palanquins dont se servaient jusqu'ici les habitants de la capitale de l'empire du Milieu. Malgré les cris de malédiction poussés par les adversaires de la civilisation européenne, l'innovation a des chances de succès; il est vrai que les cochers chinois n'ont pas encore eu le temps d'arriver au degré de grossièreté qui caractérise généralement leurs congénères dans tous les autres pays.

tournent au tragique, surtout si un Chinois est assez mal appris pour appeler l'autre « œuf de tortue ». Celui à qui s'adresse cette horrible injure en tire immédiatement vengeance; il rehausse ses manches, roule sa queue autour de sa tête, et se précipite sur son adversaire qu'il mord comme un chien enragé. Mais des hommes de police accourent, précédés d'un mandarin qui juge séance tenante les deux perturbateurs de la paix publique et leur fait administrer à chacun vingt coups de rotin.

Au milieu de la foule, des vieillards à barbe blanche marchent avec un long bâton au bout duquel est perché un oiseau apprivoisé; d'autres tiennent la ficelle d'un cerf-volant, comme s'ils avaient douze ans. Tout à coup, d'une ruelle, débouchent des coureurs à cheval qui se frayent violemment passage à travers la foule; les cris, le tumulte augmentent. C'est un mandarin qui se rend au tribunal. Malgré l'absence du soleil, derrière sa chaise, des domestiques portent d'énormes parasols ouverts.

Le luxe qui entoure un Chinois à sa sortie consiste surtout dans le grand nombre de serviteurs qui l'accompagnent — vingt, et souvent davantage. — Mais si les deux ou trois valets qui ouvrent la marche sont à peu près convenablement vêtus, il n'en est certes pas de même des autres. Couverts de guenilles, misérablement montés sur de pauvres baudets maigres, pelés et souvent boiteux, ils inspireraient plutôt la pitié qu'autre chose.

Plus loin, on voit des lettrés aux nez armés de grosses besicles, qui entrent dans les boutiques de librairie, où l'on vend aussi des journaux, entre autres la *Gazette de Peking*. Au bout de la rue, un grand rassemblement arrête la circulation. On lit à haute voix

au plus tard, à Pékin tout le monde se couche.

A cette heure, le silence et la solitude règnent dans l'immense cité ; les lanternes de papier suspendues à de courtes colonnettes éclairent de leur lueur incertaine les rues désertes de la capitale. Durant la nuit, point de surveillant, point de patrouilles ; les gardiens dorment paisiblement dans leurs maisonnettes, et si parfois ils se réveillent, s'ils entendent marcher : « Na-erl ? » (où vas-tu) crient-ils d'une voix endormie. « Zjai-Ka ! » (à la maison) répond le piéton attardé.

Jamais il ne se passe rien d'insolite dans les rues ; les attaques nocturnes, le brigandage, autant de choses inconnues !

THÉÂTRE CHINOIS.

A Pékin les représentations théâtrales commencent à 11 heures du matin et durent jusqu'à 6 heures du soir. Pendant la représentation, de jeunes et jolis garçons, qui jouent les rôles de femmes, viennent dans les loges des riches et les décident sur le choix du restaurant où ils doivent aller les rejoindre le soir, pour souper avec eux. Ce sont ces jeunes gens qui choisissent toujours les mets du festin, et, bien entendu, ils demandent ce qu'il y a de plus délicat, de plus rare, de plus coûteux, car ils font une affaire : le restaurateur leur donne tant pour cent. Tous ces jeunes comédiens sont fort riches ; vêtus luxueusement et avec goût, spirituels, pleins d'entrain, ils sont d'un commerce charmant et nul ne sait comme eux égayer les réunions.

Voulez-vous assister à la représentation d'une pièce chinoise ? Entrons dans le théâtre qui est devant nous, en compagnie d'un aimable guide, M. T. Choutzé, qui

sait le chinois comme un mandarin et qui nous expliquera la pièce. Le directeur du théâtre où nous allons est précisément un ami de M. Choutzé ; il n'oublie jamais, quand il le voit dans la salle, d'improviser dans son dialogue quelque drôlerie à son intention. Le public enchanté se retourne alors de son côté, l'air jaloux de la distinction qui a été faite au « diable étranger », mais au fond considérant comme un ami l'être quel qu'il soit, auquel Casse-sa-eurl, l'homme le plus populaire de Pékin, a accordé une pareille faveur. Casse-sa-eurl est un personnage des plus dangereux, grâce à son pouvoir de faire des modifications à ses rôles et à ceux des artistes de sa troupe. Les allusions politiques lui sont habituelles, et il sait, avec un esprit merveilleux, ridiculiser, critiquer ou signaler tel ou tel personnage, soit qu'il agisse de son propre mouvement, soit qu'il ait été grassement payé par des intéressés.

Casse-sa-eurl ne joue que le drame historique ou mythologique. Les Chinois ont un goût très prononcé pour ce genre de représentation ; l'orchestre est plus tapageur et les costumes de l'antiquité flattent davantage leurs yeux ; on voit défiler sur la scène, au son du gong, les dieux, les empereurs, les grands guerriers de l'antiquité avec leur casque surmonté de deux immenses plumes de faisan, le torse dans des cuirasses d'écaillés dorées et portant comme insignes de leur commandement de petits drapeaux dans le dos. Les costumes de théâtre sont de toute beauté ; ils sont faits d'étoffes de soie très richement brodées dans leurs moindres détails. Parfois ce sont de tout jeunes acteurs de quinze à seize ans qui remplissent les différents rôles d'un drame. Il est alors très curieux de les voir singer la colère des dieux au visage bizarrement

peint, essayer de la dignité des vieux rois barbus, se donner la jactance du héros, le maintien des grandes dames et l'air cassé des vieilles reines. Ces attitudes sont d'autant plus étranges que les Chinois sont encore



Un acteur chinois.

de véritables enfants à l'âge où nous commençons à ressembler à des hommes; à dix-sept ans ils sont encore loin d'avoir la taille des Occidentaux du même âge. Les drames historiques et mythologiques sont très nombreux. L'origine du théâtre chinois remonte,

d'après certains écrivains, à mille sept cent soixante-six avant notre ère, mais c'est en réalité l'empereur Shinone-tsong, en 720 av. J.-C., qui le premier introduisit dans une pièce régulière tous les éléments du poème dramatique.

Pour arriver au théâtre de Casse-sa-eurl, il faut suivre une petite rue remplie de marchands de pierres précieuses; leurs magasins et leurs éventaires sont pleins de rubis, de turquoises de Sibérie, de lapis-lazuli, d'ambre jaune ou laiteux, de jade blanc, vert, jaune, d'agates, d'œils-de-chat, d'opales, de corail, d'améthystes, de perles fines, de grains de bois précieux ou odorants. Le coup d'œil serait plus séduisant encore si les Chinois savaient tailler leurs pierres. Ne nous arrêtons pas à ces boutiques scintillantes; l'orchestre du théâtre se fait d'ailleurs entendre déjà comme pour nous éloigner de toute tentation en nous rappelant le but de notre promenade. Le théâtre est là en face de nous; le bâtiment, d'assez triste apparence, ne se distingue des autres que par ses proportions. On y entre par une petite porte basse donnant d'abord accès dans une cour assez sale, encombrée d'un public qui rappelle beaucoup celui de nos bals publics les plus mal fréquentés. Des marchands de fruits et de comestibles sont là pour subvenir aux besoins de l'auditoire, comme chez nous les marchands d'oranges, d'orgeat, de limonade, de groseille, etc. Juste contre la porte un individu se fait couper les cors par un pédicure ambulante.

L'entrée du théâtre donne immédiatement sur le parterre, composé de séries de petites tables et de bancs. Ce parterre s'étend jusqu'au-dessous de la scène. La scène elle-même est une plate-forme carrée haute d'un mètre et demi, moins large que la salle,

et qui s'avance comme une enclave dans le parterre. Le public qui occupe ces places du parterre se compose généralement de gens du peuple ; pour une très faible somme ils peuvent jouir du théâtre tout le jour, en buvant du thé, en grignotant des pepins de pastèque torréfiés et en fumant leur pipe avec des amis ou des habitués. A gauche de la porte d'entrée est un escalier en bois qui conduit aux places de galerie. La galerie de face est occupée par de petites tables comme au parterre, et les deux galeries latérales, qui se prolongent jusqu'au-dessus de la scène, sont divisées en loges. La nôtre est retenue d'avance, ainsi que l'atteste un papier rouge collé sur la table qui la garnit.

On nous apporte une théière et des tasses ; derrière nous, sur le mur, est une pancarte contenant ces mots : « siat-sine-traë-vous, » formule qui répond à l'avertissement : prenez garde aux voleurs. Devant se trouve la partie la plus avancée de la scène.

L'attention du public est suspendue aux lèvres d'une femme de vingt-cinq ans dialoguant avec son mari, individu beaucoup plus âgé qu'elle ; pour bien indiquer qu'il joue le rôle de comique, il a sur le visage une raie blanche d'un centimètre de large qui, passant sur le nez, s'arrête sur la pommette des joues. La pièce s'appelle « Pei-paï-teng », ou le Bouc sur le dos. M. Ton-tsi est marié depuis peu, mais très malheureusement ; sa femme est d'humeur acariâtre et revêche ; il en a même reçu des coups ; en un mot, il en a une peur bleue. Ton-tsi a un frère cadet qui s'appelle Ton-pa et dont le sort n'est pas plus heureux. Bien loin de se faire des confidences, ils ont affecté de se taire avec le plus grand soin l'un à l'autre les mauvais traitements dont ils sont l'objet dans leur ménage respectif. Les deux frères se rencontrent sur une

place publique : Ton-pa se doutant que la situation de son frère aîné n'est pas meilleure que la sienne, mais que par amour-propre il ne voudra jamais l'avouer, projette de tirer parti de cette situation pour gagner à Ton-tsi, par un pari, l'argent que lui refuse sa femme.

« Ton-pa. — Ainsi donc, mon frère, vous m'assurez que vous non plus vous n'avez pas peur de votre femme, une fois, deux fois... trois fois ! (*Ton-tsi hésite et tremble de tous ses membres.*) Eh bien ! je parie dix taëls (quatre-vingts francs), que vous la craignez comme la peste.

« Ton-tsi (*à part*). — Dix taëls... quelle somme, que de consommations dans la maison de thé ! et puis...., ma femme a l'amour du gain, elle se prêtera peut-être à ma combinaison... (*A Ton-pa.*) Frère, j'accepte et te prouverai que ma femme est une épouse soumise. Viens tantôt chez nous, elle nous servira du thé et je lui ferai enlever mes bottes. »

Ton-pa est stupéfait de cette affirmation.

Ton-tsi rentre chez lui, sa femme le reçoit comme un chien dans un jeu de quilles ; il caresse de l'œil en soupirant un fauteuil sur lequel il a passé la nuit de ses noces ; il ne lui est plus même permis maintenant de s'asseoir devant son irascible moitié. Il raconte, qu'il a rencontré Ton-pa et la conversation qu'il a eue avec son frère. Il s'ensuit un orage terrible auquel il met fin en expliquant d'un air câlin que s'il a tenu un pareil pari, c'est uniquement pour acheter à sa femme des soieries et des parures. — L'épouse cupide se laisse toucher, et l'on passe immédiatement à la répétition d'une comédie dont Ton-pa doit faire les frais.

Ton-tsi commence par s'asseoir pour la seconde fois

sœur est quelque temps avant de s'en apercevoir.

« Ton-tsi!... et les dix taëls!... Vois, Ton-pa est parti; les dix taëls !.. Ah! maudit sois-tu!.. Il me les faut. »

Ton-tsi, dont la jambe est enfin dégagée, reste terrifié en s'apercevant de la disparition de son frère; il essaye de calmer sa femme, en lui jurant qu'il va réclamer à Ton-pa le montant de la gageure.

« Oh! mais tu n'iras pas comme tout le monde, je t'en réponds, dit la femme. Holà! quelqu'un! Des cordes! »

Un énorme domestique arrive.

« Ton-tsi, mon noble époux, retire ta robe... Là, ton gilet.. tout ce qu'on peut enlever devant le public qui nous écoute... Bon : maintenant couche-toi sur ce banc de bois, ton nez blanc en l'air. Attachez-le, » dit-elle au domestique.

C'est avec la plus grande soumission que Ton-tsi obéit à sa femme. Lorsqu'il est lié sur le banc, elle lui montre la porte.

Cet énorme banc sur le dos, les bras pris dans les cordes, Ton-tsi se promène, l'air piteux, dans la rue. Tout d'un coup il s'entend apostropher, regarde : quelle n'est pas sa surprise, il est nez à nez avec son frère, dont l'appareil est identique au sien !

— Paye-moi les dix taëls.

— Les dix taëls? dit Ton-pa, par Bouddha, je ne les ai pas : j'avais dit à ma femme que je te les gagnerais, et, ne les lui ayant pas apportés, vois un peu comme elle m'a ficelé.

Les deux frères alors partent d'un éclat de rire et s'avouent leurs infortunes domestiques.

« Mais ce n'est pas tout; il faut rentrer dans nos domiciles respectifs, qui passera le premier? »

— C'est toi, dit Ton-pa, ton banc est plus grand.

— Non, c'est toi, répond Ton-tsi, le tien est plus petit. »

L'orchestre se met à jouer une sorte de marche, et les deux frères sortent de la scène d'une manière burlesque, chacun par un côté différent.

Ces scènes sont jouées comme elles le seraient par nos meilleurs comédiens ; le jeu est même si parfait qu'un étranger, ne comprenant pas le chinois, pourrait saisir le sens de la pièce (1).

Le théâtre et le jeu sont les deux grandes passions des Chinois. Un Chinois qui sort de chez lui avec l'intention d'acheter son déjeuner chez le restaurateur ambulancier, le joue souvent avec lui, au risque de se passer de manger. — Dans les rues de Pékin il y a quantité de petits tripots en plein vent, sous la forme d'un jeu de dés ou d'une loterie composée de bâtonnets numérotés que le croupier mélange dans un tube de fer-blanc. Les croupiers sont en même temps prêteurs sur gages. Le joueur malheureux se dépouille souvent de ses habits pour pouvoir continuer sa mise.

Dans les maisons de thé, les gens riches jouent avec la même frénésie aux cartes, aux dames, aux dés et aux dominos ; souvent, après avoir perdu leur argent, ils jouent leur maison, leurs terres, leurs femmes, leurs enfants, leur personne. On cite un marchand de Tien-Tsin qui avait perdu au jeu deux doigts de sa main.

Voici la scène à laquelle assista un jour, à l'entrée du canal Impérial, M. G. de Bezaure, interprète chancelier en Chine :

« Une cinquantaine de bateliers s'acharnaient à

(1) *Pékin et le nord de la Chine*, par M. Choutzô (*le Tour du monde*).

détrousser, à démâter, à déchiqúeter une grosse jonque ; les cordages, les voiles, les rames, le gouvernail, la batterie de cuisine, les tables, les planches servant de lit, tout disparaissait pour passer sur une jonque plus grande, à l'ancre près de là.

« Je n'avais guère, d'abord, prêté attention à ce déménagement ; mais tous les Chinois de ma barque, domestiques et rameurs, en étaient si occupés que je m'approchai d'eux pour savoir ce qui les absorbait à ce point.

« — Ce sont, me dirent-ils, des mariniers qui se sont battus pour affaire de jeu ; les vainqueurs pillent les vaincus. C'est justice.

« Ceux-ci, debout sur la rive, voyaient en silence le dégréement de leur jonque. »

Quant aux loteries, elles ont autant de vogue en Chine que chez nous. Mais on y joue autrement. Celui qui vient prendre des billets écrit sur un papier les dix numéros qui, d'après les calculs secrets auxquels il s'est livré, doivent composer la série gagnante, et il reçoit, en le payant, un billet portant les mêmes numéros. Le jour du tirage, les numéros sortants sont choisis par un être mystique qui, selon la croyance populaire, ne sort jamais du Royaume des Ténèbres. Celui qui possède trois des numéros gagnants rentre tout simplement dans sa mise, mais celui qui a les dix numéros reçoit sa mise dix mille fois. En supposant que tout se passe honnêtement, la loterie ne peut guère rapporter moins de cinquante pour cent au banquier qui en a la direction.

UNE NOCE CHINOISE.

L'étranger qui veut s'initier aux mœurs chinoises

n'a qu'à flâner dans cette avenue du Centre, si bruyante, si animée, et qui est à Pékin ce que sont à Paris les grands boulevards. Ses oreilles et ses nerfs finiront par s'habituer au tapage assourdissant de la foule. « Le bruit est l'atmosphère propre à la vie chinoise. Dans une école les élèves crient à tue-tête ; si leur voix faillit, s'ils paraissent fatigués, enrôlés ou paresseux, le maître à son tour entonne son morceau à pleine gorge, et voilà tous les écoliers forcés de hausser le ton. En Chine, aucune affaire, commerciale ou contentieuse, ne se poursuit sans tapage. Le tapage inspire et facilite dans la tête d'un Chinois la solution des problèmes les plus compliqués. Malheur à l'Européen qui entreprend un long voyage dans l'intérieur de la Chine ! Qu'il soit en barque, cheval ou en voiture, il n'échappera pas au tapage. dans les auberges, la nuit, près de sa chambre, pour semer son sommeil de rêves gracieux, des ânes qui braient, des muletiers qui se disputent, l'hôtelier qui frappe sur son bambou et tire des coups de fusil pour éloigner les voleurs. » Et sur les fleuves et les rivières, ce sont les tam-tam et les gongs qu'on frappe continuellement pour chasser les mauvais esprits et pour implorer les esprits bienfaisants. Si par malheur vous rencontrez un cortège funèbre, ce sont de véritables hurlements qui vous déchirent les oreilles. Plus un Chinois crie, plus il montre l'étendue de son affliction. Dès que le moribond a rendu le dernier soupir, on voit les parents courir à la pagode, à travers les rues, en proférant de grandes clameurs. Et le soir de l'enterrement, tous les voisins ou tout le village s'assemble devant la maison du défunt pour pousser des cris rauques et nasillards. Pour mieux réussir à produire le son désiré, les vieillards portent des lunettes qui

leur pincant fortement le nez, et les autres se servent de l'index et du pouce. Tout cela monte vers l'âme disparue, avec l'encens qu'on brûle dehors et la fumée des morceaux de papier représentant des maisons, des chevaux, des femmes, des enfants (1).

On ne sait jamais, quand on entend le bruit des tam-tam, les *zongs* prolongés des gongs, les cris déchirants des invités, si c'est une noce ou un enterrement qui s'avance. Le même personnel sert dans les deux cas et les musiciens font entendre absolument les mêmes airs. Il n'y a que cette différence : le mort est enfermé dans un catafalque recouvert de satin violet brodé de dragons d'or et d'argent, tandis que la mariée est dans une chaise à porteurs rouge, décorée de petits morceaux de cristal. Si elle appartient à une famille qui a un rang officiel, on voit dans le cortège l'inévitable parapluie rouge et un écran violet; sur des tablettes sont inscrits tous les titres que la famille possède depuis plusieurs générations.

C'est en cet équipage que la future est apportée dans la maison de son fiancé. Des fanfares et des pétards annoncent son arrivée; la chaise est transportée dans le salon, où sont rangés tous les membres de la famille, les dames et les garçons d'honneur, les invités. Celui des garçons d'honneur qui porte suspendu à son cou un petit miroir métallique s'avance vers la chaise et la salue trois fois, puis une des dames d'honneur écarte les rideaux et invite la mariée à descendre. On la conduit dans la chambre où l'attend son fiancé. Celui-ci la voit alors pour la première fois.

Une jeune fille de bonne famille ne sort jamais avant son mariage. Elle ne connaît pas celui qu'elle va épouser.

(1) M. de Bezaure.

Le mariage est une affaire qui ne regarde que les parents. Ce sont eux qui choisissent la femme de leur fils. Les jeunes Chinois, comme les juifs fideles aux anciens rites, sont fiancés dès l'enfance. Les parents leur rappellent souvent les engagements qu'ils ont pris en leur nom, et les leur font accepter et aimer (1). Le mariage est le premier de tous les devoirs, — c'est un devoir sacré, — car sans mariage, que deviendrait le culte des ancêtres? Qui se souviendrait de leurs âmes, qui les honorerait par des offrandes, qui les bénirait? « La tombe impose le berceau, de l'une et de l'autre s'élève vers la vie une invocation incessante, » dit M. Simon.

Voici comment se poursuit la cérémonie des noces ; c'est M. G. de Bezaure, interprète chancelier en Chine, qui parle, il a eu plus d'une fois la rare faveur d'en être témoin : Avant d'entrer dans sa nouvelle famille, la jeune fille adresse trois genuflexions aux quatre points cardinaux. Elle se rend ensuite, la tête couverte, dans le *ko-ting*, qui est la meilleure pièce de la maison ; là, devant un Bouddha et en présence des parents, a lieu la cérémonie du mariage. On fait boire du vin aux époux, on leur psalmodie toutes sortes de sentences, on réunit leurs mains et on place dessus un coq en sucre ; enfin on leur souhaite une prospérité de mille ans. Après cela, on passe à la cérémonie des salutations : les parents feignent de se mettre à

(1) Une coutume chinoise jadis fort en vogue et qui, suivant certaines versions, n'est pas tout à fait tombée en désuétude, veut que lorsqu'une jeune fille est malade ou indisposée, son père fasse vœu de la donner en mariage à celui qui ramassera le premier une pelote de soie lancée par elle dans des conditions déterminées. Cette cérémonie est annoncée à grands frais de publicité. La foule s'assemble au pied d'un monticule où la jeune fille lance la pelote. Le vainqueur, paysan ou grand dignitaire, cooli ou marchand, a droit à la main de la promise (Colquhoun).

n'est qu'une servante, et ne peut jamais devenir une maîtresse de maison. Son mari doit l'habiller et la nourrir. Si elle avait une propriété, elle perdrait bientôt la simplicité de sa condition. Au lieu d'obéir, elle voudrait commander, elle ne s'occuperait plus de son ménage, de l'éducation de ses enfants; elle ne s'attacherait plus à pourvoir respectueusement aux besoins de son vieux père, de sa vieille mère, de son mari; mais elle irait se mêler des affaires extérieures, deviendrait arrogante et impie (1). »

CHINOIS ET CHINOISES.

En Chine, on le sait, le respect filial et l'autorité paternelle sont presque sans limite. Un Chinois qui revoit son père après plusieurs années d'absence ne l'embrasse pas, ne lui saute pas au cou. Il se prosterne devant lui en lui disant : « Comment vous portez-vous ? »

Un père a le droit de vendre ses enfants; cependant un article du Code pénal chinois dit : « Toute personne qui vend ses enfants ou petits-enfants, contre leur volonté, sera punie de 80 coups de bambou. »

Mais rien n'est plus facile que d'éluder la loi.

L'infanticide et l'abandon des enfants sont assurément très fréquents; toutefois, fait observer le D^r Durand-Fardel (2), il est impossible de fournir sur ce point aucune donnée de la moindre précision : aussi l'imagination s'est-elle donné libre carrière.

Dans les grandes villes, il existe des espèces de hangars, où l'on jette les enfants morts que l'on n'a ni le temps ni le moyen d'inhaler, ou qui, n'ayant pas fait

(1) *Le fleuve Bleu*, par M. de Bezaure.

(2) Chargé d'une mission scientifique en 1875.

leurs premières dents, n'ont pas droit à un cercueil. Ces charniers sont de temps en temps recouverts de chaux vive, par les soins des autorités. A Pékin, de grandes charrettes attelées de cinq bœufs passent journellement par les cinq quartiers de la ville, dès le lever du soleil. Le charretier annonce sa venue par certains signes connus; ceux qui veulent se débarrasser de cadavres d'enfants, ou même d'enfants vivants, les lui remettent. Les cadavres sont enterrés dans des fosses communes, et les enfants vivants sont recueillis par les missionnaires qui en font des chrétiens, ou portés au Yn-yne-lang, c'est-à-dire au temple des nouveau-nés, où des nourrices entretenues aux frais de l'État en prennent soin. De semblables maisons ou « tours » existent dans toutes les grandes villes.

Ces hospices d'enfants trouvés remontent, en Chine, à la plus haute antiquité. Un écrivain du pays, dans un rapport sur l'institution de Shangaï, affirme « que le plan de cet asile est conforme à la méthode adoptée sous la dynastie des Tchéou (250 ans avant notre ère), pour le soulagement des orphelins pendant le printemps et l'été. »

Pendant la dynastie Han (de 220 à 250 ans après J.-C.), les empereurs fournissaient par des greniers publics de quoi nourrir les orphelins et les enfants des gens pauvres. Sous la dynastie Soung (960-1270), dans un seul endroit et à une seule époque, le gouvernement affecta cinq cents acres de terre à la construction de bâtiments pour la réception d'enfants abandonnés.

M. Milne, qui se trouvait en Chine lorsqu'une cruelle famine désola l'intérieur, rapporte qu'à Shangaï les gens aisés s'empressèrent d'ouvrir un asile temporaire destiné spécialement à abriter et nourrir les enfants des

gens sans ressources. Deux mille enfants y furent recueillis. Chaque enfant était bien vêtu et paraissait bien nourri. Tous portaient un numéro, et un registre parfaitement tenu indiquait l'endroit d'où ils avaient été apportés.

Dès qu'on trouvait un de ces pauvres petits délaissés, on l'interrogeait minutieusement, s'il pouvait répondre sur son âge, son nom et ses parents. « De tout ce nombre d'enfants, ajoute M. Milne, mon opinion intime est que beaucoup n'étaient pas abandonnés par leurs parents dans le but de leur ôter la vie, mais dans l'espoir qu'ils trouveraient des moyens d'existence dans la charité publique. »

A vrai dire, l'infanticide et l'abandon des enfants n'ont guère en Chine que la misère pour cause déterminante, tandis que dans nos contrées, en France au moins, ils sont le plus souvent les conséquences de causes sociales. En Europe, on ne se soucie guère du sexe des enfants dont on a résolu de se débarrasser ; en Chine c'est à peu près exclusivement les filles qui sont sacrifiées. Les garçons sont quelquefois achetés dans un but d'adoption, et deviennent fils de famille, ou encore pour être dressés à la carrière théâtrale, mais ces exemples sont bien rares. En général, on n'abandonne ses enfants que lorsqu'on ne trouve pas à les vendre. Et si l'on vend les filles, c'est parce qu'on ne peut pas les nourrir, ou pour satisfaire certaines exigences, par exemple pour acheter un cercueil convenable à ses vieux parents. Ces pauvres enfants sont quelquefois achetés ou recueillis par des indigents compatissants, chrétiens pour la plupart, qui dans ce dernier cas, dit le D^r Durand-Fardel (1), les

(1) Dans la province de Fou-Kien, l'abandon des enfants serait un usage licite et public. M. Hugues affirme que des mères aban-

portent aux orphelinats des missions. Le plus souvent les filles sont achetées toutes petites pour en faire plus tard des servantes. Cette chair humaine ne coûte pas cher : on paye 2 dollars, c'est-à-dire 5 ou 6 francs, une petite fille d'un an ; mais vers dix à douze ans sa valeur s'élève à 20 ou 50 dollars. Une jolie fille, qui a de l'esprit, de la distinction, de l'éducation, qui a 18 ans et qui sait le mandarin, se paye dans l'intérieur 6 taëls, ou 75 francs.

Un lis d'or, c'est-à-dire une jeune fille aux pieds excessivement petits, se vend jusqu'à 500 dollars.

En Chine, une femme n'a de valeur que par la petitesse de son pied. Dans les romans et les poèmes chinois, on dit d'une beauté, que ses joues sont comme la fleur de l'amandier, que ses lèvres ont le duvet de la pêche, que ses yeux sont comme deux petites vagues étincelantes, et que les traces de ses pas ont la forme délicate de la fleur de lis.

Une jeune fille qui aurait un pied conforme à la nature ne trouverait pas à se marier, ou son père ne trouverait pas à la vendre. Le soulier de la jeune fille est toujours exhibé devant les parents du mari, et c'est ce soulier qui décide lorsqu'il s'agit de la somme à payer. On a prétendu que les petits pieds sont un privilège des classes supérieures ; c'est une erreur, les lis d'or se rencontrent dans toutes les classes de la société, sauf chez les batelières et les paysannes absolument pauvres(1), car en Chine les filles ne sont pas dotées ; on sait que c'est le mari qui, au contraire de ce qui se passe chez nous, paye les parents pour qu'ils lui donnent leur fille.

donnent volontiers une fille pour dix sous. Ces pauvres petits sont achetés par l'hospice des Enfants-Trouvés.

(1) Colquhoun.

Dans les familles qui veulent faire acquérir à leur fille un renom de beauté, on ne commence guère les manœuvres avant l'âge de quatre ans ; chez d'autres, la petite fille conserve le pied libre jusqu'à six ou sept ans. Pendant les premières années, on chausse le pied, comme celui des jeunes garçons, d'une large pantoufle dont la partie antérieure, presque rectangulaire, est plus large que le talon.

Quand l'époque est venue, c'est la mère qui se charge de l'opération, ou des femmes spéciales qui remplissent auprès des dames chinoises le rôle de médecins et de sages-femmes. On commence par masser le pied et par l'entourer d'un bandage qui fait fléchir les orteils. Peu à peu on en augmente la tension, et enfin on place sous la face plantaire un morceau de métal de forme demi-cylindrique et d'un volume proportionné au pied.

Le but de cette atroce mutilation n'est pas connu. La légende raconte qu'une impératrice, pied-bot de naissance, vivant vers l'an mil cent avant Jésus-Christ, avait voulu que toutes les femmes fussent comme elle et participassent à sa difformité.

On prétend aussi que les Chinois estropient ainsi leurs femmes par jalousie, pour les obliger à rester chez elles. C'est même une opinion presque généralement admise en Europe. Cependant il faut remarquer qu'à l'inverse des pays musulmans, les femmes chinoises ne sont en aucune façon recluses ni voilées. Les dames du harem se promènent journellement en voiture. Si la cause de la déformation était la volonté de tenir les femmes en servage, on trouverait cette idée exprimée dans les œuvres littéraires : il n'en est rien. On en est donc réduit à des hypothèses. Il semble que le plus simple serait d'interroger à ce sujet un Chinois lettré. Cette pensée est venue à la plupart des

voyageurs ; ils ont interrogé, mais n'ont rien appris.

M. Piassetsky raconte qu'étant un soir dans un quartier mixte de Shanghai, il demanda à un commissionnaire chinois s'il pouvait le conduire chez une femme qui lui laisserait prendre le dessin de son pied. — « *Yesi ! Yesi !* répondit le Chinois en imitant le *yes* anglais, et il se mit à conduire M. Piassetsky et son compagnon à travers des ruelles sombres et boueuses où, malgré cela, il y avait une foule de peuple. Ils entrèrent dans une maison où le commissionnaire chinois expliqua à la femme le but de la visite des deux étrangers, mais il recut sur-le-champ un soufflet et s'en alla très tranquillement, sans se déconcerter, en promettant qu'il aurait plus de succès dans une autre maison. Plus loin, il s'arrête, frappe à la porte, et transmet la demande de M. Piassetsky à la Chinoise : il reçoit un nouveau soufflet, et, quelque peu confus, continue son chemin en invitant nos deux étrangers à le suivre.

Dans la troisième maison, il ne recut pas un soufflet, parce qu'il sut l'éviter à temps. Il est probable que ce guide savait parfaitement que les choses se passeraient de la sorte ; son intention n'était pas de procurer à un Européen un modèle pour un dessin, mais de gagner quelque chose, quitte à recevoir quelques soufflets.

— Parler à un Chinois du pied de sa femme, c'est commettre la plus grande des indécences. Personne en Chine, pas même le mari, ne doit voir le pied déchaussé d'une femme. Toute la pudeur chinoise est là !

Il est également honteux pour un homme d'être rencontré en public dans la compagnie d'une femme, fût-ce sa mère ou son épouse.

Quand un mari parle de sa femme, ce qui arrive bien rarement il l'appelle très gravement « ma triste

coussin ou du lit sur lequel elles reposent. Ces miroirs consistent en verre aussi mince qu'une feuille de papier à écrire, et enduit, sur les revers, d'une préparation chimique.

Chaque dame de qualité est entourée de nombreuses caméristes, qui doivent, par leur conversation et leurs services, lui abréger les heures qu'elle consacre à sa toilette et qui l'éloignent de la famille.

Le tabac n'excite aucune aversion chez les femmes chinoises; d'une main elles tiennent une pipe, de l'autre une glace de moyenne grandeur; pendant ce temps une des servantes tresse des fleurs dans les cheveux de sa maîtresse et y ajuste des pierres précieuses ou des rubans de couleurs variées. Les femmes, tant qu'elles ne sont pas en puissance de mari, portent leurs cheveux ramassés en deux tresses. Une fois dames, elles rejettent tous leurs cheveux en arrière et les attachent sur le sommet de la tête avec des épingles d'or ou d'argent. Leur coiffure, dite *Phenix*, se compose de deux grands bandeaux faisant coques, tandis que le reste des cheveux forme un chignon dressé verticalement derrière la tête sur un crépé de crin, que traversent horizontalement de longues épingles garnies de fleurs ou d'un gros pompon de velours rouge contenant un petit grelot.

Un des plus jolis ornements de tête que j'aie remarqués, dit M. Choutzé, est un peigne de fleurs naturelles qui se place autour du chignon. Le peigne ne consiste qu'en une aiguille de bois sur laquelle est installé un fil de laiton horizontal hérissé de fils verticaux, sur chacun desquels on enfile trois ou quatre fleurs de tubéreuse. Lorsque ce peigne est piqué dans les cheveux, on ne voit que les fleurs couronnant d'une manière charmante la base du chignon.

Parmi les passe-temps des femmes d'un mandarin, il faut citer la musique. Si leurs soubrettes ne sont point exercées à cet art, elles font venir un ménéstrel féminin, qui voyage de ville en ville et égaye par ses chansons la haute société. Ce ménestrel s'accompagne des doux accords d'une pépa, ou guitare à quatre cordes. Les femmes distinguées apprennent à peindre ou à faire des ouvrages de tapisserie. Quant à leurs connaissances littéraires, elles ne sont guère développées, quoique certains exemples soient là pour attester que des dames possèdent quelque habileté à tourner des vers.

Dans chaque boudoir, il y a une armoire renfermant des pommades destinées aux embellissements féminins, des petits pots de couleurs, des cosmétiques, des teintures, des pinceaux pour lisser la coiffure, etc., enfin on y trouve tout ce qui est susceptible de donner ce que les Chinoises appellent la beauté. Ce qu'elles aiment surtout, ce sont des sourcils minces, mais fort noirs et fort arqués; heureusement que l'art peut venir en aide à la nature. Elles se fardent toutes comme des actrices; le maquillage à Pékin est le voile ou plutôt le masque que ne doit pas quitter pour sortir une femme qui se respecte. Il est même honnête, ajoute M. Choutzé, à qui nous empruntons les détails qui suivent, de forcer un peu la couleur en blanc et en rouge, et surtout de doubler d'épaisseur la lèvre inférieure. La femme sans pudeur est seule à ne pas se défigurer avec le blanc, le rouge et l'encre de Chine.

C'est au miel qu'on se farde à Pékin. On en prend gros comme une noisette; on l'étale sur la paume de ses mains, en les frottant l'une contre l'autre; de là, le miel passe sur tout le visage et une partie du cou. Ensuite vient le tour du blanc d'Espagne;

comme il est en poudre, il adhère parfaitement sur l'enduit du miel ; puis il s'agit d'appliquer le rouge. La dame se sert d'un petit morceau de drap qui a été trempé dans du carmin ; elle l'humecte un peu et elle le passe sur ses lèvres ; elle en prend aussi un peu sur les paumes des mains, les frotte l'une contre l'autre pour bien égaliser la couleur, et en tournant la paume de la main sur ses joues et ses fossettes, elle termine ainsi la grave opération que l'usage exige.

Ce crépissage peut se conserver deux ou trois jours ; lorsqu'il commence à s'écailler, on y ajoute une seconde couche. Le *nec plus ultra* des femmes à la mode, est de se tracer une petite raie de carmin verticale entre les deux yeux et de se poser des emplâtres aux tempes. Verts, noirs ou bleus, ces emplâtres de soie sont ornés quelquefois d'un bijou ou d'une paire de petites antennes, terminées par des perles fines que le mouvement de la marche fait trembloter. Il est du meilleur genre de porter les ongles longs ; ils sont un ornement dont la Chinoise a le plus grand soin ; en les laissant croître outre mesure, elle montre qu'elle est assez riche pour se dispenser de travailler. Les plus riches les enferment dans des étuis d'or ou d'argent.

Les Chinoises portent aussi des bracelets, des bagues, des colliers, des boucles d'oreilles, et enfin des sachets faits de filigrane d'argent treillagé à jour, ornés de dessins en plumes de martin-pêcheur, et contenant des fleurs naturelles. Le jasmin, l'oléa fragrans et la tubéreuse sont les parfums les plus à la mode, avec le musc, qui se retrouve en Chine dans tout, jusque dans l'encre.

Les Chinoises sont-elles jolies ? — Eh bien, oui, répond M. Choutzé, elles sont jolies, mais il y en a

aussi de laides. La Chinoise jolie serait jolie partout. Je n'en ai jamais vu de belles, et leur charme est relativement de courte durée. La période intermédiaire pendant laquelle les Européennes n'ont plus que l'âge qu'elles paraissent, n'existe pas là-bas. De jeunes et fraîches, elles tombent sans transition dans l'étiolé fané et dans le jaune coing. Et malgré cela, coquettes et prétentieuses, elles ne désarment pas devant leur décrépitude; princesse ou mendicante, la vieille Chinoise posera chaque jour, aussi longtemps que ses mains le lui permettront, des fleurs sur son chef branlant et dénudé. Il n'est pas de vieille cuisinière allant au marché, vêtue d'une sordide défroque, qui consentirait à paraître en public sans que sa tignasse grise soit ornée d'une fleur écarlate ou d'un jaune criard. L'art des faux cheveux est inconnu; et il n'y a pas de modistes en Chine.

Le vêtement de la femme chinoise consiste en un pantalon vert ou rouge, brodé de fleurs multicolores, d'une jaquette et d'une robe également brochées ou brodées. La femme mandchoue se distingue par une grande simplicité d'accoutrement: une longue robe aux larges manches pagodes, robe qui n'est nullement cintrée et qui dérobe à l'œil les formes de la taille. Mais Mandchoues et filles du Ciel se soucient bien de montrer un beau buste! Pour elles, l'idéal de la beauté féminine consiste en des épaules très étroites et en une poitrine dûment aplatie. Elles atteignent ce résultat ambitionné en se sanglant le haut du buste à l'aide de larges bandes de toile.

La Mandchoue se distingue encore de la Chinoise en ce qu'elle ne se mutile pas les extrémités; elle porte des bas de couleurs claires et des pantoufles comme les hommes.

La sortie d'une riche Chinoise ou d'une Mandchoue de haute volée est toujours entourée d'un certain appareil. Un cavalier ouvre la marche; il est suivi du cocher conduisant par la bride la mule attelée à une singulière voiture à deux roues, recouverte de drap bleu avec des portières et des morceaux de verre encadrés dans du velours noir cousu dans le drap; de chaque côté marchent deux hommes qui, au moyen de barres de bois, soutiennent la voiture et l'empêchent d'osciller sur les inégalités du sol. Un deuxième cavalier ferme la marche.

On entre dans cet étrange et incommode véhicule par le devant, et l'on en sort de même. Chaque fois, bien entendu, le cocher est forcé de dételer.

Quand le cortège est arrivé à destination, les deux hommes qui maintenaient l'équilibre de la voiture déposent leurs barres; le cocher dételle, et tous trois font volte-face, car il est sévèrement interdit aux subalternes de voir le visage de leur maîtresse. La suivante, assise sur le devant de la voiture, descend, pose un petit tabouret à terre et aide madame à sortir.

LES ÉCOLES ET LES EXAMENS LITTÉRAIRES.

En se promenant dans les rues de Pékin, on rencontre, à certaines heures, de petits magots espiègles et charmants qui courent en bandes en poussant de grands cris : ce sont des enfants qui vont à l'école ou qui en reviennent.

L'instruction est obligatoire dans le Grand et Pur Empire. Tous les Chinois savent lire et écrire. Les ouvriers, les paysans sont capables de faire eux-mêmes leur correspondance, de déchiffrer les affiches et les

proclamations gouvernementales, et de tenir note de leurs affaires journalières.

Malgré les difficultés que présentent l'écriture et la lecture des caractères, la Chine est certainement le pays du monde où l'instruction primaire est le plus répandue, dit M. de Bourboulon. On trouve des écoles jusque dans les plus petits hameaux. Les agriculteurs se cotisent et s'imposent volontairement pour entretenir des maîtres. Dans les villes, les enfants pauvres qui sont obligés de travailler pendant la journée fréquentent les classes du soir. En chinois, le mot *hiao* s'applique également à l'instruction et à la religion : l'étude est considérée comme un culte (1).

L'enseignement des écoles primaires a pour base le *San-tse-King*, livre attribué à un des disciples de Confucius, qui résume, en cent soixante-dix-huit vers, toutes les sciences et les connaissances acquises. Cette petite encyclopédie, convenablement expliquée et développée par le professeur, suffit pour donner aux enfants chinois le goût des choses positives, et les met à même de travailler à acquérir une instruction plus sérieuse. Il existe aussi des collèges où les enfants des lettrés et des mandarins reçoivent une éducation complète. Tel est entre autres le collège impérial de Pékin. Mais l'instruction est poussée très loin dans les familles riches, où il n'est pas rare de voir trois ou quatre précepteurs.

D'après le livre des rites, l'éducation de l'enfant chinois commence dès son enfance.

A six ans on lui enseigne les premiers éléments de l'arithmétique et de la géographie ; à sept ans, on le sépare de sa mère et de ses sœurs, et on ne lui permet

(1) Edkins, *Religion in China* (cité par M. Reclus).

la nécessité de l'éducation et de l'instruction, des devoirs envers la société, des trois flambeaux, des quatre saisons de l'année, des cinq éléments et des cinq vertus (la philanthropie, la justice, la possession d'un bien propre, l'esprit et la vérité); des six espèces de blés, des six classes d'animaux domestiques, des sept vices, des huit notes de musique, des neuf degrés de parenté; de l'histoire universelle et de l'ordre de succession des dynasties. On y donne en exemple les personnages illustres de l'antiquité et les honneurs auxquels ils sont arrivés par leur travail; on raconte comment l'un deux n'ayant pas de papier, écrivait sur des troncs de bambous; comment un autre avait passé sa tresse autour d'une solive pour maintenir sa tête quand le sommeil le prenait; comment, dans le même but, un troisième s'était enfoncé une alène dans le côté, etc. On aura une idée générale de l'esprit de ces livres par les quelques extraits qui suivent : *Sur l'importance de la tranquillité d'esprit* : « Il faut d'abord connaître le but auquel on tend et décider ensuite de quelle manière on doit agir. Après avoir décidé comment on doit agir, on arrive à la tranquillité de l'esprit. Quand on est arrivé à cette tranquillité, on peut jouir d'une quiétude que rien ne saurait troubler. Arrivé à cette parfaite quiétude, on peut réfléchir et porter un jugement sur la nature des choses. Grâce à cette idée sur la nature des choses et par la réflexion, on arrive à la perfection désirée. »

Ou encore : « Le devoir est égal pour tous, aussi bien pour l'homme le plus haut placé que pour celui de la plus basse condition; se corriger et se perfectionner soi-même, telle est la base la plus solide de tout progrès et de tout développement moral. »

De treize à quinze ans, on apprend au jeune Chinois

le chant et la musique ; toutes les mélodies qu'il chante sont également des versets moraux, des préceptes de sagesse. A quinze ans, les exercices physiques succèdent aux exercices intellectuels : le jeune Chinois fait des armes, de la gymnastique, de l'équitation ; puis à vingt ans, s'il en est digne, il reçoit le bonnet civil et il peut porter des fourrures et des vêtements de soie. S'il faut croire M. de Bourboulon, les maîtres d'école chinois seraient des lettrés déclassés qui n'ont pu parvenir aux grades des fonctions civiles. C'est avec leurs queues et leurs martinets qu'ils châtient les élèves récalcitrants, en leur frappant de grands coups sur les mains et sur le dos. Les peines morales sont également appliquées : un écriteau attaché dans le dos dénonce l'écolier paresseux au mépris du public.

Ce n'est qu'après avoir reçu le bonnet civil, que le jeune Chinois commence ces études longues et sérieuses qui lui permettent d'arriver aux plus hautes charges publiques après qu'il a subi la sévère épreuve des examens.

On pourrait comparer aux bacheliers, maîtres ès arts, docteurs et professeurs de l'Europe, les gradués littéraires de la Chine. Le grade préliminaire à obtenir est celui de *sen-tsaï* (talent fleuri), puis vient le *ken-jin* (homme supérieur), puis le *tsin-sze* (puits de science), enfin le *han-tin* (forêt de littérature).

Les examens préliminaires se font au chef-lieu de chaque province, tous les dix-huit mois, sous la présidence du *chi-hien* ou magistrat du district, qui est ordinairement un mandarin de septième rang. Les étudiants qui ont triomphé dans cette première épreuve subissent un nouvel examen présidé par le préfet ou *chi-foo*, mandarin de quatrième rang, et de

là ces bacheliers ou sen-tsaï passent aux examens triennaux dans la capitale de la province.

Dans les examens dont j'ai été témoin, raconte un écrivain anglais (1), le nombre des candidats qui avaient obtenu dans les chefs-lieux des départements le diplôme de sen-tsaï était de huit mille sept cents, et sur ce nombre, soixante-douze devaient, conformément aux décrets impériaux, être élevés au rang de kess-jin et être présentés à l'empereur à Pékin.

Pendant toute la durée des examens, le gouverneur de la province est enfermé dans le même bâtiment que le commissaire impérial, et il ne lui est permis d'avoir des rapports qu'avec les étudiants mis en charte privée, dans les dix mille cellules préparées à cet effet. On calcule, en général, qu'un candidat sur douze doit sa nomination à la faveur et à la protection du commissaire impérial, qui ne les accorde qu'à beaux deniers comptants, et réalise ainsi de notables bénéfices ; mais si ce fonctionnaire outrepassé cette moyenne, il court le risque d'être dénoncé et puni. La *Gazette de Peking* de 1858 rapporte tout au long le procès d'un examinateur corrompu qui a été condamné à être décapité, ainsi que le candidat corrupteur et ses complices. Cet arrêt sévère a été porté dans une affaire où il s'agissait d'une composition écrite par un autre, que le candidat avait frauduleusement transmise en son nom à cet examinateur en chef.

On prend ou du moins on est censé prendre toutes les précautions possibles pour que les étudiants ne cachent sous leurs vêtements aucun livre ou manuscrit qui puisse aider leurs réponses aux questions qu'on leur adressera.

(1) *Revue britannique*, 1866, traduction E. N.

Chaque candidat reçoit un rouleau de papier long de vingt pieds, large de treize pouces, et plié en forme d'éventail ; la partie qui n'est pas réglée est destinée au brouillon de sa composition, et la partie réglée en raies rouges est pour la copie, qu'il doit mettre au net et présenter aux examinateurs.

Aucun des concurrents n'a de chance pour le diplôme, s'il ne possède une belle écriture ; la science la plus étendue et la supériorité intellectuelle la plus marquée ne pourraient servir d'excuse à un défaut dans l'art de tracer les caractères de l'alphabet. La calligraphie est une perfection indispensable pour des Chinois bien élevés. Ils ornent leurs maisons des autographes d'hommes illustres, et les productions d'écrivains artistiques sont appréciées très haut. L'imagination chinoise aime à se jouer avec les lettres du syllabaire national, et les plie à la forme de fleurs, d'oiseaux, d'animaux, de vases, de trépieds, de sceaux, de feuilles de bambou, de figures artistiques ; on leur donne même l'apparence de groupes d'hommes et de paysages.

Il y a six variétés d'écriture à étudier : l'écriture carrée, la ronde, l'officielle, la décorative, la cursive et la condensée ou abrégative. Les Chinois écrivent parfois si vite sans que le pinceau quitte le papier, que cette écriture est illisible pour tout autre qu'un initié dans les secrets de l'art ; d'autres fois, chaque coup de pinceau est travaillé avec tout le soin d'un peintre en miniature. Tantôt les caractères ont un pied de long et se tracent hardiment à la brosse, tantôt ils sont microscopiques et se tracent avec une minutieuse perfection à l'aide d'un pinceau de poil de chameau.

A vrai dire, personne n'égale les Chinois en fait de calligraphie, et c'est chez eux que les ministres d'Eu-

« Les étrangers désirent voir la porte du palais impérial, porte bâtie de pierres précieuses. Ne cédez pas à leurs désirs, quand même ils payeraient d'un vase d'or une parcelle de terre de la longueur d'un arc (Ceci fait allusion à la concession de Hong-Kong). N'écoutez pas leurs sonores et perfides mensonges. Toutefois il faut essayer de les instruire avant de pouvoir en conscience les enchaîner et les emprisonner. Proclamons notre empereur le plus glorieux et le plus magnifique des princes et qu'on se prosterne devant sa demeure. L'éclat de sa splendeur illuminera les mers de l'Orient. De même que l'aurore éclaire les hauteurs de l'horizon et force les fantômes à se retirer, de même que les vagues des tempêtes d'automne s'apaisent en passant sur le palais du dragon de l'Océan, il faut que les lettres calment les peuples en répandant les principes du vrai. Mettez la main au manche de la charrue, et l'empire sera pénétré de reconnaissance envers son prince éclairé. Le plaisir habitera les chaumières, dût-on ne s'y nourrir que de mets grossiers et ne s'y désaltérer qu'avec l'eau des fontaines, et sous les toits hospitaliers de notre patrie, on jouira d'un bonheur parfait. »

Les allusions politiques qui dans cette composition reflètent à merveille l'esprit national, la recommandaient naturellement à l'approbation de l'examineur impérial, et ont dû assurer à son auteur les grâces et les faveurs de la cour de Pékin.

Le titre littéraire le plus élevé est celui de Chwang-Yuen, ou président du collège de Haulin. Le dernier personnage nommé à cette haute distinction était le fils d'un simple marchand qui occupait une petite boutique de papetier dans une rue obscure de Ning-po. La nouvelle de sa nomination jeta toute cette ville et

ses environs dans le délire de la joie. Les habitants ne s'occupèrent plus que de processions, d'illuminations et de réjouissances publiques destinées à célébrer ce triomphe. La plus haute société de Ning-po se pressait en foule dans l'humble boutique du papetier, pour féliciter les parents et les amis de l'heureux vainqueur, dont le brillant succès répandait tant d'éclat sur sa famille, sa ville et sa province.

Les fonctionnaires sont choisis parmi les lettrés, et leur situation correspond aux grades qu'ils ont obtenus aux concours publics. « Le lettré sorti le premier au concours du doctorat peut aspirer à la main d'une des filles de la famille impériale. Si l'empereur n'a pas de fille, il adopte celle d'un de ses ministres et la lui donne en mariage. Mais, avantages plus positifs, ce docteur a immédiatement rang de ministre ou de vice-roi, et il en exerce les fonctions après un voyage de deux ou trois ans dans différentes provinces. Partout il est reçu avec les honneurs impériaux. Seul, avec les ministres, les vice-rois et les grands inspecteurs de l'instruction publique, il peut habiter les splendides palais des universités. Toutefois, son premier devoir est d'aller saluer ses parents, auxquels il est chargé d'offrir les marques de distinction de la part de l'empereur, et de les remercier des honneurs qu'il doit à leurs premiers soins » (1).

Comme il n'y a que l'étude de la littérature classique qui ouvre la voie des places honorifiques et lucratives, tout ce qui ne touche pas aux lettres est négligé ou méprisé. Les sciences ne sont guère plus avancées qu'au temps de Confucius, sauf les sciences militaires, que la Chine a bien été obligée de cultiver un peu,

(1) M. Eug. Simon.

quoique sans enthousiasme, sous peine de voir ses armées culbutées au premier choc. Ce peuple est si lettré qu'une des récréations préférées de la bourgeoisie est de louer pour la journée un kiosque au bord de l'eau, dans un beau site, à la campagne, où l'on se rend dès le matin, avec quelques amis, en emportant des pinceaux, un bâton d'encre et du papier ; on déjeune, on dine, et entre temps, on met au concours une page de vers sur des sujets libres ou donnés (1).

Dans la dernière guerre de la Russie contre la Chine, les Russes surprirent un jour l'armée chinoise dont les chefs se livraient paisiblement à un grand tournoi poétique.

Il n'y a pas de langue plus imagée, plus poétique que la langue chinoise. La tête s'appelle en prose et en vers : « Le Centre de la Raison ou la Tour des Trois Pensées » ; le cœur « le Prince du Ciel » ; un tombeau « la Tour de la Nuit » ; l'argent « le Cordon Fleuri » ; le petit bâton qui sert de fourchette « le Garçon Agile » ; penser à un ami dont on est séparé, c'est « penser aux Arbres du Printemps et aux Nuages du Soir » ; un homme bienfaisant est « un Printemps Mâle qui a des pieds » ; la natte sur laquelle on se couche est « le Royaume du Sommeil » ; les yeux sont les « Étoiles du Front » ; le nez la « Montagne des Sources ». Une femme et son mari sont désignés par l'expression : « Ceux qui n'ont qu'un Cœur. »

Les poésies chinoises sont pleines de noblesse et de pensées profondes ; nées d'une émotion vivement sentie, il y en a de charmantes.

Un soir, Ly-pe (2), voyageant loin de sa famille, en-

(1) M. Simon.

(2) Courtisan célèbre par son esprit, vivant au huitième siècle.

tendit dans une ville la flûte d'un paysan qui jouait l'air de *la Branche de saule divisée* (1) ; il composa la pièce suivante :

Quelle est cette flûte rustique dont l'haleine d'un soir de printemps m'apporte les ondes harmonieuses ?

Ses notes remplissent la ville, flottent doucement autour des remparts, y trouvent des échos dans la vallée ;

Ah ! écoutez : elle joue la *Branche rompue*, la douce chanson du départ amer.

L'image de ma chère maison s'élève dans mon cœur, et le remplit d'attendrissement. Qui peut, cette nuit, loin de sa maison, sentir l'influence mystérieuse de cette musique sans qu'aussitôt son jardin et la scène d'adieux ne lui apparaissent comme une vision ?

Les caractères de l'écriture sont regardés en Chine comme des signes sacrés. C'est commettre une mauvaise action que d'employer un manuscrit à un usage vulgaire. Aussi dans les villes et même dans les villages trouve-t-on une petite construction en briques décorée avec soin, dans laquelle on jette et l'on brûle tous les vieux papiers.

LA CUISINE CHINOISE.

En Chine, il n'y a pas de réception dans les maisons particulières. Les femmes reçoivent et traitent leurs amies dans leurs appartements ; les hommes en font autant de leur côté, mais au restaurant.

Il ne faut jamais prendre les paroles d'un Chinois

(1) C'était un air consacré à une cérémonie qui avait lieu quand un Chinois quittait sa famille pour voyager. On cassait une branche de saule, et on la partageait avec celui qui partait. Je ne sais si cet usage existe encore en Chine. Cet air produisait sur les Chinois le même effet que le *Ranz des vaches* sur les Suisses.

pour l'expression réelle de sa pensée. Chez lui, tout est surface, dissimulation, semblant, depuis les pleurs et les hurlements usités aux enterrements jusqu'aux protestations exagérées de sympathie à l'endroit des gens que l'on hait le plus. Quand un Chinois invite quelques-uns de ses compatriotes à une cérémonie qui a lieu chez lui, à l'issue de la fête, il prie ses hôtes à dîner; il insiste, il se fâche, il supplie : tout cela est une pure comédie, puisque l'étiquette défend d'accepter l'invitation... Repoussé avec perte, le maître de la maison prie que l'on veuille au moins prendre un verre de vin chaud, et il donne à haute et intelligible voix des ordres en conséquence; et c'est encore une comédie, car les visiteurs auront le temps de fumer cent pipes, coup sur coup, sans voir paraître le vin promis. S'il se trouve parmi eux un personnage moins ferré sur le code du cérémonial, s'il montre par un geste ou un regard interrogateur qu'il a pris l'offre au sérieux, dès qu'il a tourné les talons, les autres se moquent de lui et se demandent d'où il sort, et généralement on conclut « qu'il a sans doute appris à vivre chez les Mongols! »

Il y a toutes sortes de restaurants : restaurants en plein vent, restaurants ambulants, restaurants en bateaux (ceux-ci prennent quelquefois le nom de bateau de fleurs), restaurants à terre; il y en a pour tous les goûts et pour toutes les bourses. Quelques-uns consistent en une simple cage de bambou, si légère que le patron, placé au milieu, met une des planches de l'établissement sur son épaule, et l'emporte à travers les rues, en criant par la fenêtre ses sauces et ses ragoûts. Dans cette disposition du restaurant réduit à sa plus simple expression, le fourneau d'un côté et le garde-manger de l'autre ressemblent aux deux plateaux d'une balance

qui reposerait sur les épaules du propriétaire (1).

Les restaurants des gens aisés et des riches ont des salons et des cabinets particuliers dont la vue donne sur de magnifiques jardins, égayés de pièces d'eau aux rocailles moussues, avec poissons rouges, blancs et noirs à la triple queue et aux yeux de dragon.

Des bronzes de prix, de belles porcelaines à paysages et à personnages, des tables vernies en noir autour desquelles se réunissent les joueurs, ornent les grandes salles, bien plus luxueuses que celles de nos premiers restaurants parisiens.

Un dîner de 300 à 3000 francs n'est pas chose rare en Chine.

Parmi les mets les plus chers et les plus recherchés, citons la « glace rôtie » dont une soucoupe pleine coûte de 46 à 50 francs.

Voici la façon dont procèdent les Vatel's chinois pour confectionner ce *nec plus ultra* de la gourmandise chinoise. Le cuisinier pose sur un tamis, formé de fines lattes de bambou, un certain nombre de morceaux de glace ; il plonge le tamis dans une pâte liquide composée d'œufs, de sucre et de condiments très épicés, puis il précipite rapidement la glace ainsi enveloppée de pâte, dans une poêle pleine de saindoux en ébullition. L'art du cuisinier consiste en ce qu'il doit retourner, retirer, égoutter et servir les beignets à la glace, avant que celle-ci ait eu le temps de fondre. Dire que cette friandise chinoise est agréable à un palais européen, c'est s'aventurer... Introduit-on le beignet dans sa bouche, on se brûle ; cherche-t-on à le mâcher, on croque de la glace. Le prix élevé de ce

(1) M. le baron Contenson.

mets excentrique vient de ce que peu de cuisiniers le réussissent à point.

On a beaucoup médité de la cuisine chinoise ; elle n'est pas si mauvaise que sa réputation ; s'il faut même en croire un voyageur russe, M. Piassestky, elle serait excellente. M. Colquhoun, un Anglais qui a beaucoup voyagé en Chine, dit que ce serait une erreur de



Hirondelle de mer (salangane).

croire que les chats et les rats figurent sur toutes les tables, et tiennent lieu partout de viande de boucherie. Ce n'est que par exception, dans les cas d'extrême misère, que la chair de ces animaux entre dans l'alimentation du peuple. La nourriture d'une famille pauvre se compose d'ordinaire de riz assaisonné de quelque condiment et d'un bol de soupe pour le faire passer. On y ajoute parfois du porc, des légumes et du macaroni. Le menu des gens riches se compose ordi-

nairement d'un potage très nourrissant, d'huitres ou de homards, de porc, poisson, volaille ou légumes. Un repas bien ordonné commence toujours par le dessert qui, dans les dîners d'apparat, est souvent composé de soixante-dix à quatre-vingts plats. On finit par les potages, qui sont toujours au nombre de huit ou dix.

Pendant le repas on boit du vin de riz chaud, qui est la boisson nationale. Le vin ne se voit que sur la table des riches et chez les mandarins.

Les poètes, les lettrés et tous ceux qui ont quelque prétention au génie littéraire, fait observer M. Colquhoun, se livrent à des libations copieuses. Non seulement cela est toléré, mais c'est de bon ton. Un homme du monde ou un lettré doit être capable de boire beaucoup sans s'enivrer. « Votre capacité est aussi grande que votre génie » est un compliment qu'on adresse habituellement à une célébrité littéraire. Le grand homme s'empresse de décliner un éloge aussi flatteur, et au milieu d'un flot de paroles boit force rasades.

Pour juger de la cuisine chinoise, il faut aller dans un restaurant chinois. Nous nous joindrons, si vous le voulez bien, à un guide expert, M. Choutzé, à qui un ami chinois a donné rendez-vous « au temple du bonheur. »

Ce titre pompeux est le nom du Bignon de la capitale de l'empire du Milieu.

« La courtoisie chinoise, pleine d'humilité, raconte M. Choutzé, avait dicté à mon Chinois de m'inviter, moi et les personnes qu'il me plairait d'amener pour me tenir compagnie, la sienne ne devant pas compter, tant elle était, disait-il, de peu de ressource (1). On

(1) Quand un Chinois se met en frais de politesse, il ne s'arrête plus. M. Rousset raconte qu'un jour, dans la province de Chen-si,

ne pouvait être plus aimable. J'amenai donc avec moi deux de mes amis.

« Après un quart d'heure de chemin à pied, le long du rempart de la ville tartare, nous arrivâmes devant la porte de Tsien-mène, qui fait face à l'entrée sud du palais impérial. Là se trouve une station de voitures; elles sont loin d'avoir le moelleux du plus dur des fiacres parisiens et la rapidité des cabs anglais. Ce sont de véritables instruments de torture que ces véhicules, mais en revanche leurs cochers sont polis. L'ouvreur de portières est remplacé là-bas par un porte-plumeau, qui aussitôt qu'on prend place, vient épousseter vos chaussures. Le cocher consent à aller à pied, quand sa voiture est pleine, c'est-à-dire quand une personne se trouve dedans et deux autres sur chaque brancard. Le prix d'une voiture pour toute une journée varie de 5 à 6 francs.

« Après avoir passé Tsien-mène, on arrive dans l'intérieur d'un bastion en demi-lune, tout occupé par de petits marchands de bric-à-brac, des montreurs de dioramas, des tireurs d'horoscopes et autres charlatans de toutes sortes; de chaque côté est un temple: celui qui se trouve à notre droite est le plus célèbre, c'est le Koan-si-miao, temple de la déesse Koanine. Il y a toujours affluence de monde pour y consulter les oracles.

« C'est là que le fameux généralissime mongol Seng-Koline-sine interrogea le sort avant de se mettre en campagne contre l'armée anglo-française en 1860. En sortant du temple il fit abattre la grande croix de fer

l'un des intendants de l'armée du vice-roi Tse lui envoya un dîner avec ses compliments, ses excuses de ne pouvoir le recevoir chez lui, et une carte dont la rédaction ne pouvait guère se traduire autrement que par « votre idiot de frère vous rend ses devoirs! »

qui, malgré le temps, l'abandon et les persécutions, se dressait encore sur la cathédrale de Pékin.

« Pour consulter le sort dans cette pagode, on fait les agenouillements et prosternements d'usage devant l'idole de la déesse Koanine. Un bonze, pendant ce temps, récite des prières en exposant au-dessus de la flamme d'un brasier sacré un cylindre de bambou contenant cent neuf baguettes, dont chacune correspond au chiffre d'une page imprimée. Le consultant tire une de ces baguettes et on lui remet, en échange d'une offrande, le papier qui lui est échu.

« La cent neuvième de ces baguettes n'est pas marquée. Quand on la tire, c'est qu'on ne se trouve pas dans un état de pureté qui permette à la déesse de répondre.

« Le bastion en demi-lune de Tsien-mène est percé de trois portes : celle du centre ne s'ouvre que pour l'empereur ; les deux autres sont ouvertes à la circulation ; nous prîmes celle de gauche, pour revenir ensuite sur notre droite retrouver le grand boulevard pavé, derrière la porte centrale du bastion.

« Là se trouve un canal sur lequel sont jetés trois ponts jumeaux ; sur celui du centre, connu sous le nom de « pont des mendiants », personne ne passe en voiture, en palanquin ou à cheval, si ce n'est l'empereur et son cortège. Aussi le pont central est-il le refuge de la cour des miracles de Pékin : là se tiennent les mendiants pour dormir ou jouer entre eux leur gain. Tout auprès se trouve le marché où se vendent les petits morceaux d'étoffes dont ils composent leurs vêtements lorsque la température se montre plus impérieuse que leurs sentiments de pudeur.

« De chaque côté de Tsien-mène, je dois mentionner l'existence de petits passages couverts, sortes de bazars

dont les boutiques seraient dignes d'avoir pour enseigne : « A l'ombre du vrai ». C'est là que se vendent tous les bijoux d'imitation, la bimbeloterie de toute sorte, les jolies bourses et étuis brodés, spécialités pékinoises. Les boutiques de ces bazars sont irréprochables de propreté, et le passage qui est ménagé entre elles est couvert de rideaux qui les protègent du soleil et de la poussière.

« Après avoir suivi pendant dix minutes le grand boulevard de Tsien-mène, nous avons tourné à gauche, et bientôt nous étions appelés par les garçons du restaurant, qui nous attendaient sur le seuil de la porte et faisaient signe au cocher de s'arrêter.

« Cuisiniers, mitrons et garçons sont, en été, tous habillés de même ; torse nu jusqu'à la ceinture et torchon sous le bras. Leur physionomie semble s'efforcer d'être uniformément engageante. En pénétrant dans un restaurant à Pékin, je n'ai jamais pu m'empêcher d'admirer l'excellente idée qu'ont eue les Chinois d'installer leur cuisine à la porte d'entrée. Il faut traverser le laboratoire culinaire avant de gagner les salles communes ou les cabinets particuliers. N'est-ce pas un progrès sur nous, qui, au contraire, cachons nos cuisines dans des caves, où nos restaurateurs semblent vouloir nous dissimuler les horreurs d'une conspiration contre nos estomacs ?

« En Chine on n'entre dans tel restaurant de préférence à tel autre que sur la vue de la cuisine et la constatation du soin qu'on met à accommoder les mets. Souvent le restaurant qui a la clientèle la plus nombreuse et la mieux composée n'est pas celui dont les cabinets sont le plus élégants, et dont la devanture est le mieux décorée.

La cuisine de ce Temple du Bonheur céleste était

donc sous nos yeux. Elle avait, en sa manière de se montrer, le calme de l'innocence devant un juge. Nids d'hirondelle, canards, foies de volaille, poissons, crevettes grouillantes, tout cela était exposé ou se tordait en chantant dans les nombreuses casseroles qui couvraient les fourneaux. Aussi avec le sourire d'un homme dont la conscience est tranquille et dont l'habileté est sûre de son effet, le maître d'hôtel nous dit que c'était dans la deuxième cour, bâtiment central, salon de gauche que nous étions attendus.

« A peine avons-nous traversé la première cour que nous vîmes arriver au-devant de nous Ouang-Tsonne sine, mon ami.

« Ouang-laoyé, autrement dit le seigneur Ouang, nous recut avec l'effusion orientale ordinaire, toujours excessive. Je lui présentai mes amis : ce furent des saluts à n'en plus finir.

« Aussitôt que les présentations furent faites, on s'adressa à tour de rôle la série de questions sacramentelles qu'il est d'usage de s'adresser entre personnes qui se voient pour la première fois.

« Quel est votre noble nom ? votre noble surnom ? votre âge ? votre noble lieu de naissance ? votre noble emploi ? combien avez-vous de princes héritiers ? Où est situé votre palais ? » etc.

« Toutes questions auxquelles il faut répondre avec humilité : Mon humble ceci, mon méprisable cela.

« Quant aux enfants, il est comme il faut d'en exprimer le nombre en disant : « J'ai tant de petits chiens. »

« Vous demande-t-on si vous avez une femme, il est convenable, pour l'affirmative, de répondre qu'on possède « un vieux balai ».

« Ce ne sont là que des formules dont on oublie le sens à force d'en user. Il en est de même de notre

courtoisie à la fin d'une lettre : « Votre très humble et obéissant serviteur, » à l'adresse d'une personne que l'on connaît à peine ou même que l'on méprise.

« Sur la table de notre cabinet particulier on venait de placer du thé, des pralines d'arachide, des noix au sucre, des pepins de pastèques séchés au four et des poires coupées en minces tranches. Tout cela n'était que pour passer le temps. La chaleur était très forte, aussi le seigneur Ouang nous invita-t-il à nous mettre à l'aise. Il appuyait de l'exemple son invitation. Lui et ses deux compatriotes n'eurent bientôt plus sur le torse qu'un filet de corde dont les fils de chaque maille étaient passés à travers un petit tube de bambou. Ce filet a pour but d'empêcher les vêtements d'être immédiatement en contact avec la transpiration de la peau.

« Quelques instants après, on enleva le thé et on apporta un leung'rhoun ou mets froid, composé à peu près de tout ce qui constitue chez nous les hors-d'œuvre. Poissons salés, amandes salées, raisin sec, crevettes salées, confitures de pommelles, crabes à l'eau-de-vie et œufs conservés. Les crabes à l'eau-de-vie sont mis vivants dans de l'eau-de-vie froide préalablement chauffée avec des grains de genièvre. Quant aux œufs conservés, appelés songshoa, ou fleurs de pain, ce sont des œufs de cane, enfermés dans de la chaux le temps voulu pour que le blanc en soit devenu ferme, tout en restant transparent comme de la gélatine; le jaune, en durcissant, tourne au verdâtre et exhale une légère odeur d'ammoniaque.

« Il n'y avait plus de raison de ne pas se mettre à déjeuner. La table était ronde, nous étions six, il y avait trois tabourets, deux fauteuils et un petit banc tout près de la porte; ce petit banc, mis à la plus

mauvaise place, est toujours pour celui qui invite, tandis que les deux fauteuils sont pour les deux invités les plus distingués; comme généralement il y a plus de deux invités, ce n'est pas l'amphitryon qui se permettra de désigner quels sont les deux plus distingués d'entre eux; il les invite simplement à s'arranger comme bon leur semble. Quelquefois alors il y a pour une demi-heure de cérémonie: c'est à qui refusera l'honneur du fauteuil.

« Le couvert se compose de petites soucoupes en guise d'assiettes, de bâtonnets en guise de fourchettes, de spatules en porcelaine comme cuillers; le vin est renfermé tiède dans des théières de métal; on le boit dans de petites tasses ayant un pouce à un pouce et demi de diamètre et de profondeur. Pas de nappe sur la table laquée de noir, pas de serviettes, mais de petits carrés de papier dont on use une partie dès qu'on a pris place: on les passe sur ses bâtonnets, dans sa soucoupe, dans sa tasse pour en bien contrôler la propreté.

« Quand ce petit nettoyage est terminé, l'amphitryon se lève, prend la tasse de chacun et la remplit de vin en lui faisant un grand salut; ensuite il porte son propre verre à la hauteur de ses yeux et invite à boire; cela fait, il prend ses bâtonnets et sert à tout le monde des hors-d'œuvre dont la table est couverte. Il est comme il faut, quand on vient d'être servi, de prendre d'un plat quelconque avec ces deux baguettes et de servir à son tour l'amphitryon; quand on ne le fait pas, on doit s'excuser de manquer de respect et de bon procédé, cela tient lieu de remerciements. Cette manière de servir un peu cérémonieuse ne dure qu'un instant; bientôt arrive le maître d'hôtel qui vient prier de commander le dîner.

« Chaque invité choisit un plat de prédilection, et après eux, l'amphitryon, à son tour, indique les mets coûteux qu'il suppose que ses invités ont eu crainte de demander. Au bout de dix minutes, on apporte le premier plat sur un réchaud. Les invités, convenant



Nids de salanganes.

alors que chacun en agira à sa guise, se servent simultanément en portant chacun leurs baguettes dans le plat. Ces coutumes de politesse sont invariables. Les Chinois, même les gens de la plus basse condition, ne s'en exemptent jamais.

« Je n'ai pas à faire ici un éloge pompeux de la cui-

sine des Chinois. Je dirai seulement qu'elle est propre et savante. Ils ont dû évidemment avoir été cuisiniers avant nous, car je crois que leur cuisine offre beaucoup plus de variété que la nôtre. Le Chinois est de sa nature foncièrement cuisinier; aussi le forme-t-on très facilement, sous la surveillance d'un chef français, à faire de la cuisine que ne renieraient pas nos cordons bleus.

« Les plats les plus demandés à Pékin sont : le nid d'hirondelles coupé en fils, accommodé avec des œufs bouillis (médiocre), les crevettes à la sauce (assez bon), les œufs de pigeons et de vanneaux pochés (très bon), les jaunes de crabes en ragoût (très bon), les gésiers de moineaux, les yeux et les boyaux de mouton au bouillon avec une pointe d'ail (très bon), les saniolis, les pâtes au gras, le canard gras au bouillon (exquis), les carpes en matelotes avec du gingembre, les éperlans frits (délicieux), le poulet rôti, des moelles de mouton repoussées et accommodées très savamment (excellent), les holoturies au bouillon (exécrable), les ailerons de requin (gélatine insignifiante, mais plutôt désagréable), les pousses de bambou au jus et les racines de nénuphar au sucre (passable).

« Il n'y a pas, je crois, d'ordre pour le service de ces différents plats; on en sert le plus possible sur la table; mais les pièces entières se servent généralement au moment où paraît le rôti chez nous; c'est alors qu'on prend un peu de répit. On allume sa pipe, on peut aller et venir librement; les fumeurs d'opium s'étendent sur le canapé pour aspirer quelques bouffées de leur drogue favorite; on fait entrer les musiciens, ou bien l'on fait chanter les artistes en renom qu'on a attirés à prix d'argent. Le seigneur

Ouang avait très bien fait les choses. Il avait commandé quatre musiciens, qu'on installa dans la cour du restaurant. Leur répertoire était écrit sur une longue plaque d'ivoire, et nous était présenté pour que chacun voulût bien choisir ses morceaux préférés : romances d'amour, complaintes, chants héroïques, tout s'y trouvait.

« L'orchestre se composait d'un violon dont les cordes sont enchevêtrées dans celles de l'archet, d'un piano primitif, sorte de boîte portant des cordes tendues, sur lesquelles on frappe avec deux petits marteaux, d'une clarinette et d'une guitare recouverte de peau de serpent.

« La musique n'était là que comme accessoire : aussi ne nous empêcha-t-elle pas de jouer à la masa, jeu auquel excellent les Chinois ; ils n'y jouent que d'une main, contrairement à la mode italienne ; le perdant boit, cela va de soi, et le vin de Chaochigne coule à flots dans la tasse. Tous les plats demandés avaient défilé, et notre amphitryon faisait mine d'en commander encore d'autres ; nous dûmes nous y opposer et faire venir le riz qui termine le repas. On en apporte à chaque personne une tasse, et si l'on ne se sent pas capable d'en prendre autant, il faut en faire retirer ce que l'on a de trop, car il n'est pas convenable d'en laisser même un grain.

« Le riz se sert sec ou avec un peu d'eau dans laquelle on l'a cuit ; on l'assaisonne de bouillon des différents plats laissés sur la table ; et quand on a fini, il faut placer ses deux baguettes sur sa tasse ; les déposer sur la table avant que l'amphitryon ait lui-même fini son riz, ce serait lui marquer qu'il est en retard.

« Après le riz, nous nous sommes levés de table, et

on nous a présenté une serviette imbibée d'eau bouillante pour nous la passer sur le visage ; on ne saurait se faire une idée de l'agréable sensation qu'on éprouve à s'éventer après s'être débarbouillé de la sorte : cela dissipe les fumées du vin et des viandes. On apporta ensuite une autre table chargée de fruits à la glace et de thé bouillant. Nous avons très bien déjeuné.

LES MONUMENTS ET LES TEMPLES.

L'ancien observatoire des Jésuites, le pont de marbre, le temple du Ciel et celui de l'Agriculture, la grande Lamaserie, telles sont à peu près toutes les curiosités qu'un étranger peut voir à Pékin.

Depuis l'expulsion des jésuites, qui furent sur le point de convertir la Chine entière, l'observatoire qu'ils avaient construit pour les astrologues chinois est sous les scellés et tombe en ruine. « Nous entrons d'abord, dit M. Cotteau qui le visita en 1881, dans une petite cour, de pauvre apparence, envahie par les mauvaises herbes. Là sont exposés deux planisphères célestes et un astrolabe fort anciens et d'un volume considérable ; ils sont supportés par des dragons d'un admirable travail. Je ne sais pas s'ils ont une grande valeur au point de vue scientifique, mais assurément, comme objets d'art, on ne peut rien voir de plus beau à Pékin ou peut-être dans toute la Chine. Sur une terrasse dominant la muraille d'une hauteur de 3 mètres se trouvent une douzaine d'autres instruments également en bronze et ciselés avec un soin merveilleux : ce sont ceux qui ont été exécutés sur des modèles chinois, sous la direction des jésuites, au dix-septième siècle. L'un d'eux, un grand azimut, est un présent de Louis XIV à l'empereur Kang-Tsi. »

Un pont de marbre relie la *ville Jaune* à la *ville Mongole*. Le marbre fouillé à jour se contourne en spirales élégantes ; la patience chinoise en a fait un vrai chef-d'œuvre de sculpture et d'architecture. Ses arches gracieuses se reflètent dans les eaux transparentes et tranquilles d'un grand lac, que les Chinois appellent une mer, couverte de lotus et d'îles-jardins. Du milieu du pont, le coup d'œil sur Pékin est très beau. Au nord, la ville est dominée par la fameuse Montagne de charbon où s'étagent et s'entassent pittoresquement une foule de kiosques dorés, de pagodes dentelées, de temples aux toits bizarrement retroussés. La légende raconte qu'un empereur chinois, menacé d'être assiégé par les Tartares et craignant que la ville vînt à manquer de combustibles, fit entasser en cet endroit une si grande quantité de charbon qu'elle forma une montagne. Au sud, on aperçoit les murs rouges de la ville impériale dont les tuiles vernissées sont d'un jaune d'or éclatant. Le jaune est la couleur réservée à l'empereur.

Un autre pont, également en marbre, faisant face au palais impérial du côté du sud, et reliant la ville tartare à la ville chinoise, est célèbre dans le monde entier sous le nom de Pont des Mendiants. « Nul pays, nul siècle n'ont produit une cour des miracles semblable à celle-là. Là vivent, pêle-mêle avec les détrit^{us} de toutes espèces, avec les chiens errants, des êtres la plupart entièrement nus et couverts d'ulcères et de plaies dégoûtantes. Les moins malheureux ont pour vêtement un morceau de paillasson ou quelques lambeaux de peaux de mouton, j'en ai rencontré qui, en guise de feuille de vigne, portaient une brique retenue par une ceinture faite d'un morceau de ficelle.

« Pendant l'hiver, on enlève chaque matin les cada-

vres de ceux qui sont morts de froid ou de faim, pendant la nuit précédente, et j'ai entendu dire que chaque année leur nombre se chiffrait par centaines. Ce fait n'a rien d'étonnant si l'on observe que Pékin renferme certainement plus de vingt mille mendiants, complètement nus, et n'ayant pour nourriture que les trognons de choux, les épluchures de légumes, tous les détrit^{us} enfin qu'ils recueillent dans les rues (1). »

Le temple du Ciel et celui de l'Agriculture s'élèvent à l'extrémité méridionale de la ville chinoise, au milieu de vastes parcs qui forment les deux plus belles promenades de Pékin, mais l'entrée en est interdite au public.

« Le temple du Ciel est rond, dit M. Trèves qui obtint du prince Kong la faveur de le visiter ; il est surmonté de deux toits qui ont l'air de deux chapeaux chinois. C'est la forme la plus usitée dans la construction des temples, mais cet édifice est d'une dimension énorme : il a au moins 500 mètres de circonférence ! Les tuiles des toits, vernissées en bleu azur, sont placées de manière à faire saillie les unes au-dessus des autres comme les écailles d'un lézard ; une mousse épaisse et noirâtre couvre en partie le toit supérieur, l'autre est moins dégradé.

« On ne remarque aucune sculpture à l'extérieur du temple, mais l'œil est surpris de l'élégance avec laquelle sont nuancés les différents tons de ces couleurs éclatantes, qui produisent un ensemble harmonieux, et dont on ne peut guère rendre compte par une description orale. On peut dire de cet édifice comme de certains tableaux : le dessin manque, mais

(1) Comte de Rochechouart.

« Beaucoup, disait Bouddha, tourmentés d'inquiétude, cherchent un refuge dans les montagnes et les forêts, dans la solitude et sous les arbres sacrés. Les refuges ne mettent point à l'abri de la douleur. Celui qui cherche son refuge près de moi apprendra les quatre hautes vérités : le mal, l'origine du mal, l'anéantissement du mal et le chemin qui y conduit. Le mal, c'est la naissance, la maladie, la faiblesse de l'âge, l'inquiétude et le supplice des projets et des tentations, l'impuissance d'atteindre un but qu'on vise, la perte de ce qu'on aime. En ce monde où nous sommes, tout est vanité. La fortune a pour compagne l'infortune, et la puissance des rois passe plus vite que l'eau qui coule. La naissance n'a rien de stable, puisqu'elle mène à la mort; la jeunesse, puisqu'elle tourne à la vieillesse; la santé, puisqu'elle succombe à la maladie. Tout ce qui est, cesse d'être. L'enfance est affligée de faiblesse, la jeunesse est en proie à des désirs impossibles à satisfaire; la vieillesse est frappée de dépérissement, de mort, et avec la mort s'inaugure par la renaissance une nouvelle vie sujette aux mêmes ou à de plus grands supplices. Le mal et la douleur sont partout; les hommes sont destinés à perdre ce qu'ils ont de plus cher, et les animaux à s'entre-dévorer. »

Après avoir posé son problème avec un formalisme rigoureux, Bouddha continue de même :

Si on veut s'affranchir de la douleur; il faut que la douleur soit anéantie. Pour anéantir la douleur, il importe d'en découvrir la cause. La cause de la douleur est le désir (trishna). Le désir est la passion que ressent l'homme d'arriver au plaisir, l'envie sans cesse renouvelée d'avoir des impressions agréables, envie quelquefois satisfaite et souvent déçue. La cause du

désir est la sensation. Si on examine la sensation, on découvre que c'est quelque chose qui passe. La sensation est donc susceptible d'être anéantie, elle n'a rien de durable, puisqu'elle est éphémère et passagère.

Les bouddhistes disent que la sensation est « vide et sans substance », elle n'appartient point à l'essence de l'âme. Aussitôt qu'on peut dire d'une sensation : « Je ne suis pas cela, cela n'est pas mon âme, » on est aussitôt affranchi, et cette connaissance atteinte, l'homme est en état de se *détacher* de la sensation, et à peine affranchi, il ne connaît plus ni amour ni aversion, ni trouble ni douleur, son cœur ne tient pas plus aux causes du plaisir « que la goutte de pluie à la feuille du lotus ». Quand on va plus avant dans cette voie et qu'on se convainc par la méditation que les sens mêmes sont périssables, que le corps est quelque chose qui passe, on se détache aussi du corps.

A cette hauteur philosophique le sage reconnaît que le corps de l'homme est son bourreau et que les sens sont comme des villages mis à sac ; que les choses du monde extérieur sont des ennemis qui ne cessent d'attaquer et de piller l'homme. L'homme a pu être dans la dépendance du corps, rempli pour lui de soucis ; tout cela disparaît dès qu'il sait que le corps n'a rien de réel et n'est point l'âme elle-même. A ce dernier degré la douleur est supprimée, et l'homme n'étant plus aveuglé par ses désirs, redevient maître de ses sens, et affranchi des séductions, des liens, il est tout au bonheur et à la joie du repos. Son corps et l'existence entière ne lui sont plus qu'un spectacle. Affaibli ou supprimé par la connaissance, l'attachement à l'existence disparaît sans retour par l'anéantissement de l'ignorance, par l'extinction de l'individu même, par le *Nirwana* qui éteint, qui dissipe l'individu,

qui « le fait tomber dans le vide », en sorte qu'il ne peut plus renaître.

La question de savoir ce que Bouddha entendait par le *Nirwana* a été fort débattue plus tard dans les écoles des bouddhistes. Des membres distingués de l'église bouddhique ont cru se tirer d'embarras en déclarant que celui-là seul connaît le *nirwana* qui s'y est déjà élevé. Les anciens commentaires appellent le *Nirwana*, « la cessation de la pensée, dont les causes sont supprimées; » ils le caractérisent comme un état, « dans lequel il ne subsiste rien de ce qui constitue l'existence. » Aux yeux de Bouddha, avec l'impossibilité de recevoir des impressions, d'éprouver aucun désir, cessait aussi l'être de l'individu dont l'extinction est le but cherché. Dans le *nirwana*, disent les anciennes légendes, il ne reste rien que le vide; elles le comparent souvent à « l'épuisement d'une lampe qui s'éteint. » Tout ce que nous apprenons sur les moyens d'arriver à cet état, c'est qu'il faut supprimer tout contact extérieur et intérieur avec le monde. En évitant toute occasion d'avoir une idée arrêtée, tout mouvement de l'esprit, on doit arriver à tuer en soi le principe pensant. L'illumine reconnaît que tout ce qui est est un néant, il a brisé la coquille des illusions et de l'ignorance, il arrive à ne plus pouvoir ni sentir ni désirer; la sensation et la pensée s'éteignent. On n'éprouve plus rien.

En s'efforçant d'éteindre ses propres douleurs, chacun doit songer à diminuer celles de ses semblables. De là les préceptes d'indulgence, de compassion, de miséricorde, d'amour, qui s'étendent à tous les hommes et que nous trouvons dans les commandements de la religion bouddhique. On ne doit blesser personne par des propos injurieux; on est tenu à

contribuer le plus possible au bien-être d'autrui ; il faut être libéral avec ses parents, ses amis, doux avec ses serviteurs, faire l'aumône et des œuvres de miséricorde, procurer aux pauvres des vêtements, aux malades des soins, planter le long des chemins des herbes salutaires et des arbres, afin que les pauvres et les pèlerins rencontrent des fruits et de l'ombre ; creuser des puits pour eux, donner aux voyageurs une hospitalité désintéressée : c'est un devoir sacré.

Les brahmanes avaient blâmé le meurtre des animaux et restreint l'usage de la viande ; Bouddha est plus sévère. Il interdit absolument de tuer tout ce qui a vie et de causer des douleurs à aucun être animé.

Enfin, dans un esprit opposé aux brahmanes, Bouddha recommande que personne ne fasse parade de ses bonnes œuvres ; on doit les cacher et ne publier que ses fautes. A-t-on commis un péché en pensée, en parole ou en action ? on doit s'en repentir et le confesser devant ceux qui professent la même foi, car le repentir et l'aveu diminuent ou éteignent la faute.

On peut donc ramener la morale de Bouddha à ces trois commandements : « chasteté, patience et miséricorde », c'est-à-dire qu'il faut user de la vie avec modération et sans passion, supporter sans résistance les maux inévitables, et secourir autrui. Une vieille formule dit : « Abstention de tout ce qui est mal, accomplissement du bien, frein imposé à ses propres pensées, voilà toute la doctrine de Bouddha (1). »

Le bouddhisme, qui se répandit dans l'Inde vers le dixième siècle avant Jésus-Christ, ne pénétra en Chine que dans le premier siècle de notre ère. Mais en 1400,

(1) I. Dunker, *Histoire de l'antiquité*.

un réformateur en changea la vieille liturgie et introduisit dans les cérémonies du culte des innovations qui présentent une analogie frappante avec certains rites du catholicisme.

Les prêtres réformés prirent le nom de *lamas* et adoptèrent le bonnet et le vêtement jaune, tandis que les bonzes plus ou moins fidèles au culte primitif gardèrent le bonnet rouge et les habits gris.

Maintenant que nous sommes renseignés sur la religion bouddhique, entrons dans le couvent des Mille-Lamas, le plus célèbre de Pékin, mais n'oublions pas que le lamaïsme n'a plus aujourd'hui qu'une vague et lointaine ressemblance avec le bouddhisme indien.

La lamaserie de l'ung-ho-hung, c'est ainsi qu'on l'appelle, occupe un espace considérable, plus d'un kilomètre carré. « L'entrée en est remarquable par la profusion de statues qui entourent le péristyle du temple principal, dit M. de Bourboulon qui visita ce couvent en 1861. On y voit des lions, des tigres, et des éléphants accroupis sur des blocs de granit. Les grandes rampes qui bordent les escaliers sont également ornées de mille figures bizarres, représentant des dragons et des chimères, des licornes et d'autres animaux fabuleux. Dès qu'on a monté les degrés qui mènent à la porte d'honneur, on arrive sur un vaste perron et on a devant soi une des façades du temple, bâtie tout entière en bois verni et sculpté. D'immenses charpentes soutiennent le bâtiment, dont l'intérieur est éclairé par des châssis de papier. Chaque poutre, chaque panneau, chaque morceau de bois, a été ciselé, taillé, fouillé à jour. C'est un entrelacement inouï de feuilles, de fruits, de fleurs, de branches mortes, de papillons, d'oiseaux, de serpents.

« Au milieu de cette végétation luxuriante en bois sculpté et pour former repoussoir, un monstre à tête humaine apparaît parfois, ouvrant une large bouche et laissant voir, avec une affreuse grimace, ses longues dents pointues. Lorsque nous eûmes pénétré dans l'intérieur du sanctuaire, nos yeux furent quelque temps à s'habituer à l'obscurité mystérieuse qui nous enveloppait. Les châssis de papier éclairaient encore moins que les fenêtres à vitraux colorés de nos églises. La cérémonie religieuse avait commencé et le coup d'œil était vraiment imposant. Au fond, en face de nous, sur une espèce d'autel qui a la forme d'un cône renversé, est assise la trinité bouddhique, environnée d'une foule de demi-dieux dorés et gigantesques ; elle a, dit-on, 66 pieds de haut. La figure du dieu est belle et régulière, et, à part la longueur démesurée des oreilles, elle rappelle assez bien le type caucasique.

« Devant les statues des dieux est une table sur laquelle sont des vases, des chandeliers et des brûle-parfums en bronze doré. L'intérieur du temple est orné de sculptures et de tableaux ayant rapport à la vie de Bouddha et aux transmigrations de ses plus fameux disciples. Dans les chapelles abbatiales formées par des pilastres carrés sans corniches ni montures, sont les images des dieux inférieurs : des gradins ornés de cassolettes où brûlent sans cesse des parfums, et des vases de cuivre en forme de coupe pour les offrandes conduisent jusqu'aux pieds des idoles. De riches étoffes en soie et en broderies d'or forment sur la tête de tous les dieux comme de grands pavillons, d'où pendent des banderoles couvertes d'inscriptions, et des lanternes en papier peint ou en corne fondue. Sur un siège d'or en face de l'autel est assis

bras au ciel, semblait appeler ses bénédictions. Le son des cloches, les prosternements, le chant sacré, l'odeur de l'encens, la tonsure et enfin le costume des officiants, m'ont vivement rappelé les cérémonies du catholicisme. C'est aussi l'avis de nos missionnaires, qui attribuent au réformateur du bouddhisme au quinzième siècle des voyages en Asie Mineure qui, en lui faisant connaître les rites de l'Eglise, lui inspirèrent l'idée de les introduire dans l'ancien bouddhisme. »

C'est dans la Lamaserie de Yung-ho-hunh, qu'on conserve un exemplaire du Bouddha vivant que le Tibet est chargé de fournir à la capitale de la Chine.

« Ses fonctions divines, dit le comte Julien de Rochechouart, l'attachent au rivage; il ne sort presque jamais et passe la plus grande partie de son temps, accroupi sur une feuille de lotus en bois sculpté, à recevoir les offrandes et les genuflexions des fidèles; il ne sort guère que pour se rendre au palais, où il est l'objet de respects tout spéciaux. »

Les sectateurs de la religion de Tao-tse, qui passe pour être la religion primitive de la Chine, ont aussi leur temple à Pékin, dans une petite île de la « mer du Nord ». Tandis que les disciples de Confucius ne basent leurs principes de morale sur aucune idée divine; qu'il n'y a rien de religieux dans leur doctrine enseignant uniquement la piété filiale, l'amour de l'humanité, la charité, la renonciation de soi-même, les Tao-tse croient à l'existence d'une foule de dieux, de génies et de démons. Leurs prêtres et leurs prêtresses, voués au célibat, se livrent à la magie, à la nécromancie, et fabriquent l'élixir qui donne l'immortalité. La pagode de Fa-qua, qui appartient aux prêtres Tao-tse, se divise en vastes salles remplies d'une armée de dieux et de génies monstrueux en bois peint et

sculpté; dans les galeries latérales, une foule d'autres figures représentent des héros ou des saints canonisés de cette secte populaire. Au centre de cet édifice se trouvent cinq statues gigantesques; celle du milieu, assise sur un coussin, la poitrine et le ventre découverts, est une représentation du dieu qui doit venir sauver les hommes; les quatre autres, qui lui servent d'acolytes, sont des dieux inférieurs; le premier tient un serpent enroulé autour de son corps, le second porte un parasol sur la pointe duquel sont attachées des images de papier, le troisième, qui a une figure effroyable, brandit un sabre à deux tranchants, le quatrième joue de la mandoline.

Ces prêtres Tao-tse, qui ne sont pas plus d'une quinzaine, n'ont pas de costume particulier, ou plutôt ils sont couverts de guenilles sordides; leur tête est rasée, mais non pas complètement comme celle des bonzes, car ils se laissent croître sur le sommet du crâne une épaisse touffe de cheveux qu'ils maintiennent avec une épingle de métal. C'est leur signe distinctif. La misère de ces malheureux et le mépris dont ils sont poursuivis sont tels que le nombre en va toujours diminuant. On les laisse vivre dans l'abjection, au fond de leur temple, sans s'occuper d'eux, sauf quelques adeptes qui vont quelquefois consulter les sorts, ou brûler du papier peint et des bâtons de parfums au pied des idoles. Ces rares aumônes ne pourraient suffire à leur entretien, s'ils n'y joignaient la mendicité, qu'ils exercent en grand et de la manière la plus importune.

La religion de Tao-tse, qui s'est rendue ridicule même aux yeux des gens du peuple par l'extravagance de ses superstitions, n'est plus pratiquée que par les dernières classes de la population.

de logis; au delà s'ouvre une cour plus petite qui mène au troisième portail nommé Touan-Men.

Après avoir franchi la porte du Sud, on se trouve dans une cour, et on traverse un profond fossé rempli d'eau, sur cinq ponts ornés de parapets, de pilastres, de figures de Sious, et d'autres sculptures toutes en marbre blanc. Trois portes donnent accès dans la belle cour de Taï-ho-Tian, qui a aussi cinq portes latérales. Cette cour est terminée à droite et à gauche par des portails, des portiques et des galeries ornées de balcons et soutenues par des colonnades. Cet ensemble est d'un grand effet. Au nord de cette cour est le superbe appartement de Taï-ho-Tian qui est la chambre impériale. On y monte par cinq escaliers de quarante-deux pas chacun, et tout est de très beau marbre blanc. L'escalier du centre est pour l'empereur seul. Les princes et les mandarins de première classe montent par les deux escaliers qui le touchent, et les deux derniers, qui sont les plus étroits, sont les seuls par lesquels les eunuques et les officiers du palais puissent se rendre dans le Taï-ho-Tian. Le jour du nouvel an et aux autres époques de cérémonie, les mandarins se réunissent par ordre de dignités dans la cour de Taï-ho-Tian. L'empereur est assis dans la salle, sur son trône; ses princes, ses ministres et grands de première classe l'entourent; les officiers civils et militaires rendent leurs hommages à leur souverain en se prosternant plusieurs fois et en touchant la terre avec le front. C'est dans cette même salle que l'empereur donne audience aux princes étrangers et à leurs ambassadeurs.

Au delà de Taï-ho-Tian règne de chaque côté un passage au bout duquel s'étend une longue suite d'appartements séparés par des cours plus ou moins

spacieuses. Le septième de ces appartements se nomme la *Salle très élevée* et le huitième la *Grande salle de moyenne hauteur*. Dans le neuvième appelé la *Salle de la concorde suprême*, l'empereur va deux fois par an pour conférer sur les affaires de l'État avec ses ministres et les présidents des tribunaux. On appelle le dixième appartement le *Portail du ciel sévère*; le onzième, la *Demeure du ciel serein*, et celui-ci est le plus haut, le plus magnifique, le plus riche de tous. Dans la cour qui le précède est une espèce de tour de cuivre doré terminée en pointe, haute de douze à quinze pieds et ornée d'un grand nombre de petites figures d'une belle exécution. De chaque côté de la tour est une large braisière de cuivre doré, dans laquelle l'encens brûle nuit et jour. Les deux appartements suivants, nommés la *Belle et agréable maison du centre*, et la *Maison qui reçoit le ciel*, forment avec celui qui précède ce qu'on peut proprement appeler les palais impériaux. C'est dans ces trois corps de bâtiments, en effet, que résident l'empereur, l'impératrice régnante, les reines et les dames du palais. L'appartement de l'empereur et de l'impératrice a des murailles et des portes plus élevées que ceux des reines et des concubines. Dans cet enclos sont de petits canaux, des fontaines, des lacs, des parterres, des vergers, etc. L'impératrice douairière habite un grand et beau palais à l'ouest de la cour de Taï-ho-Tian, le Palais de la Compassion et de la Tranquillité. A l'est de la même cour, est un autre palais que le prince héritier occupe dès qu'il a été désigné.

La partie du palais la plus animée est celle où se réunissent les conseils de l'empereur. Les longues avenues de pierre qui se déroulent du palais du Grand conseil à la « Porte Fleurie de l'Orient » sont remplies

comprendre soixante mille volumes. On y travaille encore, mais si lentement qu'il ne fait guère de progrès.

Sur la droite de la bibliothèque est une sorte d'hippodrome avec un grand kiosque : c'est là que l'empereur s'exerce à l'équitation et au tir à l'arc.

Enfin, contre le mur oriental, sont les bureaux des historiographes de l'empereur, et le poste des grands ayant charge à la cour et que commande le frère aîné du prince Kong. Ils sont de garde à tour de rôle la nuit et le jour au palais. Lorsque l'empereur sort, huit d'entre ces personnages le suivent à cheval, armés d'une lance dont la hampe est surmontée d'une queue de léopard (1).

La garde impériale n'est pas logée tout entière dans le palais. Au delà des murs de la ville chinoise, presque en pleine campagne, on voit quatre camps retranchés renfermant chacun 5,000 soldats. Ils font partie de la garde de l'empereur. Vivant tous réunis dans des conditions relativement heureuses, fréquemment exercés, soumis en outre à un ordre régulier au palais où ils fournissent une forte garnison, se relevant tous les huit jours, ils ont conservé les vertus guerrières de la race mantchoue, et ne se sont point amollis au contact des Chinois des villes. Ce sont ces hommes intrépides, dit M. le docteur Morache, qui se firent massacrer au combat du 18 septembre 1860 en chargeant sur nos carrés d'infanterie, et qui, peu à peu repoussés, se retranchèrent derrière le pont de Palikao, où pendant plusieurs heures la mitraille les broya sans les faire reculer d'un pas. C'est une justice à rendre à ces braves gens que de proclamer hautement leur courage : ils furent battus, c'était fatal, leur nombre

(1) Ces derniers détails sont empruntés à la relation de M. Choutzô.

ne pouvait lutter avec nos moyens de destruction, mais du moins ils surent mourir et le firent noblement.

UNE AUDIENCE DE L'EMPEREUR. — L'EMPEREUR ET
LE GOUVERNEMENT.

Ce n'est que dans des occasions exceptionnelles et à de longs intervalles que quelques ambassadeurs étrangers ont pu obtenir l'insigne faveur de franchir les portes du palais impérial et d'être reçus en audience par le Fils du Ciel; chacune de ces audiences a duré cinq ou sept minutes. On peut donc dire que la cour de Chine, depuis qu'elle est en relations régulières avec les puissances étrangères, c'est-à-dire depuis quinze ans, a bien voulu consacrer en tout cinquante minutes environ de ses moments précieux à la réception des ministres européens (1).

Quand le dernier empereur atteignit sa majorité en 1873, il reçut le corps diplomatique dans un de ses palais, celui de la Lumière Empourprée. Les autorités chinoises avaient d'abord voulu exiger des ambassadeurs les trois agenouillements et les neuf prosternations qui se font toujours quand on entre dans la salle du trône. Mais les ministres refusèrent de se soumettre au salut oriental; et au bout de cinq mois de négociations on tomba enfin d'accord sur la question d'étiquette.

Le 29 juin, à cinq heures et demie du matin, le corps diplomatique étranger, en grand costume, se réunit à l'évêché catholique, voisin de la porte conduisant au pavillon de la Lumière Empourprée.

(1) M. Choutzé.

« A six heures, raconte un membre du corps diplomatique, Son Excellence Tchong-heou, ancien ambassadeur de Chine à Paris, vint donner le signal du départ. Le cortège s'est mis en marche; le ministre de Russie, le général Wlangali, comme doyen du corps diplomatique, passa le premier : les autres suivaient par ordre d'ancienneté; tous dans leur palanquin et suivis de leur escorte de cavaliers européens et chinois. Son Excellence Tchong-heou, le secrétaire interprète de la légation de l'Allemagne et celui de la légation de France, fermaient la marche. A une certaine distance du palais, la circulation avait été interceptée, on avait barré les rues. La police, armée de fouets, faisait ranger la foule. Enfin la grande porte rouge du palais s'est ouverte; trois membres du conseil des affaires étrangères nous ont reçus sur le seuil, l'escorte restant au dehors. Nous avons devant nous une immense avenue dallée, bordée d'arbres; nous avons obliqué sur la droite, et après quelques centaines de pas, nous sommes arrivés devant une pagode appelée Cho-ine-kong. Après avoir traversé trois cours, nous avons été introduits dans un petit bâtiment composé de deux pièces : c'est là que l'empereur fait sa toilette et se repose lorsqu'il vient de faire ses dévotions. Dans chacune de ces pièces, sur une table, étaient placées des confiseries et des pâtisseries, du vin et du thé. Le service était en porcelaine très commune. Les murs étaient tendus de papier blanc, il y avait quelques rouleaux d'images développés sur les murs.

« Le thé était délicieux, le vin bon, les pâtisseries et les confiseries n'avaient rien d'extraordinaire; on ne devait attendre là qu'une demi-heure au plus, mais au bout d'une heure et demie seulement, on est venu

nous annoncer que l'empereur allait se rendre dans la salle d'audience du Tzen-koang-ko. Sa Majesté avait reçu chemin faisant des rapports lui annonçant des victoires remportées par ses armées dans le Turkestan.

« A sept heures et demie, nous quittâmes le temple du Che-ine-kong et, regagnant la grande avenue dallée, nous allâmes au pied d'un grand bâtiment où une tente en toile bleue avait été disposée pour nous recevoir. Plus on se rapprochait de cette tente, plus la foule des officiers de tout rang devenait considérable.

« Le prince Kong, oncle du souverain, était là avec plusieurs membres du conseil des affaires étrangères pour recevoir le corps diplomatique.

« Après trois quarts d'heure d'attente, on annonça l'arrivée de l'empereur.

« Tous les fonctionnaires chinois se levèrent, baissèrent leurs manches sur leurs mains et attendirent debout hors de la tente dans une attitude respectueuse. Ils semblaient un peu inquiets; peut-être pensaient-ils que la curiosité des étrangers allait se manifester d'une manière inconvenante.

« Le prince Kong s'éloigna et un membre du conseil privé vint chercher l'ambassadeur japonais. Six à sept minutes après, les cinq ministres étrangers se rangèrent suivant l'ordre de leur ancienneté, et, sortant ainsi de la tente, ils se croisèrent avec Son Excellence M. Soyésine, dont l'audience privée venait de se terminer.

« L'escalier de la salle d'audience était à deux pas; les ministres le gravirent, suivis de leur interprète et accompagnés chacun de deux hauts fonctionnaires, qui, bien que l'escalier de neuf marches de marbre

blanc fût très large, étaient près d'eux jusqu'à les toucher; ils craignaient, m'a-t-on assuré, que l'émotion ne leur causât des défaillances; ils étaient prêts à les soutenir sous les coudes!

« Nous vîmes immédiatement dans le fond de la salle au nord l'empereur sur son trône. Nous nous découvriâmes en même temps que nous franchissions le seuil de la porte plus voisine de l'ouverture centrale. A notre troisième salut, nous nous trouvâmes devant une longue table couverte d'un tapis de soie jaune. Cette table, dont les bouts étaient gardés à droite par le prince Kong, à gauche par Son Excellence Ouene-Siang, nous coupait l'approche du trône, qui se trouvait à quelques pas de nous, sur une estrade à laquelle donnait accès un escalier de trois degrés. Après que le doyen du corps diplomatique eut lu l'adresse collective des ministres, le secrétaire interprète, M. Bismark, la traduisit aussitôt et les ministres déposèrent sur la table jaune la lettre de créance de leur souverain. L'empereur, à ce moment, fit une légère inclination de corps. De chaque côté de l'estrade du trône partait obliquement une haie de gardes du corps, le sabre au côté.

« L'empereur était accroupi, les jambes croisées sous lui. Il paraissait avoir moins que ses dix-huit ans. Sa physionomie est intelligente. Sa tête maigre et pâle rappelle le type des Valois; il était vêtu d'un costume fort simple, sans broderie aucune: robe de dessous verdâtre, surtout de gaze violet, bottes de satin noir, chapeau conique de paille blanche avec effilés de soie rouge, surmonté d'un nœud de cordon orange.

« Le trône était en bois doré garni de coussins jaunes; à gauche du trône, sur une sorte de chevalet, était suspendu un sabre, vieil emblème du régime tartare

maintenant abâtardi par sa transaction avec le pinceau des lettres de la Chine. L'empereur, dans son immobilité, paraissait à la fois curieux et un peu embarrassé. Pour lui, peut-être, les Occidentaux avaient toujours été des êtres fantastiques qu'on lui avait représentés comme des sauvages. Derrière le trône était une pierre noire couverte d'inscriptions; on voyait en avant des brûle-parfums en émail cloisonné. C'étaient là, avec quelques lanternes et une boiserie sculptée d'un assez grand style, les seuls ornements de l'immense salle où nous étions reçus. Le prince Kong, oncle de l'empereur, monta sur l'estrade et s'agenouilla au pied du trône pour recevoir la réponse impériale. Je n'ai pas entendu la voix de l'empereur. Le prince Kong se releva, descendit vite l'escalier de droite et vint s'acquitter de son message.

« On se retira à reculons en faisant trois nouveaux saluts. La cérémonie était finie.

« L'audience collective avait duré sept à huit minutes. Nous fûmes reconduits à la pagode Cho-ine-Kong, où se trouvait déjà l'ambassadeur du Japon, et où vint nous rejoindre le ministre de France, M. de Geoffroy, admis en audience particulière, assisté de M. Devérie, premier secrétaire, interprète de la légation. On causa un peu, on échangea ses impressions, et après avoir pris congé, les membres du Conseil des affaires étrangères nous conduisirent jusqu'à la porte, où ils nous avaient reçus.

« Jusqu'à la fin de la cérémonie tous les fonctionnaires chinois craignaient de nous voir manquer à l'étiquette. C'est au moins ce qu'on peut conclure de la joie qu'ils montraient quand tout fut terminé. »

Autrefois de grandes fêtes auxquelles assistèrent quelques ambassadeurs étrangers se donnaient dans

d'habits. Comme la chemise est inconnue en Chine, il est bien difficile pour les pauvres de laver leurs vêtements. Aussi ceux-ci sont-ils un petit paradis de vermine.

La journée du premier de l'an se passe en visites, en festins, en échanges de compliments et de politesses. On se fait mutuellement des cadeaux. Les marchands envoient des présents à leurs clients, et on ne rencontre que des domestiques qui portent des cartes de visite dont la dimension varie suivant le rang de la personne. Ces cartes ne ressemblent guère aux nôtres : ce sont de longues bandes de papier rouge avec des caractères imprimés en noir. En Chine, toute visite à un personnage officiel est précédée de l'envoi d'une carte.

Le père de l'empereur actuel est mort à dix-sept ans. Un mois avant de mourir, il appela son médecin et lui demanda combien il avait encore de temps à vivre. — « Un mois ! » lui dit-il. Cette franchise lui coûta cher : le lendemain le médecin fut décapité.

L'empereur actuel, Kouang-Sou, n'a que quinze ans et n'a été entrevu qu'une seule fois par des Européens, qui ont réussi, à force d'argent, à s'introduire dans une maison située sur le parcours du cortège en compagnie duquel le jeune empereur se rendait aux tombeaux de ses ancêtres. L'impératrice régente a gouverné jusqu'ici en son nom ; elle passe pour une femme très ferme, très résolue, qui a donné à son fils une éducation virile. Prochainement, elle devra faire le choix d'une épouse pour Kouang-Sou, à la veille d'atteindre sa majorité.

Une impératrice de Chine est en tout l'égale de son époux. Elle porte le diadème, le collier et la ceinture

d'or; elle possède les sceaux d'or et de jade qui rendent exécutoires et authentiques les ordres impériaux. L'empereur est tenu de l'aller voir tous les cinq jours et de fléchir le genou devant elle. Les trois autres femmes légitimes du Fils du Ciel doivent lui obéir, et les cent trente femmes du harem sont ses servantes. Un édit impérial élève au rang d'impératrice l'épouse choisie. Cet acte important est entouré d'une grande solennité. « La veille du jour qui a été déterminé pour la cérémonie du couronnement, les mandarins vont offrir au Tien (l'Être suprême) le contrat de mariage, les grands et les petits sceaux destinés à la nouvelle impératrice, et le livre à feuillets d'or dans lequel est écrit l'édit impérial qui l'élève à cette dignité suprême; ils les portent ensuite dans la salle des ancêtres, comme pour les prier de donner leur avis.

« Le jour de la cérémonie, l'empereur sort de son appartement, entouré de toute la pompe de sa grandeur, et se rend à la grande salle *Tai-ho-sien*, où il monte et s'assoit sur son trône. Le contrat de mariage, l'édit qui consacre la nouvelle impératrice, et les grands et les petits sceaux sont placés sur une table dressée au milieu de la salle. L'empereur descend de son trône, se prosterne neuf fois devant eux; puis, se relevant, il ordonne au premier ministre qui s'est avancé, escorté de deux assesseurs et conduit par le maître des cérémonies, de porter à son épouse les titres de sa nouvelle dignité.

« Pendant que ces cérémonies ont lieu, toute la salle retentit d'une symphonie grave à laquelle se mêlent des voix harmonieuses. Quand la députation envoyée chez l'impératrice est sortie de la salle, l'empereur y admet les princes, les comtes et les grands mandarins de sa cour, les fait asseoir et donne l'ordre de leur

servir le thé ; peu de temps après, il se retire dans son appartement.

« Pendant ce temps, l'impératrice, revêtue de toutes les marques de sa dignité, est assise près du trône dans une des salles du nouveau palais où elle a été conduite en triomphe. Lorsque le premier ministre et son cortège sont arrivés à la porte de ce palais, le contrat de mariage, l'édit et les sceaux sont remis aux eunuques, qui, les plaçant sur de riches brancards, les portent en cérémonie à l'entrée de la salle : deux femmes de la cour avertissent l'impératrice, qui se lève et se tient debout pendant qu'on les dépose sur des tables qu'on a préparées. Alors, la maîtresse des cérémonies invite cette princesse à se mettre à genoux pour entendre la lecture de l'édit impérial ; cette lecture achevée, elle fait neuf prosternations devant les tables, tandis que toute la musique exécute divers morceaux. Lorsqu'on enlève le contrat de mariage, le livre d'or et les sceaux pour les porter dans les archives, l'impératrice les accompagne par respect jusqu'à la sortie de la salle. Elle monte sur son trône et reçoit les hommages et les félicitations des reines, des princesses et de toutes les femmes du palais et de la cour (1). »

Et à partir de ce moment, plus aucun regard profane n'ose se porter sur elle. Elle reste confinée dans ses appartements.

L'empereur, que les Chinois appellent « l'Homme solitaire », doit également rester caché aux yeux de ses sujets. Ce n'est plus un homme, c'est un dieu représentant le ciel avec lequel il est en rapport direct ; on lui rend un culte d'adoration, on se prosterne

(1) Grossier, *Description générale de la Chine.*

devant son trône vide et devant le paravent de soie jaune orné de la tortue, symbole de la force, et des dragons à cinq griffes, symbole du bonheur. Quand les mandarins reçoivent un ordre qu'il a contre-signé de son pinceau vermillon, ils frappent la terre du front en se tournant vers Pékin, et brûlent des bâtonnets d'encens comme devant les idoles. Les caractères employés pour son nom sont sacrés; il est défendu de s'en servir pour exprimer d'autres mots. Il gouverne son empire du fond de son palais sans jamais se montrer. Mais sa vie n'est pas, comme on pourrait le croire, une vie de plaisirs et d'oisiveté : le travail et l'étiquette le rendent plus esclave que le dernier de ses serviteurs.

Tous les jours entre quatre et cinq heures du matin, un eunuque réveille le souverain en prononçant la formule : « Tsique-Kia. » L'empereur passe ses vêtements du matin, entre dans la pièce contiguë à sa chambre à coucher, et trouve là, rangées sur une table, des fiches ou cartes : chacune d'elles donne l'exposé d'une des affaires dont les conseillers de l'empire ont à s'entretenir. Il fait choix de celles sur lesquelles il consentira à parler, et il les envoie au grand conseil pour qu'on en prépare les dossiers.

L'empereur fait ensuite sa toilette, prend du thé et quelque pâtisserie et se rend au Kei-ko, où se tiennent les membres du conseil. Personne n'ayant le droit de s'asseoir en présence de « l'Impérial Suprême », du « Seigneur des dix mille années », les ministres s'accroupissent sur des nattes.

Le *Kioug-Kichou* ou Conseil impérial a été organisé vers 1730. « C'est présentement, dit M. Ph. Daryl, ce qui correspond le mieux à un cabinet ministériel, et le corps le plus influent du gouvernement chinois. Il

ne peut être composé que de quiconque est désigné pour y siéger par le bon plaisir du souverain ; mais ses membres sont toujours ou des princes du sang, ou des chanceliers du Tsong-Li-Yamen, ou des présidents et vice-présidents de l'un des six grands départements. Le nombre de ces membres est variable, et le *Livre Rouge* n'en donne jamais la liste. Autant qu'on peut le savoir, ils ont été, dans ces derniers temps, au nombre de quatre, avec le prince Kong pour président. La composition de ce cabinet est toujours un indice certain des tendances dominantes à la cour. Le titre de ceux qui en font partie signifie « Grands ministres dirigeant la machine nationale » ; les lois constitutionnelles indiquent leur fonction comme étant « d'écrire les édits impériaux et d'étudier tout ce qui est d'importance à la nation et à l'armée, pour aider le souverain dans la conduite de la machine de l'État. »

Ces ministres sont eux-mêmes assistés de quatre *tahiotzé* ou chanceliers, et de deux aides-chanceliers, ayant une dizaine de lettrés auxiliaires dans leurs bureaux connus sous le nom de Tsong-Li-Yamen.

« Les hauts dignitaires du cabinet et du secrétariat, ajoute M. Ph. Daryl, sont familièrement appelés *kohlao*, c'est-à-dire « vieux de la chambre du conseil ». Le nom de *mandarin*, qu'on leur applique généralement, est un mot d'origine européenne (du portugais *mandar*, commander), dont les étrangers seuls se servent pour désigner en Chine et dans les pays voisins les fonctionnaires de tout ordre, depuis un préfet jusqu'à un éclusier. »

Pendant que l'empereur confère avec ses ministres la salle du trône se remplit de dignitaires ; l'empereur paraît : aussitôt tous les assistants frappent trois fois, à trois reprises différentes, la terre de leur front, e

l'audience commence. Le souverain doit converser avec chacun, soit directement lorsqu'il a pour interlocuteurs des personnages considérables, soit au moyen d'huissiers qui transmettent à haute voix les demandes et les réponses, lorsqu'il s'agit du commun des dignitaires. Ce travail se prolonge longtemps, car c'est l'heure de réception des mandarins nouvellement promus qui viennent remercier, et des mandarins disgraciés, qui viennent reconnaître par leur présence qu'ils ont mérité la peine dont ils ont été frappés, et prouver, en même temps, qu'ils n'en gardent pas rancune.

A sept heures l'audience est levée, et le monarque va prendre un repas solitaire : comme il n'a pas d'égal, il n'admet jamais qui que ce soit à sa table. Pas plus qu'il ne lui est permis de dormir selon son envie, il ne lui est permis de manger selon son goût : la loi fixe, d'après les saisons, les mets qui doivent être servis sur la table de Sa Majesté chinoise ; les fruits, les légumes obtenus prématurément par des moyens artificiels, sont formellement interdits ; les primeurs ne sont jamais présentées au palais impérial. Après le déjeuner, l'étiquette accorde à l'empereur deux heures de liberté, soit pour faire la sieste, soit pour ne rien faire si mieux lui plaît ; il retourne ensuite aux affaires de cabinet ; des mandarins, détachés de chaque administration, lui taillent la besogne, et se tiennent à sa portée, pour répondre aux questions et pour donner des éclaircissements. Quelques tasses de thé sont les seules distractions que puisse s'accorder le dominateur de l'Empire Fleuri pendant ces heures de travail, qui remplissent la plus grande partie de la journée. Arrive ainsi le moment du dîner, dont le menu est réglé avec le même rigorisme que

celui du repas du matin. L'après-dîner amène enfin pour l'empereur quelques instants de délassement ; il peut aller se promener dans ses jardins, ou passer dans les appartements de sa famille. Mais ces plaisirs domestiques ont encore leur mauvais côté : c'est l'heure où les princes et les femmes mangent, et comme les rigueurs de la loi ne les atteignent pas, l'empereur peut avoir la mortification de les voir se régaler de mets, de fruits, auxquels il lui est défendu de toucher. Pour couronner la journée, dès que le soleil se couche, il faut, bon gré mal gré, que l'empereur, son égal, en fasse autant.

Tel est le cercle quotidien dans lequel Sa Majesté chinoise doit impérieusement tourner, sauf les rares exceptions qu'amènent les jours de fête ; mais ces jours sont encore des corvées plutôt que des vacances, car l'étiquette dans les solennités redouble de tyrannie. L'esclave impérial ne peut pas rompre cette effrayante monotonie de sa vie par des voyages, pas même par de courtes excursions : il est réputé être dans son palais, le point central, l'âme du Céleste-Empire, et il doit répandre également autour de lui une bienfaisante influence : aussi lui est-il interdit de se déplacer, afin que chaque province ait toujours sa juste part d'influence impériale.

On sait que la Chine, avec ses 500 millions d'habitants, est divisée en dix-huit provinces placées sous l'administration d'un vice-roi ; mais celui-ci ne peut rien faire sans le consentement ou le concours d'un autre personnage, le *Kian-Kiun* ou maréchal tartare. Dans toutes les cités importantes de l'empire, il y a un quartier tartare, qui est comme une ville distincte dans la ville. C'est là que le Kian-Kiun a son palais, et qu'il vit entouré de ses soldats mandchous, logés

avec leurs familles dans des bâtiments spéciaux ; la dynastie actuelle, n'étant pas certaine d'être aimée par tous, s'impose par ses Tartares ; de là le quartier spécial dont nous venons de parler. Les Tartares ne cultivent pas la terre ; ils sont au service particulier du souverain ; tous sont soldats (1).

Le souverain est soumis lui-même à des lois. Confucius a posé les « neuf règles » de conduite, qui commandent aux empereurs le perfectionnement moral, le respect des sages, des parents, des employés, des magistrats, l'amour paternel envers les sujets, la recherche de la société des savants, des artistes et des vieillards, la cordialité pour les étrangers et la bienveillance pour les alliés.

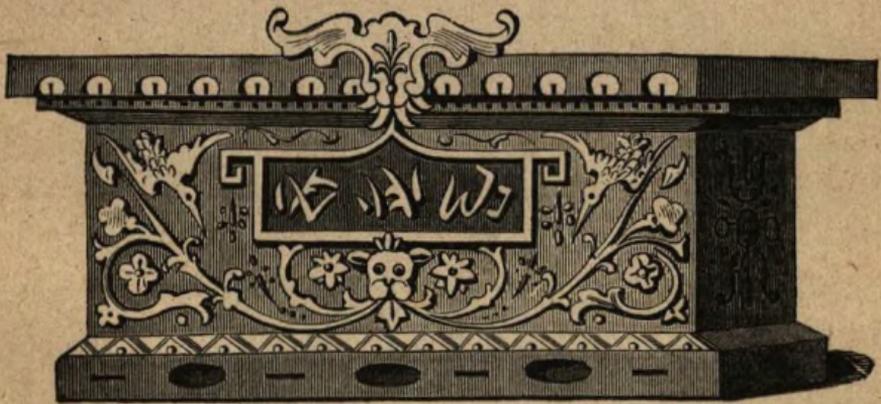
Le souverain est responsable des calamités qui frappent ses sujets. « Le peuple a-t-il froid, disait l'empereur Yao, c'est moi qui en suis cause ; a-t-il faim ? c'est ma faute ; tombe-t-il dans quelque infortune ? c'est moi qu'il faut accuser. » — « C'est moi seul qui suis coupable, disait aussi Tchingthang, je dois être le seul immolé. » Le régicide est permis lorsque le souverain fait « un vol à la justice ».

L'empereur n'a le droit de rien entreprendre ni de rien ordonner en dehors de son grand conseil, qui discute, promulgue les décrets impériaux et en surveille l'exécution. A la rigueur, il peut se soustraire aux formalités de la discussion en s'adressant directement à son conseil privé, qui délibère alors en secret, mais il ne saurait, même en ce cas, se soustraire au contrôle du tribunal des censeurs. Ces censeurs savent d'avance qu'ils seront décapités ; on en a vu faire transporter leur cercueil à l'entrée de la salle du trône.

(1) M. G. de Bezaure.

Tenu en tutelle par ses conseillers, surveillé par les « grands dénonciateurs » du tribunal de censure, entravé à chaque pas par les règles d'une étiquette ridicule consignées dans plus de deux cents volumes, entouré de vingt-deux historiographes chargés de transmettre chacune de ses paroles et chacun de ses gestes à la postérité, le Fils du Ciel n'est le plus souvent qu'un pauvre enfant de la terre sans volonté et sans grandeur, sans initiative personnelle, flottant tantôt ci, tantôt là, au gré du parti dominant et des intrigues du palais.

FIN.



high knee slacks (59)
Silim Aragare (Kuhiso

48 Ci erphi non 47)
cech
q̄t̄owne.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER.

LA ROUTE.

Départ de Marseille. — Naples. — Le canal de Suez. — Aden. — Ceylan. — Singapour. — Saïgon. — Arrivée en Chine. — L'île de Haïnan. — Les pirates chinois. — Pourquoi les passagers chinois sont enfermés sur les paquebots de la mer de Chine. — Grandeur et décadence de Macao. — Les maisons de jeu. — Les barrancoës et les coolies. — Lo Camoëns..... 1

CHAPITRE II.

CANTON.

La rivière des Perles. — Paysage chinois. — Habileté des cultivateurs. — Wampoà. — La rade de Canton. — Premier aspect. — Habitations sur l'eau. — Les cérémonies chinoises. — Dans la ville tartare. — Les « diables étrangers ». — Ce que l'on lit sur la tête d'un bonze. — Les jardins du temple de Honan. — Les cimetières en Chine. — Un office bouddhique. — Architecture des temples. — Les lamaseries. — Histoire de deux lamas. — Le bouddhisme et la création du monde. — Le taoïsme. — Sacrifices aux bons et aux mauvais esprits. — La ville flottante de Canton. — Les bateaux mandarins. — Les *ho-tan*. — Lanternes et feux d'artifice..... 11

CHAPITRE III.

HONG-KONG. — FORMOSE. — FOU-TCHEOU.

De Canton à Hong-Kong. — Les pêcheurs chinois. — Le requin à longue queue et le requin mangeur d'oiseaux. — Population de Hong-Kong. — La ville. — Les quais. — Les types et les costumes. — Le temple de la Pitié. — Ce qu'on appelle un café-concert en Chine. — Les typhons. — Arrivée à Formose. — Le port de Tamsui. — Takou. — Lonong-Kia. — L'intérieur de Formose. — Mœurs des tribus aborigènes. — Différents usages du bambou. — Les produits de Formose. — Les usines de Kélung. — De Tamsui à Fou-Tchéou. — L'arsenal chinois. — L'île du Milieu. — Le quartier des fleurs et des saules. — La bourgeoisie chinoise. — Organisation de la famille. — Intérieurs chinois. — La culture et le commerce du thé. — La « fleur de thé ». — Légende du thé. — Introduction du thé en Europe. 95



CHAPITRE IV.

SHANGHAI.

De Fou-Tchéou à Shanghai. — L'embouchure du Yang-Tze-Kiang. — Vue du pont. — La ville chinoise. — A travers les rues. — Les jongleurs. — Un chinois donnant un concert à ses ancêtres. — Les marchands ambulants. — Les fumeries d'opium. — Préparation et dangers de l'opium. — Boutiques et marchands chinois. — La vieille porcelaine. — Éducation commerciale des petits chinois. — Comment les marchands de Shanghai chassent les mauvais esprits. — La ville chinoise la nuit. — Le quartier européen. — Les marchés et le gibier à poils et à plumes. — Intérieurs des riches marchands européens. — Importance commerciale de Shanghai. — Sou-Tchéou-fou. — La Chine militaire. — Les Chinois, peuple le plus pacifique du monde. — Les armements de la Chine. — Les mandarins d'armes. — Organisation de l'armée impériale et de la milice. 128



I-2663